

# Anne Hereford

par  
Henry  
Wood



PRIX :

1<sup>fr.</sup> 50



Éditions du  
"Petit Echo  
de la Mode"

1, Rue Cozart  
PARIS (XIV<sup>e</sup>)

Publications périodiques de la Société Anonyme du "Petit Écho de la Mode"  
1, rue Gazan, PARIS (XIV<sup>e</sup>).

## Le PETIT ÉCHO DE LA MODE

paraît tous les mercredis.

32 pages, 16 grand format (dont 4 en couleurs) par numéro

Deux grands romans paraissant en même temps. Articles de mode.  
:: Chroniques variées. Contes et nouvelles. Monologues, poésies. ::  
Craquiers et recettes pratiques. Courriers très bien organisés.

## LA MODE FRANÇAISE

paraît tous les mercredis.

*C'est le magazine de l'élégance féminine et de l'intérieur moderne.*

16 pages, dont 4 en couleurs, sur papier de luxe.

Un roman, des nouvelles, des chroniques, des recettes.

## LISETTE, Journal des Petites Filles

paraît tous les mercredis.

16 pages dont 4 en couleurs.

## PIERROT, Journal des Garçons

paraît tous les jeudis.

16 pages dont 4 en couleurs.

## GUIGNOL, Cinéma des Enfants

*Magazine bimensuel pour fillettes et garçons.*

## MON OUVRAGE

Journal d'Ouvrages de Dames paraissant le 1<sup>er</sup> et le 15 de chaque mois.

## La COLLECTION PRINTEMPS

Romans d'aventures pour la jeunesse.

BIMENSUELLE

Paraît le 2<sup>e</sup> et le 4<sup>e</sup> dimanche de chaque mois.

Le petit volume de 64 pages sous couverture en couleurs : 0 fr. 50.

LISTE PAR NOMS D'AUTEURS  
DES PRINCIPAUX VOLUMES  
PARUS DANS LA COLLECTION

"STELLA"

- Paul ACKER : 174. *Les Deux Cahiers*.  
Mathilde ALANIC : 4. *Les Espérances*. — 28. *Le Devoir du fils*. —  
56. *Monelle*. — 76. *Tante Babiole*.  
Henri ARDEL : 41. *Deux Amours*.  
M. des ARNEAUX : 82. *Le Mariage de Gratielle*.  
Jean d'ARVERS : 156. *Madeline*.  
G. d'ARVOR : 134. *Le Mariage de Rose Duprey*.  
Lucy AUGÉ : 112. *L'Heure du bonheur*. — 154. *La Maison dans le bois*.  
Salva du BÉAL : 18. *Trop petite*. — 160. *Autour d'Yvette*.  
Lya BERGER : 157. *C'est l'Amour qui gagne !*  
BRADA : 91. *La Branche de romarin*.  
Jean de la BRÈTE : 3. *Rêver et vivre*. — 25. *Illusion masculine*. —  
34. *Un Révolté*.  
André BRUYÈRE : 161. *Le Prince d'Ombre*. — 179. *Le Château des  
tempêtes*.  
Clara-Louise BURNHAM : 125. *Porte à porte*.  
Rosa-Bonchette CAREY : 171. *Amour et Fierté*.  
Mme E. CARO : 103. *Idylle nuptiale*.  
A.-E. CASTLE : 93. *Cœur de princesse*.  
Comtesse de CASTELLANA-ACQUAVIVA : 90. *Le Secret de Maroussia*.  
CHAMPOL : 67. *Noëlle*. — 113. *Ancelise*. — 180. *Le Crime de  
Mlle Boutaud*.  
Comtesse CLO : 137. *Le Cœur cheminé*.  
Jeanne de COULOMB : 60. *L'Algue d'or*. — 170. *La Maison sur le roc*.  
Edmond COZ : 70. *Le Voile déchiré*.  
Jean DEMAIS : 1. *L'Héroïque Amour*.  
A. DUBARRY : 132. *La Mission de Marie-Ange*.  
Victor FELI : 127. *Le Jardin du silence*.  
Jean FID : 116. *L'Ennemie*. — 152. *Le Cœur de Ludiwine*.  
Zémide FLEURIOT : 111. *Marga*. — 136. *Petite Belle*. — 177. *Ce  
pauvre Vieux*.  
Mary FLORAN : 9. *Riche ou Aimée ?* — 32. *Lequel l'aimait ?* —  
54. *Romanesque*. — 63. *Carmenclita*. — 83. *Meurtre par la vie !*  
— 100. *Dernier Atout*. — 121. *Femme de lettres*. — 142. *Bonheur  
méconnu*. — 159. *Fidèle à son rêve*. — 173. *Orgueil vaincu*.  
E. FRANCIS : 175. *La Rose bleue*.  
Jacques des GACHONS : 148. *Comme une terre sans eau*.  
Pierre GOURDON : 140. *Accusée !*  
Jacques GRANDCHAMP : 47. *Pardonnez*. — 58. *Le Cœur n'oublie pas*.  
— 110. *Les Trônes s'écroulent*. — 166. *Russe et Française*. —  
176. *Maidonne*.  
M. de HARCOET : 37. *Derniers Rameaux*.  
L. de KERANY : 16. *Le Sentier du bonheur*. — 131. *Pignon sur rue*.  
Jean de KERLECO : 139. *Le Secret de la forêt*.  
M. LA BRUYÈRE : 165. *Le Rachat du Bonheur*.  
René LA BRUYÈRE : 105. *L'Amour le plus fort*.  
Mme LESCOT : 95. *Mariages d'aujourd'hui*.  
Georges de LYS : 124. *L'Étillé d'amour*. — 141. *Le Logis*. — 162. *Les  
Raisons du Cœur*.  
(Suite au verso.)

Principaux volumes parus dans la Collection (Suite).

- William MAGNAY : 168. *Le Coup de foudre.*  
Philippe MAQUET : 147. *Le Bonheur-du-Jour.*  
Hélène MATHERS : 17. *A travers les saigles.*  
Raoul MALTRAVERS : 135. *Chimère et Vérité.*  
Eve PAUL-MARGUERITTE : 172. *La Prison blanche.*  
Prosper MERIMÉE : 169. *Colomba.*  
Jean de MONTHEAS : 143. *Un Héritage.*  
Lionel de MOVET : 164. *Le Collier de turquoises.*  
B. NEULLIÈS : 128. *La Voie de l'amour.*  
Claude NISSON : 52. *Les Deux Amours d'Agnès.* — 83. *L'Autre Route.* — 129. *Le Cadet.*  
Lady A. NOEL : 184. *Un Lâche.*  
Francisque PARN : 151. *En Silence.*  
Fr. M. PEARD : 153. *Sans le savoir.* — 178. *L'Irrésolue.*  
Pierre PERRAULT : 8. *Comme une épave.*  
Alfred du PRADEIX : 99. *La Forêt d'argent.*  
Alice PUJO : 2. *Pour lui !* (Adapté de l'anglais.)  
Jean SAINT-ROMAIN : 115. *L'Embardée.*  
Isabelle SANDY : 49. *Maryla.*  
Pierre de SAXEL : 123. *Georges et Moi.*  
Yvonne SCHULTZ : 69. *Le Mari de Violane.*  
Norbert SEVESTRE : 11. *Cyrnette.*  
Emmanuel SOY : 181. *L'Amour en deuil.*  
Réné STAR : 5. *La Conquête d'un cœur.* — 87. *L'Amour attend...*  
Guy de TERAMOND : 119. *L'Aventure de Jacqueline.*  
J. THIÉRY et H. MARTIAL : 183. *Une Heure sonnera.*  
Jean THIÉRY : 88. *Sous leurs pas.* — 108. *Tout à moi !* — 138. *A grande vitesse.* — 158. *L'Idée de Suzie.*  
Marie THIÉRY : 57. *Rêve et Réalité.* — 133. *L'Ombre du passé.*  
Léon de TINSEAU : 117. *Le Finale de la symphonie.*  
T. TRILBY : 21. *Rêve d'amour.* — 29. *Printemps perdu.* — 36. *La Petiolite.* — 42. *Odette de Lymaille.* — 50. *Le Mauvais Amour.* — 61. *L'Inutile Sacrifice.* — 80. *La Transfuge.* — 97. *Arlette, jeune fille moderne.* — 122. *Le Droit d'aimer.* — 144. *La Roue du Moulin.* — 163. *Le Retour.*  
Andrée VERTIOL : 118. *Le Hibou des ruines.* — 150. *Mademoiselle Printemps.*  
Camille de VERZINE : 167. *Les Yeux clairs.*  
Jean VÉZÈRE : 155. *Nouveaux Pauvres.*  
M. de WAILLY : 149. *Cœur d'or.*  
A.-M. et C.-N. WILLIAMSON : 182. *Le Chevalier de la Rose blanche.*

**EXIGER PARTOUT la "Collection STELLA".**

REFUSEZ les collections similaires qui peuvent vous être proposées et qui ne sont pour la plupart que des contrefaçons ne vous donnant pas les mêmes garanties.

DEMANDEZ bien "STELLA". C'est la seule collection éditée par la Société du "Petit Echo de la Mode".

== IL PARAÎT DEUX VOLUMES PAR MOIS. ==

Le volume : 1 fr. 50 ; franco : 1 fr. 75.

Cinq volumes au choix, franco : 8 francs.

Le catalogue complet de la collection est envoyé franco contre 0 fr. 25



HENRY WOOD

---

# Anne Hereford

Adapté de l'Anglais

par

C. DE SURREY



**COLLECTION STELLA**

Éditions du "Petit Écho de la Mode

1, Rue Gazan, Paris (XIV<sup>e</sup>)



# Anne Herford

---

## PREMIÈRE PARTIE

---

### UNE TÉNÉBREUSE AFFAIRE

#### I

#### L'ARRIVÉE AU CHATEAU ROUGE

Un train express, lancé à toute vitesse sur ses rails étincelants, traversait le cœur de l'Angleterre. A l'un des premiers compartiments de première classe, on avait, à la gare de départ, une plaquette de cuir portant la mention : « Dames seules ».

Le train avait parcouru bien des kilomètres depuis ce moment-là ! La seule voyageuse du compartiment était une petite fille en deuil : sur sa robe noire, un peu de dentelle blanche faisait une ligne claire autour de son cou. C'était une enfant pensive, au front pâle, aux yeux profonds.

Le temps était triste, un jour brumeux de novembre; on sentait la pluie toute proche. Cette petite fille au front pensif, c'était moi-même, Anne Hereford.

La vitesse du train diminua. Il pénétra dans une gare importante, la plus importante que nous ayons dépassée ce jour-là, et s'arrêta. Un employé ouvrit alors la portière et me dit « Allons, ma petite demoiselle, il faut descendre et changer de train; vous avez juste dix minutes. »

Cet employé avait une bonne figure; plusieurs fois, au cours du voyage, il était venu s'informer auprès de moi de ma fatigue et de mes désirs. Père d'une petite fille de mon âge, m'avait-il dit, il prenait ma solitude en pitié.

— Avez-vous faim? me demanda-t-il, en me prenant dans ses bras pour me faire descendre du wagon.

— Un peu, merci. Je n'ai mangé que quelques biscuits.

— Holà ! Sterna, fais-tu la route avec le 206? cria-t-il à un homme qui traversait les voies en toute hâte.

— Oui, pourquoi? répondit l'autre qui avait la mine dure et peu avenante.

— Regarde cette petite, elle est confiée au chef de train. Il faut la mettre dans les « Dames seules » et la faire descendre à Nettleby.

L'homme répondit par un grognement d'assentiment et continua sa route. Mon protecteur me conduisit au buffet, une vaste pièce pleine de monde où, derrière le comptoir, quelques jeunes filles servaient.



— Mademoiselle Jeanne, dit-il à l'une d'elles, voulez-vous vous occuper de cette enfant et la faire déjeuner en dix minutes?

— Que voulez-vous, ma petite fille? me demanda la jeune servante. Il y avait tant de bonnes choses sur le comptoir que je ne savais par laquelle fixer mon choix; enfin je me décidai pour une grosse tarte aux pommes, bien appétissante.

M<sup>lle</sup> Jeanne se mit à rire.

— Je crois que vous feriez mieux de commencer par ces sandwicks et de garder la tarte comme dessert, me dit-elle.

J'achevais mon rapide déjeuner, quand le brave employé vint une dernière fois s'occuper de moi.

— J'ai chargé vos bagages dans le train de Nettleby, vous les trouverez sans faute à votre arrivée; bon voyage, ma petite demoiselle.

— Au revoir et merci beaucoup! dis-je en lui tendant la main. Cela me faisait de la peine de le quitter, il me semblait déjà presque un ami. Bientôt après, l'homme à la mine sévère, le chef de train de Nettleby, passa la tête par la porte entrouverte et me fit signe de le suivre. Il m'installa dans un compartiment de « Dames seules »; deux dames s'y trouvaient déjà, elles étaient silencieuses, mais ne me quittaient pas des yeux. Je crus que c'était ma fameuse tarte, que je n'avais pas eu le temps de manger au buffet, qu'elles fixaient ainsi et je n'osais pas y toucher.

A la station suivante, une autre dame monta

et s'installa en face de moi; tout de suite, elle m'adressa la parole.

— Est-ce que vous voyagez toute seule, ma petite fille?

— Oui, Madame; on m'a confiée au chef de train.

— Venez-vous de loin?

J'arrivais du bord de la mer, de la côte. Devon; cela me semblait loin et je le dis.

— Je suis sûre que vous avez un joli nom; voulez-vous me le confier?

— Anne Hereford.

— Le Devonshire est un bien joli pays; y avez-vous habité toute votre vie?

— Non, pas tout à fait. Je suis née aux Indes, mais maman est revenue en Angleterre avec moi quand j'avais trois ans.

— Vous êtes en grand deuil, de qui donc? est-ce d'un proche parent?

Cette fois, je ne répondis pas. Je tournai la tête et regardai par la fenêtre, voulant cacher mes larmes à ces étrangères.

La nouvelle venue qui me semblait bien cruellement curieuse insista de nouveau et je répondre à mi-voix :

— De ma mère, Madame.

Elle se tut quelques instants, mais bien; elle reprit son interrogatoire :

— Votre père est-il mort aussi?

— Oui, longtemps avant ma mère.

— Vous dites que vous êtes née aux Indes? Peut-être était-il officier?

— Il était colonel.

— Combien de frères et sœurs avez-vous ?

— Aucun.

— Où allez-vous vivre ?

— Je ne sais pas ; pour le moment, je vais chez ma tante Sélina.

Heureusement nous arrivions à une station et ma persécutrice descendit en hâte, mettant fin ainsi à mon supplice. Les deux dames muettes la suivirent. Mon premier mouvement fut alors de manger ma pauvre tarte aux pommes ; bientôt, je m'endormis.

La voix sèche de l'employé m'éveilla brusquement :

— Nous sommes à Nettleby, vous descendez ici ; qu'avez-vous aux bagages ?

Je balbutiai, encore endormie à moitié :

— Une malle et une valise. Savez-vous où habite M. Edouard Barlet ?

— Je ne connais pas de M. Barlet. Jérémie, occupe-toi d'elle, dit-il à un porteur ; je vais sortir ses bagages du fourgon.

— Où voulez-vous aller, Mademoiselle, me demanda le porteur ?

— Chez M. Edouard Barlet ; on m'a dit de descendre ici.

— Vous devez parler de M. Edouard Barlet du Château-Rouge.

— C'est cela. Est-ce loin de la gare ?

— Oh ! c'est bien à quatre kilomètres ; mais il y a une voiture publique, qui dessert le village et vous déposera à la grille du parc.

— Êtes-vous bien sûr que personne ne m'attend ; M<sup>me</sup> Barlet n'est pas venue me chercher ? demandai-je, le cœur serré d'inquiétude.

Hélas, la gare était déserte et je dus me hisser dans un vieil omnibus où plusieurs villageois avaient déjà pris place.

Les brumes du soir s'élevaient déjà sur la campagne, enveloppant les haies et les arbustes et donnant à toutes choses un aspect lugubre.

Comme la route me parut longue ! Enfin au pied d'une côte le lourd véhicule s'arrêta ; un homme, qui jusqu'alors était resté assis auprès du cocher, descendit, et ouvrant la portière, demanda :

— N'y a-t-il pas là-dedans quelqu'un qui va chez M. Barlet ?

— Oui, moi, m'écriai-je.

Je descendis, mes bagages furent déposés sur la route :

— C'est deux francs, me dit l'homme.

— Deux francs ! dis-je, effrayée.

— Quoi ! vous ne pensiez tout de même pas faire la route à moins et dans l'intérieur encore !

— Oh ! ce n'est pas cela, mais je n'ai point d'argent.

— Pas d'argent !

— On a pris pour moi, ce matin, mon billet et on l'a remis au chef de train ; je n'avais que le nécessaire pour déjeuner. Voyez, il ne me reste que cinquante centimes. On devait venir me chercher à la gare.

Le conducteur se retourna, il eut pitié de ma détresse :

— Allons, c'est bon, fit-il ; vous êtes sans doute de la famille de M. Barlet, je passerai un de ces jours me faire régler.



L'omnibus s'ébranla et je restai seule avec mes colis devant une grille fermée. J'appelai, ne trouvant pas de sonnette; et bientôt une brave femme s'avança vers moi. Elle sortait d'une maisonnette tellement couverte de verdure et de fleurs que, dans l'obscurité grandissante, je ne l'avais point aperçue.

— Mademoiselle est sans doute la nièce de Madame, me dit-elle; c'est bien étrange que personne n'ait pensé à envoyer une voiture à la gare. Enfin je vais toujours mettre les bagages chez moi. Mais Mademoiselle devra aller seule jusqu'au château. J'ai mon petit qui n'est pas trop bien ce soir, je ne veux pas le quitter longtemps; il n'y a qu'à suivre l'avenue, le château est au bout.

Il fallut me résigner à faire seule ce dernier trajet et ce n'était pas très rassurant pour une enfant déjà énervée par un long voyage de s'enfoncer ainsi dans l'inconnu. La nuit était tombée maintenant; les grands sapins qui s'élevaient à droite et à gauche de l'avenue prenaient des airs vraiment sinistres. Comme j'arrivais au dernier tournant et que je devinais l'habitation à quelques mètres de moi, j'aperçus un homme dissimulé derrière les buissons; il semblait surveiller la maison, mais au bruit de mes pas il tourna la tête vers moi. Je fis un bond de côté. Jamais visage aussi menaçant ne s'était trouvé si proche du mien.

L'effet de la frayeur m'empêcha de crier et mon cœur battait à se rompre; je courus jusqu'au perron du château.

La maison me sembla très grande, je n'avais

vécu jusqu'alors que dans une petite villa de six pièces, et la longue façade, bien éclairée, percée de nombreuses fenêtres, me fit impression.

La porte d'entrée était ouverte, un homme et une femme qu'il était facile de reconnaître pour des domestiques, causaient et riaient en haut des marches.

— Que voulez-vous? me cria la femme de chambre.

— Je voudrais voir M<sup>me</sup> Edouard Barlet.

— Eh bien! vous pouvez repasser demain matin, Madame ne reçoit personne à cette heure-ci.

— Allez-vous-en, ma petite, ajouta le valet de pied.

Cette fois mon courage m'abandonna; allai-je échouer au port? un dernier sursaut d'orgueil arrêta mes larmes, et je dis avec autant de dignité que mon âge le comportait :

— Je suis M<sup>lle</sup> Hereford et je veux voir ma tante M<sup>me</sup> Barlet.

Tout changea comme par enchantement; l'homme s'effaça pour me laisser passer, la femme de chambre s'excusa en disant :

— Pardon, Mademoiselle, je vais prévenir Charlotte Delves.

— Vous pourriez être plus polie, ma fille, dit une voix un peu sèche derrière moi.

La nouvelle arrivante, femme de trente-cinq ans environ, grande et bien faite, l'air comme il faut, s'avançant vers moi, me tendit la main :

— Soyez la bienvenue, mon enfant; votre

tante ne vous attendait pas aujourd'hui, mais elle sera contente de vous voir.

Je la suivis au premier étage et pénétrai dans une pièce confortable, éclairée par les flammes dansantes d'un feu de bois.

— Madame, l'enfant est arrivée.

— Quel enfant ? répondit une voix jeune, gaie et chantante.

— La petite Anne Hereford.

— Mon Dieu ! aujourd'hui ! et moi qui suis à peine en deuil !

Je reconnus tout de suite ma tante Sélina. Deux ans auparavant, elle avait fait un séjour de plusieurs mois chez nous. Elle avait alors dix-neuf ans et n'avait guère changé depuis ce moment-là. C'était toujours le même joli visage encadré de cheveux d'or, les mêmes yeux bleus, gais et moqueurs. Elle était vêtue d'une robe décolletée de mousseline blanche brodée. Quelques rubans noirs, une longue chaîne et des bracelets de jais indiquaient seuls que Sélina avait perdu, la semaine précédente, un membre proche de sa famille.

— Ma chérie, me dit-elle, comment arrivez-vous ainsi, sans prévenir ?

— Le notaire vous a écrit, ma tante, que j'arriverais jeudi ; du moins, il m'avait promis de le faire.

— C'est vrai ! mais que je suis sotte, j'avais compris que c'était jeudi prochain. Enfin, puisque vous êtes arrivée, c'est le principal ; vous avez embelli, Anne ; vos yeux sont encore plus profonds qu'ils n'étaient.

J'avais beaucoup redouté de me trouver en

face de ma tante, si tôt après mon malheur, je craignais une scène de pleurs ou de désespoir qui aurait avivé mon chagrin, en me faisant perdre l'empire que je m'efforçais de garder sur moi-même. J'avais oublié la légèreté de Sélina.

Elle m'embrassa à plusieurs reprises, et, m'ayant ôté mon chapeau, elle me fit asscoir près d'elle sur un divan.

— Nous allons pouvoir causer un moment. Ils ne sont pas rentrés de la chasse; d'ailleurs, ils oublient l'heure bien facilement quand ils ont du gibier à poursuivre et ils ne craignent pas de me faire dîner à une heure indue.

— Qui cela, ils, ma tante?

— M. Barlet et ses invités. Comme c'est étrange que votre mère soit partie si vite : il y a trois semaines seulement qu'elle m'a écrit qu'elle était souffrante.

— Il y a bien longtemps qu'elle était malade, ma tante; mais elle ne voulait pas en parler; elle ne m'en avait rien dit.

— Appelez-moi Sélina, petite; c'était toujours la suite de ce mal intérieur qu'elle avait contracté aux Indes?

Je détournai la tête en pleurant.

— Le docteur m'a dit que c'était son cœur. Oh! je vous en prie, Sélina, ne parlons plus de cela.

— Mais si! je veux tout savoir sur les derniers jours de ma chère grande sœur. Le médecin a-t-il tout de suite vu que c'était un cas grave?

— Oh! maman savait qu'il n'y avait plus



d'espérer; elle m'a prévenue au moment où elle vous écrivait.

— Quelle idée de vous prévenir, pauvre petite !

— Oh ! Sélima, ces quelques semaines ont été trop courtes pour nous préparer à la séparation. Elle avait tant de choses à me dire; pensez donc, nous serons peut-être des années avant de nous retrouver.

— Vous retrouver ! où donc ?

— Au ciel !

— Vous êtes une étrange enfant; votre mère vous a communiqué ses dispositions mystiques. Toutes les fois qu'elle essayait de me parler de choses sérieuses, je lui répondais toujours : j'ai bien le temps !

— Oui, maman vous répliquait : le temps ne vous appartient pas.

— Comment ! vous vous souvenez de cela ? Votre mère avait quinze ans de plus que moi et elle aimait assez me semoncer.

— Oh ! maman était toujours bonne et douce; elle ne semonçait pas, dis-je au milieu de mes larmes.

— Ne me croyez pas indifférente, Anne; le plus fort de mon chagrin est passé, mais, quand j'ai reçu la lettre annonçant la mort de votre maman, j'ai pleuré tout le jour.

Telle était la nature bonne mais superficielle de ma tante Sélima.

— Savez-vous que vous êtes dans une situation un peu précaire ?

— Oui, maman m'avait avertie; mais cela m'est égal.

— Cela vous est égal, dit Sélina en riant, parce que vous ne comprenez pas ce que cela signifie. Votre mère s'est arrangée pour que votre éducation dans un bon pensionnat et vos dépenses courantes soient payées jusqu'à dix-huit ans; à ce moment-là, vous n'aurez plus rien.

— Je vous ai dit que cela m'était égal, parce que je ne crains pas de gagner ma vie. Ma mère m'a dit qu'une jeune fille de bonne famille, instruite et bien élevée, trouvait facilement une situation d'institutrice. Et puis, je me confie en Dieu. Il aura soin de moi.

— C'est très bien, mais cela n'empêche pas que l'argent arrange tout de même les choses dans la vie. Et si le colonel Hereford n'avait pas quitté l'armée pour les affaires auxquelles il n'entendait rien, vous seriez aujourd'hui à l'abri du besoin et même à la tête d'une agréable aisance. Vous souvenez-vous, Anne, combien votre mère était opposée à mon mariage avec Edouard Barlet?

— Oui, elle disait que c'était mal de vous marier pour de l'argent, et elle ne voulait plus vous laisser parler, quand vous lui disiez qu'il vous déplaisait, mais que vous l'épouseriez tout de même. Sélina, est-ce que vous le détestez toujours?

— Oh! n'exagérons rien; je ne mens pas d'amour pour lui, voilà tout.

Elle se mit à rire de nouveau.

— Il est si beau, si jeune, un vrai prince charmant! mais qu'y a-t-il? que voyez-vous derrière moi?

Il m'avait semblé que la porte, devant laquelle le divan était placé, s'était entr'ouverte légèrement, pour laisser passer quelqu'un, et je l'expliquai à ma tante.

— C'est un effet de votre imagination, ou peut-être un reflet du feu qui vous aura trompée. Cette porte est toujours verrouillée, elle donne dans mon boudoir, mais jamais nous ne nous en servons.

Je savais bien que je n'avais pas rêvé, mais je n'osais pas insister. Si c'était, par hasard, le vilain homme qui semblait se cacher derrière les arbres, qui s'était introduit ici. Ma tante vit sur mon visage l'inquiétude que je ressentais et alla constater devant moi que la porte était bien fermée :

— Il ne faut pas être peureuse, ma petite, me dit-elle en souriant. Vous n'avez rien à craindre dans ma maison, bien que M. Barlet ne vous ait pas vue venir d'un très bon œil.

— Pourquoi, Sélina?

— Il n'a pas très bonne opinion de moi comme mentor; il me trouve une jeune personne trop étourdie pour avoir la garde d'une petite fille. Mais votre maman n'a pas voulu l'écouter. Après tout, j'étais sa sœur, et puis où vous envoyer jusqu'à la rentrée? Vous n'avez guère de parents proches, et seule, la cousine Françoise Carew aurait pu vous recevoir. Mais c'est un tout autre milieu que le vôtre, et votre mère ne voulait pas vous y laisser séjourner. Ah! ma cousine Françoise et moi avons pris des routes diamétralement opposées dans la vie. Moi, j'ai fait un mariage d'argent,

et elle, un mariage d'amour; elle s'est éprise d'un séduisant inconnu, rencontré aux eaux, et, quand elle a découvert que c'était un petit commerçant de province, instruit et bien élevé, je le concède, mais enfin un mercier ou un bonnetier, il était trop tard, elle l'aimait et elle a passé outre.

— Qu'a dit sa famille?

— Elle était orpheline, majeure, libre de donner son cœur et sa fortune à qui elle voulait; mais c'est une terrible mésalliance pour une fille de Lord Carew. Nous avons toutes fait de tristes mariages dans la famille, elle, François, en épousant son boutiquier; votre mère, en choisissant un officier des Indes, et moi, M. Barlet. Qui de nous a tiré le meilleur numéro? je me le demande.

— Mais, Sélina, vous aviez de la fortune; vous pouviez choisir un autre parti.

— De la fortune, pauvre enfant! Je n'avais, comme votre mère du reste, qu'une centaine de mille francs; vous vous apercevrez, en grandissant, que c'est bien peu de chose. Si je meurs avant ma majorité, cette petite somme vous reviendra, Anne; mais, si je ne fais pas de testament, c'est à mon mari qu'elle ira. Il n'a guère besoin de cela.

Elle se mit à rire.

— Lundi prochain, j'aurai vingt et un ans et je vous instituerai ma légataire universelle.

A ce moment, quelqu'un ouvrit la porte et entra. C'était un homme d'une quarantaine d'années, vêtu d'un costume de chasse, guêtré de cuir fauve; sa figure était dure, son regard



sombre, c'était le même visage sinistre qui m'avait tant effrayée dans le parc, à mon arrivée. En le reconnaissant, je tressaillis et je me jetai instinctivement contre Sélima.

— Qu'y a-t-il donc, enfant? c'est Edouard Barlet, mon mari.

## II

## SÉLINA

Cet homme, Edouard Barlet! comment Sélima avait-elle pu l'épouser?

Il me semblait vivre un cauchemar. Était-ce lui, qui tout à l'heure avait tenté de nous surprendre en pénétrant par la porte si bien fermée?

— Qui est cette enfant, Sélima? dit-il d'une voix forte et décidée, mais nullement désagréable.

— C'est Anne Hereford, elle est arrivée aujourd'hui, seule; je ne l'attendais que la semaine prochaine. La lettre du notaire était vraiment confuse.

Mon oncle me regarda; je crus lire, dans ses yeux, un avertissement silencieux d'avoir à taire notre première rencontre dans l'avenue. Il

pouvait être bien tranquille, je n'avais nul désir de trahir le secret de M. Barlet.

— Elle m'a demandé si vous étiez joli garçon, fit Sélina en éclatant de rire. Et je ne sais pourquoi, son rire, cette fois, me fit mal. Edouard Barlet ne répondit rien, mais son front se contracta légèrement.

— Comment êtes-vous rentré le premier. Edouard? Où sont les autres? Que font-ils? Charlotte Delves dit que le dîner sera brûlé.

— Ils ne doivent pas être loin derrière moi. Je vais vite me changer.

Comme M. Barlet quittait la pièce, un bruit de voix et de rires nous parvint du dehors. Sélina ouvrit la fenêtre et je me penchai avec elle pour voir les nouveaux arrivants : trois hommes avançaient vers la maison; la lune, alors dans son plein, les éclairait vivement.

— Le plus jeune est Philippe King, un pupille de mon mari, expliqua Sélina, il me porte sur les nerfs et je ne me gêne pas pour le lui laisser voir. Croyez-vous que ce grand dadais joue les amoureux et prétend être épris de moi? Cette comédie dure depuis Pâques et nous a attiré déjà bien des semonces de M. Barlet. Il assure que c'est autant de ma faute que de celle de Philippe.

La jeune écervelée éclata de rire.

— L'autre jeune homme est mon ami Georges Henage, je le connais depuis mon enfance; mais, chut! voilà qu'il monte.

Georges Henage entra : il était grand, mince, élégant, un visage intelligent et gai que faisaient ressortir des cheveux noirs rejetés en

arrière. Il prit la main de ma tante et s'informa aimablement de l'emploi de sa journée. Sa voix était agréable et prenante même : elle achevait d'en faire le personnage le plus séduisant qu'eussent encore rencontré mes yeux d'enfant. Quelle contraste avec mon oncle Edouard !

— Vous vous souciez vraiment bien de mon agrément, vous autres chasseurs; les perdreaux ont plus de charmes à vos yeux qu'une pauvre femme comme moi. Vous me verriez plutôt mourir d'ennui que de raccourcir vos parties de chasse d'un quart d'heure.

— Vous êtes cruelle, Sélina; mais l'un d'entre nous, au moins, est revenu depuis longtemps ; Barlet.

— Je ne m'en suis guère aperçue, car ce n'est qu'à l'instant qu'il a traversé ma chambre.

— Pourtant, il nous a quittés au milieu de l'après-midi. Je m'étais arrêté à causer avec un garde que j'avais connu autrefois, et, quand je rejoignis les autres, il avait disparu sous prétexte d'aller à ma rencontre. Peut-être était-ce vrai, qui sait ? fit-il songeur.

A ce moment, il m'aperçut à moitié dissimulée par les rideaux de la fenêtre :

— Qui est cette petite ?

— C'est Anne Hereford, arrivée huit jours plus tôt qu'on ne l'attendait. Anne, avancez, et faites-vous voir à M. Henage. Il aime à voir les jolies figures.

Il me souleva dans ses bras; ayant pris plaisir à voir mon visage s'empourprer sous son regard moqueur, il me déposa devant ma tante.

— Voilà une petite personne bien sérieuse pour ses onze ans, je crois que nous la scandalisons, Sélima.

Il se sauva, laissant la place au troisième chasseur : un voisin de campagne d'une cinquantaine d'années, haut en couleurs, mais peu loquace. Confus de se trouver en bottes et couvert de boue dans le salon de son hôtesse, ses excuses furent, heureusement pour lui, interrompues par l'annonce du dîner. On me confia à Charlotte Delves, qui me conduisit dans son parloir : car c'est vraiment le seul nom qui convienne à cette pièce sévère, meublée simplement et où la plus scrupuleuse propreté remplaçait le confort.

On me servit un repas léger où le lait et le pain beurré tenaient la plus grande place. Deux femmes de chambre s'empressaient autour de moi, prenant, je pense, mon service comme prétexte à causeries défendues ailleurs. Elles parlaient vite et bas, et un mot seulement frappait mon oreille de temps en temps :

— « Le beau Georges », ou « le pauvre Philippe ».

Un pas précipité dans la pièce voisine fit taire les bavardes.

— Oh ! Charlotte Delves. Attention !

— Qui est Charlotte Delves ? ne pus-je m'empêcher de demander. Est-ce elle la maîtresse ici ?

— Oh ! elle voudrait bien l'être. Et, en somme, c'est elle qui commande. Quand la jeune Madame est arrivée ici pour la première fois...

Ces confidences de l'office furent interrompues par l'arrivée de la personne en question. Elle expédia les servantes à leur ouvrage et s'installa en face de moi. Un valet de pied lui apporta les plats qui venaient d'être servis à la salle à manger. Elle dîna ainsi, ne faisant pas grande attention à moi; après une attente qui me parut interminable, une des femmes de service vint me chercher et, après avoir procédé à ma toilette, me conduisit au grand salon.

C'était une belle pièce luxueusement meublée. Le piano à queue de Sélina en occupait un angle, de lourdes portières de tapisserie cachaient les fenêtres et les portes. Un tapis épais étouffait le bruit de mes pas. Je pus me glisser jusqu'à la cheminée et m'asseoir sur un tabouret, sans attirer l'attention de personne. Ma tante était au piano, jouant quelques bribes de morceaux. Georges Henage, auprès d'elle, tournait les pages, chantonnait par moment ou riait avec elle : tous deux semblaient fort gais et peu en peine du reste de la société. Sur un canapé, un jeune homme était étendu : il était fort pâle, et une expression de mauvaise humeur contractait ses traits, le rendant peu sympathique. Je devinai Philippe King, le pupille de M. Barlet.

Mon oncle causait près du feu avec son voisin. Le dîner semblait avoir calmé les scrupules de toilette de M. Martin.

Il se carrait dans une profonde bergère, ne songeant guère à sa veste de velours et à ses guêtres de chasse. Leur conversation me parve-

nait distinctement, et, comme je n'avais rien à faire, malgré moi, je les écoutais.

— Non, Barlet, je ne suis pas de votre avis. Philippe King a besoin de travailler, c'est-à-dire que le travail l'occupera et chassera ses idées noires. A Pâques, souvenez-vous, il était décidé à terminer son droit et à entrer au barreau.

— Les jeunes gens sont changeants, mon pauvre ami, surtout ceux que la fortune fait indépendants. Philippe était tout feu tout flamme pour se faire inscrire le plus tôt possible. Maintenant, l'idée même de plaider lui fait horreur.

— Vous qui êtes son tuteur, vous devriez le pousser à faire quelque chose; l'oisiveté est bien mauvaise conseillère pour certaines natures : il me semble que ce pauvre Philippe a bien peu de ressources en lui-même. Voyez sa pause nonchalante sur ce canapé et son air ennuyé. Quelle est sa fortune personnelle? ajouta M. Martin après une pause.

— Sa propriété lui rapporte quarante mille livres de rente.

— Oh! tant que cela! mais je maintiens mon dire : eût-il quatre-vingts ou cent mil livres de rente, je vous dirais encore : faites-le travailler, occupez son esprit et ses mains, vous le mettrez à l'abri de bien des sottises.

— C'est juste, répondit mon oncle, mais il me semblait peu convaincu. Je n'ai pas le pouvoir de l'obliger à prendre une situation, et, si j'avais ce pouvoir, je ne l'exercerais pas. Savez-vous pourquoi? Eh bien (et sa voix se fit



plus basse encore), je crois que Philippe est atteint de la poitrine et qu'il marche sur les traces de son frère. Alors, à quoi bon le forcer à embrasser une profession qu'il ne pourrait exercer. Regardez-le, il ne semble déjà plus aussi bien qu'à Pâques.

M. Martin tourna la tête et dévisagea un moment le jeune homme étendu :

— Il a l'air de se porter comme un charme. Je lui trouve seulement une expression de mauvaise humeur accentuée; je crois, Barlet, que vous exagérez.

— Plaise à Dieu ! Mais sa chambre est pleine de fioles et de remèdes ordonnés par le médecin qu'il a consulté. Observez-le à table, il ne mange rien. Il me semble revoir son frère aîné au même âge. Cette maladie ne pardonne pas dans sa famille.

— C'est triste, mon pauvre ami, et je ne puis que vous engager à soigner énergiquement ce jeune homme; si je ne m'abuse, c'est vous le plus proche héritier, et le monde est mauvais; on aurait tôt fait de dire que vous n'avez pas été fâché d'un fatal événement qui fait tomber un million dans votre poche. Vous passez pour un homme d'argent, ajouta-t-il en souriant, méfiez-vous, Barlet, méfiez-vous.

La conversation se poursuivit peut-être longtemps, mais je n'entendis plus rien, ma tête avait trouvé l'appui d'un coussin, et j'oubliais dans un sommeil profond les chagrins et les inquiétudes des jours passés.

Le lendemain dans la matinée, je fus cou-

duite auprès de ma tante; elle avait revêtu un deuil aussi sévère que le mien.

— Quelle vilaine couleur que le noir, me dit-elle. Hier au soir, j'avais mis du blanc, car on fait au salon de vraies fournaises et j'étouffe dans ces robes sombres. C'est pour Philippe King, qu'on nous fait tous mourir de chaleur; Charlotte Delves a toujours peur qu'il ne prenne froid et mes goûts ne comptent guère pour elle.

En moi-même, j'eus un peu pitié du jeune homme maussade qu'on avait dépeint devant moi comme un malade, mais je n'osais tenir tête à ma tante, et d'ailleurs j'avais l'occasion de satisfaire une curiosité, qui, depuis la veille, me tourmentait :

— Sélima, je vous en prie, dites-moi qui est Charlotte Delves. Est-ce une dame ou une servante?

— Eh bien, ma chère, si elle vous entendait, elle serait flattée ! Une servante, M<sup>lle</sup> Delves ! mais c'est une cousine de mon mari !

— Alors, pourquoi ne prend-elle pas ses repas à table avec vous ?

— Parce que cela ne me plaît pas, me fut-il répondu sèchement.

Je compris que les rapports étaient un peu tendus entre ma tante et sa parente.

— A la mort de M<sup>me</sup> Barlet, qui vivait ici avec son fils, Charlotte vint pour tenir la maison. Tant qu'il n'y avait pas de véritable maîtresse, c'était parfait, mais après mon mariage les choses changèrent. Il m'était odieux de l'avoir toujours en tiers; à table, au salon,

en promenade, elle m'imposait toujours sa présence. Aussi un jour, devant elle, je déclarai à M. Barlet que j'entendais avoir la paix et être la seule maîtresse de maison; puis je partis, les laissant régler la question entre eux. Depuis ce moment, Charlotte se tient dans un petit parloir; de temps en temps je l'invite à goûter ou à faire un tour en voiture, et tout va bien ainsi. Elle s'occupe de commander les repas, de surveiller les domestiques, en somme c'est une femme de charge.

— Mais si vous ne l'aimez pas...

— Si je ne l'aime pas? mais nous nous détestons; comment voulez-vous qu'il en soit autrement? je l'ai dépossédée de ses soi-disant droits; elle a perdu l'influence qu'elle avait prise sur son cousin, je l'ai pris de haut avec elle et cela ne me l'a pas conciliée. Elle se venge en faisant des histoires et des cancanes contre moi, qu'elle rapporte à mon mari.

— Et quel parti prend-il?

— Oh! le mien, toujours le mien. D'ailleurs, ce n'est pas la guerre ouverte entre nous. Charlotte Delves sait très bien que, si elle dépassait certaines bornes, elle quitterait la maison sur l'heure. Comme elle n'a aucune fortune, ce ne serait pas de son goût d'être, chez des étrangers, une véritable femme de charge. Mais je la regretterais : c'est si amusant de la scandaliser, de dire mille folies, de faire tout ce qui l'offusque, qu'elle ira ensuite répéter, arranger et amplifier pour le bénéfice de M. Barlet. Que signifient ces grands yeux étonnés? que voulez-vous me dire, petite Anne?

— Pourquoi l'avez-vous épousé, Sélina?

— Les uns disent que c'est pour son argent; moi, je dis que c'était ma destinée!

— Mais il vous a demandée souvent en mariage? il a insisté?

— Vous pouvez dire qu'il m'a importunée jusqu'à ce que je dise oui, de guerre lasse. Il aurait peut-être aussi bien fait de porter son grand amour ailleurs.

— Mais il n'aimait pas Charlotte Delves, n'est-ce pas?

— Oh non! jamais l'idée de l'épouser ne s'est même présentée à son esprit. Je n'en dirais pas autant pour elle, par exemple. Les domestiques prétendent qu'elle avait l'espoir de se faire agréer; mais, bah! ce sont des potins d'office. Édouard Barlet n'a jamais aimé que deux choses au monde : moi et l'argent.

— L'argent?

— Oui, oui, l'argent : les jolies petites pièces bien brillantes, qui tintent joyeusement, les beaux billets de banque neufs, lisses et soyeux, les vieux titres qui représentent des maisons et des champs. Oui, il aime l'argent presque autant que moi, et bientôt il l'aimera plus que moi!

Philippe King entra comme elle achevait cette diatribe; il avait l'air, si possible, encore plus maussade que la veille : son teint avait, sous le soleil brillant du matin, des reflets presque terreux.

— Bonjour, Monsieur, fit Sélina, sans lui tendre la main. J'espère que vous allez mieux aujourd'hui : il paraît que vous

n'êtes pas descendu déjeuner, moi non plus.

— Pardon ! je suis descendu, mais j'ai déjeuné avec M. Barlet dans son bureau.

— Comme c'est aimable et hospitalier de votre part à tous deux, de laisser Georges Henage déjeuner seul dans la salle à manger. Si j'avais pu prévoir cela, je me serais levée plus tôt et j'aurais été lui tenir compagnie.

Je vis, par le regard malicieux de ses yeux bleus, qu'elle ne cherchait même pas à dissimuler, que ma tante se moquait du jeune Philippe.

— Je crois que vous et Henage déjeunez bien assez souvent en tête à tête, Madame.

— A votre place, j'aurais la délicatesse de garder mon opinion pour moi. Vous pourriez peut-être aller en avertir M. Barlet. Qui sait ? il vous donnerait peut-être une récompense honnête pour cette information.

Philippe commençait visiblement à se fâcher.

— J'espère que vous avez des épaules solides ? lui demanda-t-elle tout à coup.

— Pourquoi ?

— Georges Henage a l'intention d'essayer sa canne sur vous au premier jour.

Il pâlit jusqu'aux lèvres.

— Madame, que voulez-vous dire ?

— Rien d'autre que ce que je dis. Vous avez pris l'habitude de m'espionner : je ne sais si c'est pour votre compte ou pour celui d'un autre. J'ai horreur des espions, Philippe King, et je ne suis pas seule de mon avis. J'ai parlé, par hasard, de votre nouveau passe-temps de-

vant M. Henage, et il m'a répondu qu'il avait une canne quelque part... c'est tout.

Le ton méprisant que Sélina avait employé pour parler au jeune homme, aurait suffi à irriter quelqu'un de plus calme que lui. Il commençait à s'emporter contre M. Henage, quand celui-ci entra.

En peu d'instants, éclata entre eux une violente dispute. Des mots blessants s'échangèrent, les deux hommes avaient perdu visiblement toute notion des bienséances. Sélina, d'ailleurs, était aussi irritée qu'eux, et, citant les mots d'une vieille ballade alors à la mode, elle criait :

— J'aime mieux le petit doigt de Georges Henage, que toute la personne disgracieuse de Philippe King !

Je me rendais très bien compte que la colère l'aveuglait, et qu'elle ne savait plus ce qu'elle disait ; mais elle avait excité les jeunes gens et portait la responsabilité de l'incident. Pour moi, prise de terreur, je me sauvai dans l'escalier ; une femme de chambre me trouva toute tremblante :

— Mademoiselle, qu'avez-vous ?

— Oh ! Jemina, entendez-vous ces cris ? ces hommes vont se battre.

— En sont-ils déjà là ? fit la femme ; mais n'ayez pas peur, ils ne vous feront rien à vous. C'est heureux que M. Edouard Barlet ne soit pas là ce matin, il est allé voir son frère.

Je repris courage et retournai voir ce que devenait ma tante. M. Henage tenait Philippe par



le col de son veston et le secouait rudement en disant :

— Si vous vous mêlez encore de mes affaires, si vous espionnez ce que fait ou dit cette jeune femme, je vous abats d'un coup de fusil, sans plus de remords que si j'abattais une perdrix.

— Que vous est donc M<sup>me</sup> Barlet, pour que vous vous inquiétiez ainsi d'elle, criait la voix aigre de Philippe.

— M<sup>me</sup> Barlet est une amie d'enfance, le respect et l'affection que j'avais pour sa mère me pousseront toujours à être son champion. Vous êtes fixé maintenant et vos injurieuses suppositions sont réduites à néant.

Et là-dessus, par une secousse plus violente, il rejeta loin de lui Philippe plus blême que jamais. Je n'en vis pas plus. Réfugiée dans ma chambre, je pleurai en songeant à ma mère si sage et si douce, à la vie calme et heureuse que je menais chez elle. Comme Sélina lui ressemblait peu ! Comment pourrais-je vivre sous le toit d'un oncle si froid et si dur, d'une tante si légère, au milieu des querelles de deux jeunes fous ?

Au bout d'une heure environ, on vint m'avertir que Sélina me demandait de sortir avec elle. Je baignai mon visage dans de l'eau fraîche pour faire disparaître les traces de mes larmes, et, ayant revêtu un vêtement chaud et mon petit feutre de deuil, je rejoignais ma tante.

Elle avait déjà pris place dans une légère voiture d'osier, traînée par un poney. Georges

Henage avait les rênes en mains; on me fit asseoir sur un petit strapontin. Pendant deux heures, nous parcourûmes des prairies et des bois dans un très joli pays. Mes compagnons s'entretenaient à voix basse; je ne cherchais même pas à saisir une de leurs paroles, me laissant bercer par le mouvement de la voiture, offrant mon front brûlant à la brise légère; je rêvais aux jours heureux de mon enfance, que la mort venait si tôt de terminer.

À notre retour au château, ma tante m'envoya jouer dans le parc; elle et Georges Henage remontèrent au salon, où des visiteurs les attendaient.

Au détour d'une allée, je me trouvai devant M. Barlet, qui donnait le bras à Philippe : ce dernier parlait avec feu et racontait sans doute la dispute de ce matin. Il était bien à déplorer que ma première rencontre avec M. Barlet ait débuté par une impression de terreur; je n'arrivais pas à réagir et, chaque fois que je me trouvais en sa présence, j'étais comme paralysée par la timidité, je puis même dire la crainte.

— Vous êtes de retour, Anne?

— Oui, mon oncle.

— Votre tante? qu'est-elle devenue?

— Elle est au salon, mon oncle.

— Et Georges Henage?

— Il est au salon aussi : le domestique a annoncé qu'il y avait des visites pour ma tante.

Mon oncle ne répondit rien et continua sa promenade avec son pupille.

La journée se passa sans incident. Le soir, après le dîner, je me trouvais seule au salon avec

Sélina. Elle était charmante dans une toilette de tulle noire, garnie d'argent; elle semblait plus jeune encore que son âge.

— Qu'avez-vous pensé de la colère de Philippe ce matin? me demanda-t-elle, en buvant lentement une tasse de café que le valet de chambre venait de lui présenter.

— Je n'ai jamais été si effrayée de ma vie.

— Quelle petite sottise vous faites! mais c'est un exemple de la bonne éducation de M. King.

— Je crois que ce n'est pas tout à fait de sa faute, osai-je dire.

— Vous croyez que Georges est le plus coupable; mais c'est que vous ne savez pas ce qui se passe dans les coulisses. Philippe avait besoin d'une leçon, on la lui a donnée; si cela ne suffit pas, il pourrait bien sentir la canne ou la cravache d'Henage.

— Sélina! pourquoi aimez-vous tant M. Henage?

— C'est la personne que j'aime le mieux ici-bas, mais pas de la façon que vous semblez croire, pas de la façon dont l'insinue Philippe, cet estimable jeune homme. Si j'avais un frère, je ne l'aimerais ni plus ni autrement. Cela m'amuse énormément de taquiner Philippe et sa fidèle alliée, Charlotte Delves : ils font des histoires de tout, vont rapporter à mon mari mes paroles, mes pensées même, je crois, et à leur façon naturellement : c'est une véritable comédie!

Une comédie! Si elle avait pu prévoir comment cette comédie finirait!...

## III

## DANS LES BOIS

Le lendemain, qui était un samedi, ils allèrent tous à la chasse. Ma tante reçut quelques visites et partit ensuite avec son poney : elle n'était accompagnée que d'un petit groom de treize ans. Ma journée se passa donc solitaire, tantôt dans le parc, tantôt au piano, à jouer la musique facile que je pus trouver. Comme le jour tombait, je me décidai à aller au devant de Sélina; je vis venir la petite voiture, mais le groom était seul.

— Où est M<sup>me</sup> Édouard Barlet?

— Elle arrive, Mademoiselle, avec M. Henage, qui nous a rejoints à la grille du parc.

Je courus jusqu'à la grille... personne! La concierge interrogée m'indiqua l'allée que les promeneurs avaient prise, elle conduisait également au château, bien que par un assez long détour.

J'arrivai bientôt à un élégant petit kiosque : sur les marches, je vis ma tante; elle essayait de lire une lettre, malgré le peu de lumière

de cette fin de journée. Georges Henage, le fusil à la main, suivait la lecture, penché sur son épaule.

— Voyez ce qu'on m'écrit : c'est comminatoire, n'est-ce pas ?

— Il faut que vous partiez, Georges, sans perdre une minute; la voiture vous conduira à Nettleby où vous pourrez prendre le prochain train.

— Je voudrais bien savoir ce que cela signifie et pourquoi on me rappelle ainsi brusquement; on aurait bien pu me laisser en paix terminer mon séjour ici. Et Georges Henage paraissait vraiment très irrité.

M<sup>me</sup> Barlet se mit à rire :

— Peut-être est-ce votre ami, Philippe King, qui a fait des siennes et a averti votre famille de vos prétendus méfaits ici.

Elle disait cela sans doute en plaisantant, mais son interlocuteur prit la chose au sérieux et remonta, en murmurant des menaces, les quelques marches qui conduisaient au salon d'été. On entendit alors un bruit de pas précipités et Philippe King s'élança hors du kiosque, se mettant à courir dans le parc.

Georges ne douta pas un moment que le jeune homme ne se fût dissimulé là dans le but d'un vil espionnage : avec une exclamation de colère, il bondit sur les traces du fugitif.

Sélina tenta de s'accrocher à son bras, mais il la repoussa rudement et prit sa course dans la direction du bois qui faisait suite au parc.

Sélina, désolée, s'était assise sur les marches en pleurant :

— Que va-t-il arriver? courir ainsi avec un fusil chargé, c'est une folie : s'il le heurte contre un arbre, il risque de faire partir le coup, de se tuer ! Anne, je vous en prie, tâchez de le rejoindre; en traversant cette pelouse, vous trouverez un sentier, qui doit couper le chemin qu'ont pris ces énergumènes. Vous direz à Georges que je le prie, que je lui ordonne de revenir; dites-lui qu'au nom de sa mère je le supplie de laisser Philippe King tranquille.

J'obéis, effrayée de me sentir seule dans les bois à cette heure tardive, mais n'osant pas résister aux instances de Sélina. J'eus bientôt traversé la pelouse, et, prenant le sentier indiqué, je me trouvai sous les arbres, assez touffus dans cette partie du domaine; les allées se croisaient en tous sens, et je ne tardai pas à m'égarer complètement. Que faire? je m'assis sur une vieille souche qui achevait de pourrir et je tâchai de m'orienter... Tout à coup, je vis devant moi Philippe, adossé à un chêne et fumant une cigarette en me regardant.

— Vous ici, Anne? Avez-vous rencontré le loup, que vous semblez si effrayée?

— Non, Monsieur; mais je me suis perdue, et je me demande comment rentrer au château avant qu'il fasse tout à fait nuit.

— Ne vous inquiétez pas, petite fille, vous rentrerez avec moi...

Il s'arrêta de parler et, tournant la tête,



sembla chercher à découvrir quelque chose à sa gauche... Au même instant, j'entendis un coup de feu, un projectile passa devant moi en sifflant et frappa Philippe, qui s'abattit comme une masse en poussant un grand cri. Une exclamation d'épouvante y répondit. Qui avait poussé ce second cri?...

Je tombai à genoux près du corps de Philippe : il semblait privé de vie et je ne savais que faire pour lui, bien près moi-même de perdre connaissance, tant j'étais émue.

— Philippe ! fit une voix inquiète.

Levant la tête, j'aperçus M. Barlet, son fusil à la main, qui s'avancait vers nous : il venait, non pas absolument de l'endroit d'où le coup était parti, mais d'un point très voisin. Mon Dieu ! me dis-je, serait-ce M. Barlet qui aurait tiré sur son pupille ? et la conversation de M. Martin, l'héritage, l'amour excessif de l'argent que la renommée prêtait à mon oncle, tout cela me traversa vivement l'esprit. Jusqu'alors, je croyais Georges le coupable.

— Philippe ! que vous est-il arrivé ? répéta M. Barlet, en se penchant sur l'infortuné jeune homme. Qui a tiré sur vous ?

— Georges Henage, répondit-il faiblement ; je l'ai vu : il était là... Et le blessé désigna du regard le fourré d'où le coup était parti.

M. Barlet, appuyant son fusil contre un arbre, alla voir, mais naturellement il ne découvrit personne.

— J'ai vu Georges Henage, je l'ai vu...

là..., reprit la voix haletante du mourant; pardonnez... Monsieur... mon Dieu... ayez... pitié!... et la tête de Philippe retomba sur l'épaule de son tuteur, qui le soutenait depuis un moment. Ce fut alors seulement que M. Barlet m'aperçut :

— Comment ! vous ici !... ce n'est pas votre place, fit-il durement.

Je sanglotais, incapable de répondre. Il déposa alors sur la mousse son triste fardeau, et me parla d'un ton plus doux :

— Que faisiez-vous dans les bois, à cette heure-ci ?

— Je m'étais perdue et M. King allait rentrer avec moi, quand... quand...

— Était-il là depuis longtemps ?

— Oh ! non ! une minute peut-être.

— Avez-vous vu M. Henage tirer ?

— Non ! Non ! je n'ai pas vu du tout M. Henage.

Il me prit alors par la main et me conduisit à une allée sensiblement plus large que les autres :

— Suivez-la, et au prochain croisement tournez à gauche; vous ne serez pas loin du château. Avez-vous compris ?

— Oui, Monsieur.

A la vérité, j'étais trop terrorisée pour rien comprendre; je me disais follement : Il va me tuer à mon tour, il va me tuer...

— Hâtez-vous, reprit-il; prévenez Charlotte Delves; dites-lui que Philippe a été tué d'un coup de feu, qu'elle envoie tout de suite chercher le médecin et la police.

— Oui, mon oncle; mais dites-moi, est-il bien malade?

— Il est mort, mon enfant. Courez vite, mais surtout, pas un mot à votre tante; il ne faut pas l'impressionner.

Je partis en hâte, et j'arrivai bientôt au croisement; mais là, oubliant les indications de M. Barlet, je tournai à droite, et je me buttai dans Georges Henage. Il était immobile, appuyé sur son fusil; le doigt sur les lèvres, il m'invitait au silence.

Son visage était décomposé, plus livide, peut-être, que celui du jeune homme qui venait d'être, si brutalement, arraché à la vie.

— A qui parliez-vous? me demanda-t-il tout bas.

— A M. Barlet; mais, je vous en prie, laissez-moi passer. M. King est mort!

— King est mort!

— Oui, mon oncle l'a dit. Il faut que je prévienne Charlotte Delves, que l'on envoie chercher la police. Monsieur, dites-moi, est-ce vous qui l'avez tué?

— Moi! quelle folie! me répondit-il d'un ton de reproche. Allons! continuez votre course, mais de l'autre côté; vous tourniez le dos à la maison par là.

Pour une enfant nerveuse et impressionnable comme je l'étais alors, c'était trop d'émotions et de fatigue. En arrivant au château, je trouvai la femme de chambre et m'évanouis dans ses bras, sans pouvoir parler. Quelle messagère infidèle, ou du moins incapable, je faisais là!

## IV

## DANS LE BROUILLARD

Le secours devait heureusement arriver par d'autres que par moi. Quelques paysans rentrant chez eux, la journée finie, se trouvaient à passer par les bois, peu d'instants après le drame.

M. Barlet les entendit parler et les appela à l'aide; l'un d'eux, un nommé Duff, fut au château presque en même temps que moi : il arriva dans le vestibule au moment où j'ouvris les yeux.

— Le jeune maître a été tué, cria-t-il, tué raide d'un coup de feu.

— Le jeune maître ! dit la femme de chambre.

Elle savait de qui il voulait parler : car Philippe King, depuis la mort de son frère aîné, était l'héritier d'une grande propriété dans le voisinage, et les gens de la campagne le désignaient le plus souvent ainsi.

Charlotte Delves accourut aux cris. Le cultivateur ôta poliment sa casquette en la

voyant, et reprit ses explications. Elle devint blanche comme un linge, blanche comme l'était Georges Henage tout à l'heure, et se laissa tomber dans un fauteuil.

Duff n'avait nommé que M. Barlet; peut-être crut-elle que c'était lui qui avait tiré le coup de feu fatal.

— Ce doit être un accident, fit-elle; ces messieurs sont si imprudents à la chasse!

— Non, Mademoiselle, c'est un crime! du moins, c'est ce que tous ont dit!

— Mais il n'est pas possible qu'il soit mort!

— Il est mort, aussi mort que celui-ci; et il désigna une tête de cerf qui ornait le dessus de la porte voisine. Je sais bien comment ils sont : mon père était fossoyeur. D'ailleurs, vous allez bien voir, on l'apporte.

Comme il parlait encore, on entendit un bruit de pas, les pas lourds d'hommes qui portent un fardeau; et bientôt ce qui restait de l'infortuné Philippe King fut déposé sur un divan, dans le fond du vestibule.

— Allumez, commanda M. Barlet.

La domesticité s'était rassemblée dans le hall; on entendait un bruit confus de paroles et d'exclamations. Les femmes se mirent à pleurer : c'était une scène pénible, à laquelle M. Barlet mit fin promptement en renvoyant chacun à ses affaires.

— Restez à la cuisine, dit-il aux paysans; on pourrait avoir besoin de vous.

On ne discutait pas avec mon oncle, et, en peu d'instants, la vaste pièce fut vide. Quant

à moi, oubliée dans mon coin, j'étais incapable de bouger; Charlotte Delves s'avança alors :

— Comment est-ce arrivé? demanda-t-elle d'une voix toute changée.

— Allez me chercher de l'eau-de-vie et une cuiller à thé, fut tout ce que son cousin lui répondit; il est certainement bien mort, mais je veux malgré tout essayer d'un cordial.

Elle courut à la salle à manger. Au même moment, Sélina descendait l'escalier. Elle était déjà en robe du soir, mais n'avait aucun bijou, et quelques boucles de ses admirables cheveux pendaient encore sur ses épaules blanches. Visiblement le bruit que l'on faisait dans le hall l'avait surprise au milieu de sa toilette.

— Que se passe-t-il donc? demanda-t-elle, en traversant le hall.

Son mari ne l'aperçut que trop tard pour l'empêcher d'approcher.

La maison n'était éclairée que par des lampes et des bougies; le hall était en partie obscur, et Sélina arriva tout contre le divan avant de se rendre compte de ce qu'était cette forme sombre allongée là.

— Mais c'est Philippe! cria-t-elle presque. Qu'y a-t-il? Que lui est-il arrivé?

— Ne le voyez-vous pas, répondit son mari, qui essayait en vain de réchauffer dans les siennes les mains du pauvre jeune homme. Il a été tué dans les bois, comme un chien : une charge à bout portant en pleine poitrine.



Un cri d'angoisse s'échappa des lèvres blanches de Sélima.

— Qui a fait cela? Qui?... Répondez-moi, Édouard!

— Vous!

— Moi! mais vous perdez la tête! vous êtes fou, Édouard!

— Sélima! ceci est votre œuvre, aussi sûrement que si vous aviez appuyé sur la gâchette. Êtes-vous satisfaite?

— Comme vous êtes cruel! murmura-t-elle.

Sa poitrine se soulevait, les sanglots l'étouffaient.

Il avait parlé d'un ton froid, mais calme; maintenant la tristesse envahissait sa voix.

— Depuis deux jours, je craignais que les choses ne tournassent mal. Vous avez trop excité Henage contre mon pupille, qui n'était qu'un enfant sans défense; je n'aurais pas cru pourtant que cela irait jusqu'au meurtre. Le pauvre petit n'avait pas pour longtemps à vivre, Sélima, il marchait à grands pas sur les traces de son frère!

Charlotte revint, apportant un verre d'eau-de-vie et une cuiller. M. Barlet s'en empara; sa femme fit quelques pas en arrière.

— Est-ce un accident ou est-ce un crime délibéré? demanda M<sup>lle</sup> Delves.

— C'est un crime délibéré.

— Mais qui est le coupable?

L'arrivée du médecin coupa court à toute réponse.

— J'ai rencontré un de vos cultivateurs, M. Barlet, dit-il d'une voix forte en entrant;

il paraît qu'il est arrivé un accident au jeune King.

— Un accident, en effet, voyez plutôt.

Pendant quelques instants, personne ne bougea; le docteur était penché sur le divan.

— J'essayais de lui faire prendre un peu d'eau-de-vie à votre arrivée.

— Il ne prendra plus jamais ni eau-de-vie, ni rien d'autre; il est mort. Comment est-ce arrivé? ces jeunes gens sont si imprudents.

— Je vais vous raconter tout ce que je sais. Nous chassions, lui, Henage et moi, avec deux gardes; les deux jeunes gens n'étaient pas bien ensemble, et toute la journée ils s'étaient querrellés. Au retour, Georges Henage nous quitta; resta-t-il en arrière ou nous précéda-t-il? je n'en sais rien. Je rencontrai Maréchal qui avait à me parler de travaux pour la commune; je m'assis avec lui à la porte de l'auberge, et nous causâmes une demi-heure environ. Philippe, que notre conversation n'intéressait pas, prit le chemin du retour sans moi; lorsque je rentrai à mon tour, en coupant par les bois...

— Philippe vous précédait, disiez-vous?

— Oui; j'avais presque traversé le bois du Nord, quand j'entendis près de moi un léger bruit..., un coup de feu retentit, suivi d'un cri terrible; un second cri, venant d'une autre direction, y répondit : un cri d'homme, docteur... Je fonçai à travers les buissons et me trouvai devant Philippe étendu sur le sol. Je me penchai sur lui pour le secourir et lui demandai : Qui vous a frappé? — Georges He-

nage, me répondit-il, je l'ai vu lever son fusil, me viser et me tuer.

J'étais là, sur le tapis, écroulée comme un petit tas, toute tremblante, et pourtant je faillis me lever, dire que M. Barlet exagérait, que la vérité absolue était autre. Philippe avait dit seulement : J'ai vu Georges Henage, je l'ai vu là. Mais comment contredire mon oncle ? la crainte fut la plus forte, et je ne desserrai pas les lèvres.

— Cela doit être un accident, fit le docteur Lowe. M. Henage devait viser un oiseau.

— Il n'y a pas de doute que ce ne soit un meurtre, un meurtre délibéré ; mon pupille me l'a affirmé de ses lèvres mourantes. Voici ses propres paroles — car, comme vous, je doutais d'abord : — « C'est Henage, je vous le dis ! » Quel homme abominable ! quel monstre !

— Mais si vraiment cet homme est ce que vous dites, comment était-il votre hôte ?

— Ce n'est que dernièrement que mes yeux ont été ouverts. C'est ce pauvre garçon couché là qui m'a fait voir la vérité. Ah ! pourquoi n'est-ce pas plutôt l'autre qui est étendu à sa place !

Un bruit de sanglots déchirants se fit entendre sur l'escalier. Sélina était là, assise sur la dernière marche, toute secouée par des spasmes nerveux. Le médecin s'approcha d'elle et l'engagea à quitter ce triste spectacle et à monter se reposer dans ses appartements. Petit à petit elle se calma, mais refusa constamment de se laisser emmener. Le curé du village arriva bientôt : il était très ému par

la nouvelle de l'accident, qui se commentait déjà de porte en porte.

— Comment ! ce pauvre Philippe est mort ! c'est épouvantable !

— Vous pouvez dire assassiné : Henage l'a tué dans les bois.

— Henage ?

— Oui, Henage. Il l'a visé ; il a tiré et il l'a tué. Il n'y a jamais eu un cas plus net d'homicide volontaire.

Il était visible qu'une sorte de haine animait M. Barlet.

Le prêtre s'agenouilla quelques instants auprès du cadavre.

— Pauvre enfant ! fit-il doucement en se relevant. Quel triste dénouement pour une querelle que je croyais superficielle !

— Henage fera bien de s'expliquer devant les tribunaux, s'il le peut ! fit violemment Barlet.

— Comment ! c'est M<sup>me</sup> Barlet qui est là, sur les marches de l'escalier ! mais comment la laissez-vous ici : c'est trop pénible pour elle.

— Elle ne veut pas entendre raison : le mieux est de ne pas faire attention à elle.

— C'est un coup bien soudain, reprit le prêtre, mais nous devons avoir confiance dans la Miséricorde divine. Vous avez tort, Monsieur, d'accuser votre ami Henage de meurtre avant d'en être sûr ; on ne porte pas une accusation si grave sans preuve.

— Il n'y a pas d'erreur possible : c'est un assassinat voulu. J'en suis aussi certain que si j'avais été présent et je poursuivrai

Henage jusqu'à ce que justice soit faite.

— Eh bien ! si vous en êtes si sûr, pourquoi ne le faites-vous pas arrêter ? Où est-il ?

M. Barlet poussa une violente interjection ; pas une minute jusque-là il n'avait pensé à s'informer d'Henage, à le faire arrêter.

— Restez un moment, je vous en prie, monsieur le Curé, pour me permettre d'envoyer mes gens en chasse ; peut-être le meurtrier se cache-t-il encore dans les bois : mon oubli inconcevable lui a permis, je le crains, de prendre de l'avance.

Mon oncle sortit ; une forme noire se glissa derrière lui.

Le départ de M. Barlet sembla lever le sortilège qui me clouait dans mon coin ; mais j'étais si raide, après cette longue immobilité, que je ne pus me tenir debout. Je serais tombée sans le prêtre qui me tendit la main et m'aida à reprendre mon équilibre.

— Vous êtes la nièce de M. Barlet, n'est-ce pas, mon enfant ? Ce triste spectacle n'est pas fait pour votre âge, et, pourtant, vous êtes assez grande pour savoir que vous n'avez rien à redouter de cette pauvre dépouille ; son âme n'est plus là pour l'animer de son souffle. Au lieu de pleurer, priez, mon enfant ; ce jeune homme a été appelé bien brusquement devant son juge, et qui de nous est pur devant Dieu ?

— Je vous le promets, monsieur le Curé, je prierai pour lui ; mais, je vous en supplie, ne dites pas à mon oncle que j'étais ici : il en serait très fâché.

— Je ne lui dirai rien, mon enfant, mais soyez sans crainte : il n'a pas de raison d'être fâché contre vous. Maintenant montez sagement avec votre tante.

— Oui, monsieur le Curé. Mais... où est ma tante? fis-je, en avançant vers l'escalier vide maintenant.

— C'est ce que je me demande aussi, dit Charlotte Delves, qui se tenait sur le seuil de la salle à manger. Il y a une minute à peine elle était encore assise là, et tout d'un coup l'escalier est désert.

— Elle est sans doute montée.

— Je le pense aussi, monsieur le Curé.

On la chercha en haut, en bas, infructueusement. Peut-être était-ce cette forme noire qui s'était glissée derrière M. Barlet. C'était bien elle ! mais qu'allait-elle faire dans les bois, en pleine nuit ? Elle n'avait ni manteau, ni écharpe sur ses épaules nues. Sa robe de soie légère serait bien vite transpercée par le brouillard d'automne qui se répandait sur toute la campagne. La porte qui conduisait aux offices s'ouvrit et la tête d'une femme de chambre apparut :

— Oh ! Jemina, je vous en prie, gardez-moi auprès de vous ; j'ai si peur, lui dis-je en m'accrochant à elle.

— Chut ! fit-elle, on entend un galop de chevaux auprès du château !

Deux gendarmes ne tardèrent pas à paraître dans le vestibule ; on entendait à chaque marche du perron le bruit de leur sabre heurtant la pierre.



— Je n'aime pas la figure de ces gens-là, murmura Jemina; allons-nous-en.

Elle me conduisit à la cuisine.

Quelques servantes étaient là autour de la cuisinière, une grande et forte femme, haute en couleur, qui n'était préoccupée que du dîner.

— Enfin! pouvez-vous me dire quand on servira?... dans une heure?... dans deux?... tout sera brûlé... détestable...

— Je crois plutôt qu'on ne servira pas du tout; croyez-vous qu'on aura le cœur à manger aujourd'hui? d'ailleurs la police est là, ajouta Jemina.

— Ah! je sais bien que c'est un malheur, ça! fit la cuisinière. Rien que d'avoir jeté un coup d'œil sur le pauvre garçon, j'en ai été toute retournée. J'ai oublié que mes soles étaient sur le feu : elles étaient toutes grillées, il va falloir que je les gratte et que je les serve avec une sauce au vin! Qui est-ce qui vient encore me déranger?

C'était Charlotte Delves.

— Mademoiselle peut-elle me dire quand on servira ce soir? La moitié de mon dîner se brûle, l'autre moitié se glace! Rien ne sera mangeable : autant tout donner aux chiens!

— Calmez-vous, ma fille. Comment voulez-vous qu'on pense à l'heure des repas, avec un malheur pareil dans la maison!

— Mademoiselle, est-ce vrai ce qu'on dit, que c'est M. Henage qui l'a tué?

— Mêlez-vous de vos affaires et laissez celles des autres tranquilles.

M<sup>lle</sup> Delves là-dessus quitta la cuisine. Jemina haussa les épaules et ferma la porte avec violence.

— Je parierais bien que celle-là mettra son mot contre M. Henage, car elle ne l'aime guère, c'est visible. Je suis sûre que tout cela ce sont des calomnies et que jamais M. Henage n'a tué un homme, à moins que ce ne soit un accident et que le coup ne soit parti tout seul.

Pendant près d'une heure, nous restâmes toutes à la cuisine. La cuisinière était à peu près folle de voir son dîner se perdre de minute en minute davantage; pourtant, elle me servit du pain et du beurre avec une tasse de café au lait, mais je ne pus avaler que quelques gorgées et il me fut impossible de toucher au pain. Je suppliai l'une des femmes de chambre de me conduire dans la chambre de ma tante, qui devait être de retour maintenant.

Un gendarme se tenait à la porte du hall; le curé et Charlotte Delves étaient assis en veillée silencieuse : c'est tout ce que nous vîmes en montant. Pas de trace de M<sup>me</sup> Barlet en haut.

— Où peut être cette pauvre Madame? répétait la femme de chambre. Venez, Mademoiselle; retournons à la cuisine, nous y serons mieux : nous aurons chaud et nous aurons de la compagnie.

Je retournai m'asseoir près du fourneau et je m'assoupis, bercée par la conversation de toutes les femmes de service.

— Le frère de Monsieur est là : c'est un

bien digne homme, ajoutait Jeanne, et comme c'est joli chez lui, dix fois mieux qu'ici, à ce qu'on dit. Ah ! vous voilà de retour, Duff !

L'entrée du jeune fermier acheva de m'éveiller, mais, comme je ne bougeais pas, la conversation reprit sans que personne songeât à l'enfant qu'on croyait endormie.

— Me voilà de retour, Mesdemoiselles, voilà deux heures que nous parcourons les bois en tous sens; la chasse a été vaine. Nous étions sept hommes et les deux gendarmes à cheval; je ne sais pas où ce diable d'Henage a pu passer.

— Laissez donc ! M. Henage n'a rien à voir là-dedans.

— Ce n'est pas ce que dit le patron : il ne cesse pas de l'invectiver; mais ce qui est plus étrange que tout cela, c'est... et il baissa la voix, notre jeune dame ! Elle est là, comme folle, à courir dans la nuit : ses cheveux sont dénoués et couvrent ses épaules; elle n'est pas habillée plus que dans son grand salon, devant un feu flambant; sa belle robe est toute mouillée, toute collée sur elle; c'est la mort qu'elle prend là, dans le brouillard ! Croyez-moi, Jemina, Sarah et vous, madame la cuisinière, les malheurs ne sont pas finis dans cette maison !

Un coup de sonnette violent interrompit la prédiction sinistre du brave Duff. Jeanne me prit par la main et me conduisit au salon où je vis enfin la pauvre Sélina de retour de son expédition nocturne : elle était

devant le feu, cherchant à réchauffer son corps transi.

— Oh ! Sélina, qu'avez-vous fait ? vous avez dû prendre froid dans ce brouillard.

— Et quand bien même, enfant ! qu'importe si je vis ou si je meurs !

— Ne dites pas cela, ma tante ; je vous aime, et je n'ai plus que vous.

— Il fallait que je sorte, que je trouve Henage, que je le prévienne afin qu'il se sauve et que je puisse m'interposer entre mon mari et lui. Croyez-vous que je veuille avoir une deuxième mort sur la conscience !

— Oh ! ma tante ! la mort de Philippe n'est pas votre œuvre !

— Hélas ! j'en suis bien responsable ! n'ai-je pas excité ces jeunes gens l'un contre l'autre, dans ma folle légèreté, dans mon esprit de taquinerie stupide !

Les larmes gagnaient sa voix et elle se réfugia dans sa chambre, m'enjoignant de rester au salon.

## V

## MALADIE

Un homme d'une cinquantaine d'années, d'une taille moyenne, la physionomie ouverte et affable, pénétra au salon peu après le départ de ma tante : c'était M. Barlet, des Chênes, le frère aîné de mon oncle; il ne lui ressemblait guère et il m'inspira tout de suite autant de sympathie que son frère m'inspirait de répulsion.

Un officier de police le suivait.

— Ah ! voilà sans doute la petite fille en question. N'êtes-vous pas, Mademoiselle, la nièce de M. Édouard Barlet ?

— Oui, Monsieur. Je suis Anne Hereford.

— Tâchez, mon enfant, de me répondre correctement et franchement. Les domestiques m'ont dit, en bas, que vous aviez assisté à une dispute entre M. Henage et M. King. Savez-vous à quel sujet ?

— Non, Monsieur.

Je disais la vérité : car, à l'époque, je n'avais pas saisi ce qui s'était passé.

— Ne pouvez-vous pas vous souvenir?

— Je me souviens très bien de la dispute. M. King était accusé d'avoir fait quelque chose de mal. M. Henage le lui reprochait vivement, il le traitait d'espion, mais je ne sais pourquoi; j'avais tellement peur de leurs cris que je me réfugiai dans ma chambre.

On ne put rien obtenir d'autre de moi. M. Barlet des Chênes, et l'officier de police se montrèrent l'un et l'autre très parternels avec moi.

— Peut-être que ma belle-sœur, M<sup>me</sup> Edouard Barlet, pourrait vous donner quelques éclaircissements utiles.

— En effet, Monsieur, voulez-vous la prier de bien vouloir venir au salon. Comme c'est étrange que deux jeunes gens bien élevés se prennent ainsi de querelle chez des amis! Se connaissaient-ils?

— Non, vraiment, je crois que c'est la première fois qu'ils se sont rencontrés ici; ils avaient tous deux fait de précédents séjours chez mon frère, mais jamais ensemble.

— Qui donc est ce M. Henage?

— Comment! vous ne savez pas que c'est le fils du député de Wexborough? Il appartient à une très bonne famille, et ce sera un coup terrible pour elle si ce que nous croyons se trouve vrai. Croyez-vous qu'il puisse s'enfuir?

— Oh! sans ce brouillard, il y a longtemps qu'il serait pris, mais soyez tranquille, demain nous aurons mis la main sur lui. C'est rare de voir un temps pareil à cette époque de



l'année... Quel genre d'homme est-ce, cet Henage?

— Un des hommes les plus séduisants que je connaisse, répondit spontanément M. Barlet; depuis une semaine ou deux mon frère semble avoir quelque chose contre lui, mais je ne sais ce que cela peut être; pour ma part, je l'ai toujours trouvé charmant. C'est un ami d'enfance de ma belle-sœur.

— La mort de M. King ne peut profiter en aucune façon à M. Henage, n'est-ce pas?

— En aucune façon : le seul héritier est mon frère.

Le policier parut étonné :

— Votre frère hérite de toute la fortune du jeune King?

— Certainement ! mais je vous assure qu'il n'a pas dû y penser jamais. Un garçon jeune et bien venu comme Philippe ! qui aurait pu être son fils ! Je sais bien que, depuis quelques mois, il se prétend inquiet de la santé de son pupille; il assure que sa poitrine serait atteinte, et que le pauvre garçon marchait à grands pas sur les traces de son aîné. C'étaient des idées ridicules, le jeune Philippe m'avait toujours paru en très bon état.

— Puis-je vous demander, Monsieur, pourquoi vous n'héritez pas aussi, puisque vous êtes le frère aîné de M. Barlet?

— Oh ! c'est bien simple; mon frère Edouard est fils d'un second mariage de mon père ; c'est par sa mère à lui qu'il est apparenté aux King; il est même leur plus proche parent; c'est pourquoi mon frère hérite de tout.

Sélina apparut sur le seuil du salon et sembla écouter avec attention ce que son beau-frère disait. Elle avait tordu simplement ses cheveux mouillés et avait jeté sur ses épaules un grand châle de crêpe de chine blanc. Ses joues étaient colorées, ses yeux brillaient d'un éclat étrange : elle était vraiment belle.

Le policier lui posa quelques questions sur cette fameuse dispute, à laquelle il attachait tant d'importance; mais elle ne voulut rien dire.

— Je ne me souviens de rien, sinon de ce que Philippe King était dans son tort. Excusez-moi, Monsieur, de ne pouvoir vous en entretenir plus longtemps, mais je suis très fatiguée; j'ai un violent mal de tête et je désire me reposer.

Les deux hommes s'inclinèrent et sortirent. Ma tante donna vivement un tour de clef :

— Ma petite Anne, il faut que je vous parle.

Elle m'attira sur le divan où elle avait pris place; je m'aperçus qu'elle frissonnait.

— Racontez-moi ce que vous avez fait en quittant le kiosque? me demanda-t-elle.

J'obéis; j'en étais au moment où je vis tomber Philippe; elle m'interrompit :

— Comment, enfant, vous l'avez vu tuer?

— J'ai entendu le coup, qui semblait venir de l'endroit vers lequel il regardait; je l'ai vu tomber...

— Avez-vous vu celui qui avait tiré?

— Non.

— Alors, vous n'avez vu personne d'autre que Philippe?

— J'ai vu M. Édouard Barlet, immobile : il semblait être très près de l'endroit d'où le coup était parti. Il regardait à travers les arbres, semblant se demander ce qui était arrivé. Ce cri poussé par Philippe était horrible, vous savez, on a dû l'entendre de loin.

— Anne, que dites-vous? fit ma tante en me saisissant le bras, vous avez vu Édouard, pas Georges, à l'endroit d'où on a tiré?

— Je n'ai pas vu du tout M. Henage à ce moment-là; je n'ai vu que mon oncle : il s'est avancé vers Philippe et lui a demandé ce qu'il avait.

— Avait-il son fusil, Édouard?

— Oui, il avait son fusil.

Sélina tressaillit comme si elle avait reçu un coup; elle laissa aller mon bras et resta quelques minutes silencieuse; puis elle me pria de continuer mon récit. Je lui dis tout ce que je savais.

— C'est bien tout, Anne, vous m'avez tout répété?

— Mais oui, tout.

— Est-ce que Philippe n'a pas dit qu'il avait vu Georges lever son fusil, viser et tirer sur lui?

— Il n'a pas dit tout cela, ma tante; il a seulement dit ce que je vous ai répété.

— Premier mensonge, fit-elle en se tordant les mains; alors vous n'avez jamais vu M. Henage?

— Si, je l'ai rencontré un peu plus tard;

et j'expliquai comment j'avais tourné du mauvais côté, comment je m'étais trouvée en face de M. Henage, qui semblait très effrayé, bouleversé même; enfin comment je lui avais demandé s'il avait tiré le coup fatal.

— Eh bien? eh bien?

— Il a nié avoir tiré sur Philippe.

— Mais vous dites qu'il était bouleversé?

— Oui, absolument.

— Et Édouard? comment était-il?

— Comme toujours; il avait l'air stupéfait et très triste; et quand il a parlé à Philippe, sa voix était douce comme je ne l'avais jamais entendue encore.

Un silence... Sélina réfléchissait...

— Je ne puis comprendre à quel endroit exactement vous avez rencontré Georges. Demain vous m'y conduirez. Était-ce du côté d'où le coup était parti?

— Oui, je crois, pas loin de là.

— Y avait-il longtemps que vous étiez dans le bois quand l'accident s'est produit?

— Dix minutes ou un quart d'heure. Je m'étais perdue et j'étais très effrayée de passer la nuit là : alors j'ai dit mes prières, pour demander au bon Dieu de me protéger; cela faisait bien un quart d'heure depuis le moment où j'avais quitté le kiosque. Vous voyez, M. Henage n'a pas tiré sous l'empire de sa première colère, mais d'une façon bien délibérée.

— Dites ce que vous voudrez, cela m'est égal; je sais que Georges Henage n'a pas tué Philippe, au moins pas volontairement.

— Alors, pourquoi se cachait-il et avait-il

l'air d'un coupable? Pourquoi ne s'est-il pas avancé pour voir ce qui était arrivé à Philippe?

— Qui peut expliquer sa façon d'agir dans un cas pareil! il était pressé de rentrer chez lui; peut-être ne croyait-il pas Philippe gravement atteint?... Je ne puis vous dire, Anne, ce que je crains.

— Mais, ma tante!

— Vite! couchez-vous là, sur le divan; j'entends monter, je ne veux pas avoir l'air de vous avoir chapitrée : faites semblant de dormir.

Sélina eut juste le temps de déverrouiller la porte et de s'asseoir près du feu avant l'arrivée de son mari.

— Descendez-vous dîner, Sélina?

— Dîner! Comment pouvez-vous dîner ce soir? je suis incapable de rien prendre; il faudra vous passer de ma compagnie, si vous vous mettez à table. Allons! ne réveillez pas cette enfant qui dort!

— Ce serait pourtant meilleur pour vous de prendre un peu de nourriture, plutôt que de vagabonder dans les bois la nuit. C'est vraiment étrange que vous ayez choisi justement aujourd'hui pour sortir à moitié nue dans le brouillard.

— Ce n'est pas étrange, c'est tout naturel au contraire, répondit-elle froidement.

— Tout naturel! de courir les bois comme une folle! d'autres que moi l'ont vu et en parlent.

— Qu'ils en parlent!

— Mais pourquoi étiez-vous dehors?

— Je cherchais Georges Henage, voilà!...  
Tirez-en les conclusions que vous voudrez!

— L'avez-vous trouvé?

— Non! j'en suis désolée; par lui, j'aurais appris la vérité sur cet événement; car, je le crois, la vérité ne s'est pas encore fait jour.

— Que supposez-vous donc être la vérité? fit-il avec une surprise réelle ou alors bien feinte.

— Laissons cela ce soir, ma tête est en feu; je ne puis plus penser, je ne veux pas penser, ce serait trop horrible! Il vaudrait mille fois mieux que Georges fût coupable! Allez-vous-en, Édouard.

— Vous feriez mieux de descendre prendre un peu de potage, fit-il avec humeur. Mon frère est là. M. le Curé aussi. Allons, venez ou préférez-vous que je vous fasse monter quelque chose?

— C'est inutile.

M. Barlet la regardait : elle grelottait et pouvait à peine se tenir.

— Vous avez pris froid, fit-il plus doucement, dans cette équipée ridicule.

— J'avais peur, fit-elle plus calme, d'une rencontre entre Georges et vous, d'un nouveau malheur.

— C'était une crainte vaine; je l'aurais simplement remis aux mains de la police. Je descends, mais j'ai horreur de dîner en face d'une place vide; puis-je faire asseoir Charlotte au milieu de la table?

— Que voulez-vous que cela me fasse, quand



Je ne suis pas là? répondit-elle simplement.

Il partit sur cette parole désagréable. Sélima ferma de nouveau la porte.

— Vous allez me promettre de ne parler à personne de ce qui s'est passé au salon d'été tantôt?

— Mais, ma tante, si on m'interroge?

— Qui voulez-vous qui vous interroge? le pauvre Philippe n'est plus là; Georges est loin. Vous n'en avez rien dit, n'est-ce pas?

— Non, je n'ai rien raconté. Quand Jemina m'a interrogée, j'ai seulement répondu que j'avais entendu un coup de fusil et un cri horrible.

— C'est bon, et maintenant allez vous coucher.

Elle recommanda à Jemina de me veiller toute la nuit.

— L'enfant pourrait avoir peur, avait-elle dit tout bas.

Je pense que Jemina avait peur aussi, car Jeanne monta lui tenir compagnie. La nuit passa; le jour vint, un dimanche, et, avec lui, la maladie.

A peine habillée, je courus chez ma tante : elle était couchée, et je ne pus distinguer ses paroles tant sa voix était voilée.

— Je suis malade, Anne; ma gorge ou mes bronches, peut-être les deux; descendez vite et envoyez-moi Charlotte Delves!

Ce fut tout ce que je pus comprendre.

Je fus saisie de crainte : les paroles de Duff martelaient mon cerveau : « Madame a dû prendre la mort dans ce brouillard.

En descendant, j'aperçus une porte ouverte : c'était le bureau de M. Barlet. Il était là, déjeunant avec son frère et Charlotte. Je lui fis la commission de ma tante; il parut ennuyé et envoya M<sup>lle</sup> Delves voir par elle-même ce qui en était.

Ces Messieurs me firent déjeuner et se montrèrent assez prévenants à mon égard. Au bout de quelques minutes, Charlotte reparut :

— Votre femme a l'air très souffrante, dit-elle à son cousin, il faut faire monter le médecin dès qu'il sera arrivé; il avait promis de revenir ce matin.

Le docteur vint en effet dans la matinée; mon oncle l'accompagna chez la malade. Il avait l'air plus sombre encore que de coutume quand je le revis, et j'osais à peine lui demander des nouvelles.

— Je crains que votre tante ne soit bien malade, fut tout ce qu'il me répondit. Ce triste dimanche prit fin; lundi se leva : c'était l'anniversaire de naissance de Sélima : elle avait vingt et un ans!

Pauvre Sélima! la fièvre la dévorait : elle ne semblait pouvoir se reposer un instant; elle reçut pourtant le père de Georges, un beau vieillard très distingué, qui sembla en imposer à tout le monde, même à Édouard Barlet. Il refusa d'admettre que son fils fût coupable : si vraiment le coup était parti de son fusil, ce ne pouvait être qu'un accident.

— Alors pourquoi est-il en fuite? répétait M. Barlet.

Il avait été impossible de retrouver le fu-

gitif. Son signalement avait été envoyé partout, des récompenses promises à qui pourrait fournir des renseignements sur lui; mais tout était inutile. Le brouillard semblait avoir englouti Georges Henage pour toujours.

M. Henage ne passa que deux heures au château. Le lendemain, le juge d'instruction fit une enquête, accompagné de magistrats et de policiers. Le principal témoin était naturellement mon oncle Édouard; personne ne réclama mon témoignage, personne ne parla de l'aventure du salon d'été, et l'affaire resta mystérieuse pour la justice comme pour tout le monde.

M. Édouard Barlet assura qu'il ne pouvait s'expliquer le malheur arrivé à son pupille : il ne pouvait concevoir quel avait été le but poursuivi par Henage en assassinant le jeune homme. Il certifia que Philippe King, en mourant, avait dit avoir vu Georges Henage viser et tirer sur lui; personne n'était là pour le contredire, puisque j'étais la seule qui eût pu le faire.

Charlotte Delves fut appelée ensuite, mais elle ne put dire grand'chose, son cousin lui ayant formellement interdit de mêler le nom de sa femme à cette triste histoire; tout ce que la justice obtint d'elle, ce fut l'aveu que les deux jeunes gens ne pouvaient se souffrir.

J'étais restée tout l'après-midi dans la chambre de ma tante; les rideaux de damas étaient à peu près tirés sur la grande baie vitrée et il régnait dans la pièce une obscurité presque complète. Sélina était plus calme

ce jour-là; un spécialiste, venu de la ville voisine, avait prescrit un nouveau traitement qui semblait amener une détente dans son état.

Je m'étais réfugiée pour lire contre les vitres de la baie, et les lourds rideaux de soie me cachaient entièrement à la vue des occupants de la chambre. Un bruit de voix arriva jusqu'à moi. Je n'eus pas de peine à reconnaître celle de M. Édouard Barlet et celle de ma tante :

— Enfin, voilà qui est terminé ! et il ne reste plus qu'à découvrir la retraite du coupable.

— Comment cela s'est-il terminé ?

— Oh ! par un accord unanime, on a conclu à un meurtre volontaire.

— Qui est le coupable ?

— Mais Georges Henage, naturellement; qui voulez-vous que ce soit ? Ni vous ni moi, n'est-ce pas ?

— Vous direz ce que vous voudrez, reprenait la pauvre voix haletante de Séclina, je ne croirai jamais Georges coupable; je répète comme son père : si le coup a été tiré par son fusil...

— Il n'y a pas de si : le coup a été tiré par son fusil.

— Je sais bien que c'est votre théorie; mais il est tout de même étrange que vous vous soyez trouvé là au même moment avec votre fusil. C'est inutile de vous fâcher, je ne puis m'empêcher de dire ce que je pense.

M. Barlet approcha une chaise du lit de sa

femme : il y avait de la colère dans le grincement du meuble sur le parquet.

— Sélina, il faut que j'en aie le cœur net : ce n'est pas la première fois que j'entends ces insinuations dont vous devriez rougir. Croyez-vous vraiment que ce soit moi qui ai tué Philippe King?

Son ton était si sévère qu'elle n'osa pas lui tenir tête absolument.

— Ce n'est pas tout à fait cela; mais il n'y a que votre témoignage contre Georges, et vous savez combien vous êtes monté contre lui depuis quelque temps.

— C'est bien votre faute, Sélina.

— Sans faute sérieuse, je vous le jure, et elle éclata en sanglots, je n'ai jamais aimé Georges de la façon que vous supposez.

— Si j'avais supposé... cela, il y a bien longtemps que j'aurais jeté Henage à la porte de chez moi. Chassez vos folles idées : vraiment vous perdez la raison d'accuser votre propre mari.

— Enfin, avez-vous vu Henage tirer?

— Non, et je n'ai jamais dit l'avoir vu tirer; j'ai mon intime conviction et les paroles de Philippe mourant : je vous ai déjà raconté la scène.

M. Barlet paraissait sincère, mais il pouvait être un habile comédien. S'il disait la vérité, pourquoi exagérer les paroles de Philippe, pourquoi ce mensonge?

— Enfin quel but aurait eu Georges en tuant Philippe? j'aurais compris qu'il le souffletât, qu'il lui donnât une leçon bien mé-

ritée, mais aller jusqu'au crime? jamais!

— Vous préférez croire votre mari coupable! Je vous pardonne, Sélina; je consens à tout oublier, à ne jamais revenir sur le passé, quoique ce jeune homme fût mon parent, mon pupille, et que j'eusse une vraie affection pour lui. Mais que cette tragique aventure vous serve de leçon pour l'avenir. Je ne tolérerai plus de légèreté chez ma femme : vous devriez comprendre pourtant que, si j'avais voulu mettre à mort quelqu'un, c'est Georges Henage qui me portait ombrage, et non Philippe.

Il se leva et d'une voix plus douce :

— Êtes-vous mieux ce soir, Sélina?

— Il me semble que d'heure en heure je suis plus mal, au contraire.

— Je descends téléphoner au médecin. Il referma la porte.

Je sortis alors de ma cachette et tombai à genoux près du lit de ma tante; je lui avouai l'indiscrétion de ma présence : je pleurais si fort que je n'entendis même pas son pardon.



## VI

## UN SECRET

— Madame vous demande, Mademoiselle; hâtez-vous, elle n'est pas bien.

Telles furent les paroles de Jemina, quand elle vint m'éveiller le lendemain.

— Elle n'est pas bien ! elle va mourir, Jemina, je suis sûre qu'elle va mourir !

— Allons ! ne vous forgez pas d'idées noires; j'ai dit seulement que Madame n'était pas bien; cela peut arriver à tout le monde d'être malade, à vous, à moi, sans pour cela parler de notre mort prochaine.

En dix minutes je fus prête et je courus à la chambre de ma tante.

Elle était presque assise dans son lit, soulevée par des oreillers; ses cheveux blonds dénoués pendaient sur les dentelles de ses coussins et encadraient un visage tiré, ravagé par la fièvre; ses yeux bleus agrandis et creusés semblaient seuls vivants.

— Enfant ! me dit-elle en me tendant la main, j'ai peur de vous être bientôt enlevée.

Je pâlis affreusement, mais ma gorge serrée ne laissa passer aucun son.

— Cette nuit, Anne, j'ai vu votre mère. Oh ! c'était un rêve ! je n'en doute pas, mais elle semblait m'inviter à la suivre. Plût à Dieu que je puisse la suivre là où elle est maintenant, la sainte créature !

— Sélina ! cela ne veut rien dire, un rêve ! vous ne pouvez pas croire que ce soit un avertissement !

— Je ne sais, mais je veux, en tous cas, prendre toutes mes dispositions. Fermez la porte et poussez le verrou. Croyez-vous pouvoir vous rendre toute seule à Hallam, la ville voisine ?

— Je crois que oui, ma tante.

— Appelez-moi Sélina jusqu'à la fin... En sortant du parc, vous tournez à gauche et vous suivez la route jusqu'à Hallam. La route n'est pas déserte, il y a des fermes et des chaumières espacées ; d'ailleurs, à votre âge on peut sortir seule, vous n'êtes plus un bébé.

Elle me tendit un papier plié en quatre.

— Prenez cela, vous le remettrez, à M<sup>e</sup> Grégoire, le notaire d'Hallam : il habite dans la grande rue une assez jolie maison au milieu d'un jardin. Son nom est gravé sur une grande plaque de cuivre, vous ne pouvez pas vous tromper ; vous lui remettrez ce message en mains propres, à lui seul, vous m'entendez ? et surtout pas un mot de tout cela ; je vous défends formellement de parler de cette course à qui que ce soit. Si quelqu'un vous interroge, mon mari ou Charlotte Delves, par

exemple, répondez que vous allez faire un tour de promenade. Cachez ce papier, qu'on ne le voie pas; vous direz au notaire que je suis trop malade pour écrire plus distinctement, mais j'espère qu'il comprendra tout de même.

Personne ne fit attention à moi quand je quittai le château et je pus franchir la grille sans être aperçue du concierge.

Je n'étais pas trop rassurée sur la grande route, et mon imagination surexitée me suggérait mille difficultés : Si je rencontrais M. Barlet et s'il me questionnait? Je ne savais pas dissimuler, j'étais naturellement franche et ma mère m'avait inspiré l'horreur du mensonge.

J'avais caché dans mon gant la petite note de Sélina. Si justement M. Barlet me prenait la main? et si le notaire n'était pas chez lui? que faire? laisser la lettre de Sélina ou la rapporter?

— Bonjour, petite fille, où allez-vous comme cela?

C'était M. le Curé! je devins pourpre :

— Je vais me promener, monsieur le Curé.

— C'est bien loin du château, mon enfant! vous êtes presque à Hallam!

— Oui, c'est vrai! mais j'ai la permission de ma tante.

Je tremblais qu'il n'offrît de m'accompagner.

— Alors c'est parfait. Comment est-elle ce matin?

— Elle ne va pas mieux, monsieur le Curé!

— Vraiment ! cela devient inquiétant ; j'irai le voir !

Il me quitta et je poussai un soupir de soulagement.

Bientôt j'arrivais à la petite ville, qui n'était guère composée que d'une seule grande rue ; je n'eus pas de peine à découvrir la maison de M<sup>e</sup> Grégoire. Elle était plus grande et plus belle que les autres, au milieu d'un jardin assez bien soigné. Une grande plaque de cuivre, portant gravé le nom du propriétaire, était fixée sur la porte.

Je tirai timidement la sonnette, et un garçonnet à l'air moqueur m'introduisit en me toisant du regard. Je me trouvais dans une pièce qui me fit l'effet d'être peuplée de bureaux et de têtes : à la vérité, je crois qu'ils n'étaient pas plus de trois ou quatre clerks au travail. Un homme d'un certain âge s'avança vers moi :

— Que désirez-vous, Mademoiselle ?

— Je voudrais voir M<sup>e</sup> Grégoire.

— C'est moi. Que puis-je faire pour votre service ?

— Je voudrais vous parler, mais seul, Monsieur.

Il s'inclina et me fit entrer dans son bureau particulier. La pièce était sévèrement meublée ; mais par une porte ouverte on voyait le jardin, les allées bordées de buis et quelques fleurs d'automne que les gelées avaient respectées. Je me sentis moins intimidée et lui tendis le précieux papier : il le lut, me regarda longuement et le relut :

— Je pense que c'est bien vous Anne Herford?

— Oui, Monsieur, fis-je, étonnée qu'il connût mon nom, ma tante m'a chargée de vous prier d'excuser ce petit mot : elle est très malade, et n'a pu écrire plus distinctement, elle espère pourtant que vous comprendrez.

— Est-elle en danger?

— Hélas ! j'en ai peur.

— Savez-vous ce que contient cette note? en aviez-vous pris connaissance en route? elle n'était pas cachetée?

— Oh non ! elle n'a pas quitté mon gant où je l'avais cachée.

— Eh bien ! dites à M<sup>me</sup> Barlet que j'ai parfaitement compris, que j'exécuterai ses ordres et que tout sera prêt pour le moment qu'elle m'a indiqué. Un instant encore, Mademoiselle : avez-vous d'autres prénoms qu'Anne?

— Oui, Ursule; je m'appelle Anne-Ursule.

— Et votre père et votre mère, quels étaient leurs noms de baptême?

— Celui de mon père, Thomas; celui de ma mère, Ursule.

M<sup>e</sup> Grégoire me reconduisit dans la rue. Cette fois je ne traversai pas le bureau des clercs. Il me recommanda la plus grande discrétion sur la démarche que je venais de faire auprès de lui, m'enjoignant de n'en parler à personne.

Je rentrai au château sans encombre et j'allai droit à la chambre de ma tante pour la rassurer sur le résultat de ma mission. Mais, à sa porte, Charlotte Delves faisait bonne garde.

— M<sup>me</sup> Barlet sommeille en ce moment; il faut éviter de la réveiller, ce repos peut lui faire grand bien.

Je montai alors chez moi ôter mes vêtements de sortie. M<sup>lle</sup> Delves me suivit et m'attira dans sa chambre : c'était une fort belle pièce, confortablement meublée, qui se trouvait immédiatement au-dessus de la chambre de Sélima.

— Ne faites pas de bruit surtout, et ne marchez pas trop fort, me recommanda-t-elle.

Je préférerais ne pas marcher du tout, bien que le tapis fût épais et je m'assis sur la première chaise venue. M<sup>lle</sup> Delves était devant son miroir et arrangeait sur son corsage une dentelle ancienne très fine; elle était d'ailleurs toujours fort élégante et prenait grand soin de sa personne.

— Dites-moi, Mademoiselle, croyez-vous que ma tante puisse guérir?

Charlotte lissait maintenant les ondulations de son opulente chevelure d'un blond presque blanc.

— Oui, je crois qu'elle se remettra, parce qu'elle a la jeunesse pour elle, tout ce qui peut être fait pour assurer sa guérison, de l'avis des médecins, a été fait, mais on ne peut se dissimuler qu'elle a reçu un rude choc; le froid, les émotions, les inquiétudes l'ont littéralement minée.

Ici Charlotte s'interrompit pour donner à sa coiffure un dernier regard satisfait.

— Mais inutile de vous tourmenter d'avance; venez, enfant, descendons!

Comme nous passions devant la chambre de



Sélina, la porte s'ouvrit et M. Edouard Barlet en sortit.

— Ma tante est-elle réveillée? lui demandai-je timidement.

— Elle est réveillée et fort exaltée, répondit-il avec humeur, elle s'est mis dans la tête qu'elle va mourir et demande à voir un prêtre. Si elle consentait à se calmer et à dormir plus de trois minutes de suite, elle pourrait prendre le dessus; mais dans cet état d'agitation elle use ses dernières forces.

Mon oncle descendit dans le parc où un garde désirait lui parler et j'entrai, à la suite de Charlotte Delves, dans la chambre de la malade. Elle était en effet très rouge, la pauvre Sélina, et ses yeux bleus étaient presque hagards.

— Il faudrait essayer de vous calmer, Madame.

— Je suis aussi calme qu'il m'est possible de l'être étant données les circonstances. Mon mari n'a rien à dire, il est encore plus agité que moi. Il assure maintenant que les médecins n'entendent rien à ma maladie et qu'il va en faire venir un troisième. S'ils n'arrivent pas à me tuer à eux tous, ce sera un miracle!

— Que pourrais-je faire pour vous soulager? dit Charlotte d'un ton aimable.

— Allez me chercher de la limonade; je n'ai rien à boire et la fièvre me brûle. Anne! restez ici.

M<sup>lle</sup> Delves disparut avec le plateau et Sélina m'attira près d'elle.

— Anne ! Anne ! vite, mon message ! avez-vous vu M<sup>e</sup> Grégoire ?

Je lui rendis compte de ma mission : elle me remercia, puis se rejeta au fond de son lit, prise d'une agitation malade.

M. le Curé vint la voir ce jour-là et resta longtemps auprès d'elle ; un troisième médecin, vieillard grand et mince, au regard profond abrité par des lunettes cerclées d'or, fut appelé en consultation : il approuva, paraît-il, le traitement préconisé par ses confrères.

... Le jour fixé pour les funérailles de Philippe King se leva enfin. Une agitation sourde régna dans la maison dès le matin ; tout le personnel avait été vêtu de deuil.

M. Edouard Barlet, en noir des pieds à la tête, avait l'air plus tragique que jamais. Charlotte Delves, en satin noir, faisait entendre un bruissement soyeux à chacun de ses mouvements.

Les horloges sonnaient onze heures quand le triste cortège se mit en marche ; j'étais dans la chambre de ma tante, regardant à travers les persiennes fermées ce qui se passait en dehors.

— Anne ! tout le monde a-t-il disparu ?

— Oui, ma tante !

— Descendez alors, ouvrez la porte du vestibule et quand M<sup>e</sup> Grégoire arrivera, vous l'introduirez ici avec son clerc. Faites tout cela sans bruit, mon enfant.

Cinq minutes plus tard, M<sup>e</sup> Grégoire, accompagné d'un jeune clerc, pénétrait chez ma tante ; elle tendit la main au notaire et lui

parla un instant à voix basse, elle était d'ailleurs si faible qu'elle avait peine à élever un peu la voix.

Le notaire prit alors dans sa serviette quelques feuilles de papier timbré et, s'étant assis près du lit de la malade, se mit à lire d'un ton bas et monotone le document qu'il avait en mains.

J'étais retournée près de la fenêtre et je ne distinguai rien autre que mon nom prononcé une fois ou deux : Anne-Ursule Hereford, accentué un peu plus haut que le reste.

Quand la lecture fut terminée, ma tante me fit signe d'approcher et m'enjoignit d'aller chercher Jemina, qui, seule de tout le personnel, était restée pour garder la maison.

— Ma fille, lui dit le notaire, quand je la ramenai avec moi, pouvez-vous jurer d'être discrète et honnête?

Jemina, stupéfaite de trouver ces deux étrangers auprès de sa maîtresse, ne savait comment s'expliquer leur présence et restait muette, sans trouver de réponse. Sélima la fit approcher tout près d'elle et lui dit :

— N'ai-je pas toujours été pour vous une maîtresse bonne et indulgente? A votre tour, rendez-moi un léger service : je vais signer mon testament; vous et le clerc de M<sup>e</sup> Grégoire serez mes témoins. Je vous supplie seulement de ne parler de cela à personne.

— Madame, vous pouvez compter sur moi.

Jemina parlait posément et semblait tout à fait sincère et décidée à tenir sa parole.

Ma tante signa alors : Sélima Barlet; le clerc,

Guillaume Dixon; et Jemina, Jemina Lea. Le notaire fit la remarque que l'écriture de cette dernière était bien juste lisible, puis il prit congé de Sélina et, aussi silencieusement qu'ils étaient arrivés, ils partirent. Je refermai sur eux la porte du vestibule et je m'apprêtais à remonter chez ma tante, quand un frôlement soyeux près de moi me fit tressaillir : je levai les yeux et je vis Charlotte Delves !

— Qu'y a-t-il ? Qui vient de sortir ? me demanda-t-elle.

Je bondis dans l'escalier et, sans répondre, je courus auprès de ma tante. Charlotte ouvrit alors la porte elle-même et reconnut sans doute une au moins des deux silhouettes qui disparaissaient dans l'avenue. Jemina, d'ailleurs, remontait de la cuisine au même moment ; je crois qu'il ne fut pas difficile à M<sup>lle</sup> Delves de questionner Jemina et de lui faire dire tout ce qu'elle savait. Charlotte Delves était tenace et Jemina devait être comme un enfant entre ses mains, incapable de défendre le secret de sa maîtresse devant cet impitoyable juge d'instruction.

Sélina salua mon retour d'un pâle sourire :

— Enfin, Anne ! votre avenir est assuré. Je vous ai laissé tout mon avoir : il n'est pas énorme ; mais il assurera votre indépendance. Le monde ne verra pas une petite fille de lord Carew réduite à gagner son pain...

La journée se traîna péniblement. M. Barlet ne semblait pas savoir quoi faire de lui-même ; il était agité et ne cessait de répéter :

— Ces imbéciles vont tuer ma femme : il lui faudrait des stimulants et on ne lui donne que de l'eau !

Une fois même, il s'approcha du lit de Sélina, un verre de vin vieux à la main; mais il n'osa pas forcer Sélina à le prendre et alla le reporter plein sur la cheminée.

Vers le soir, M. le Curé revint et s'enferma longtemps auprès de la malade.

Je la quittai le soir : elle était beaucoup plus faible, mais plus calme aussi. La fièvre l'avait quittée et je la crus guérie.

## VII

### A LA RECHERCHE DU TESTAMENT

Huit heures !... Les cloches de l'église sonnaient gaïement; le soleil filtrait joyeux entre les fentes des persiennes, closes depuis huit jours en signe de deuil.

Enfin ! la maison allait revivre et s'ouvrir à l'air et à la lumière !... Sélina allait se fortifier en mangeant un peu, et bientôt elle serait de nouveau la gaieté et le sourire de tous !...

Vite, je m'habillai, sacrifiant un peu de ma toilette et, je le crains, ma prière, dans ma hâte de descendre chez ma tante.

... Quel silence!... Quel silence dans la maison!... Dorment-ils tous encore?...

... J'ouvre doucement la porte de la grande chambre du premier étage, où je passe une partie de mon temps près de ma jenne tante...

... Là aussi tout est silencieux; la vaste pièce a été remise en ordre... plus de plateaux, de tisane, plus de bouteilles pharmaceutiques sur la cheminée!... Les meubles sont rangés le long des murs, les lourds rideaux de soie cerise sont soigneusement fermés...

— Sélina! Sélina!... Que fait-elle dans ce grand lit, si bien fermé par ses tentures somptueuses?... Je m'approche doucement... je soulève un rideau... Sélina! Sélina! chère petite tante de vingt ans!...

Sélina! si gaie, si riieuse, si mutine!... Est-ce bien vous qui êtes là, étendue, rigide et froide, les yeux clos, les mains jointes?... Où est votre regard brillant de vie dans vos yeux bleus? où sont vos folles boucles blondes et votre visage aux rondeurs d'enfant?... Sélina!... Où est votre coquetterie, même votre légèreté, mais votre bon cœur aussi!... Hélas! vous êtes là, pauvre fleur coupée, nouvelle victime d'un drame affreux!

Ne sourirez-vous plus à votre petite Anne?... Ne caresserez-vous plus l'enfant désolée qui s'était réfugiée sous votre toit? Ne remplacerez-vous plus la mère, si tôt partie, elle aussi?



Sélina ! vous avez franchi la porte sombre qui ne se rouvre jamais ! vous êtes partie pour ce royaume mystérieux et lointain d'où l'on ne revient pas, l'orpheline abandonnée pleure seule, brisée par la douleur !

Mais non ! vous n'êtes pas une dépouille indifférente et froide ; vous n'êtes pas une protectrice oublieuse et vaine. Si vous êtes rentrée dans cette lumière glorieuse et pure que vous désiriez ; si vous goûtez ce bonheur infini et unique qu'un Dieu nous a promis ; si vous êtes devenue un être de beauté immatérielle au pied d'un trône et d'une éternelle Majesté, n'oubliez pas l'enfant qui pleure sa dernière affection ; protégez cette jeunesse sans appui et sans guide !

. . . . .

Deux heures plus tard, M. Barlet, entrant pour prier auprès de sa femme, heurta du pied une petite masse noire écroulée sur le tapis.

— Anne ! enfant, levez-vous.

J'avais tant pleuré que je n'avais plus la force de marcher, de penser ou d'agir ; on me porta chez Charlotte Delves qui s'occupa de moi avec une sorte de bonté froide.

Quel triste moment dans ma vie ! Aujourd'hui encore, malgré tant d'années écoulées, j'en sens de nouveau l'horreur et toute l'angoisse. M. Barlet, les yeux rouges, hagards, vieilli de dix ans, s'enfermait dans son cabinet ou dans la chambre de sa femme : par moment, il semblait rechercher ma compagnie ;

Il se plaignait alors de l'incapacité des médecins :

— Que n'ai-je entrepris de soigner ma femme moi-même; il fallait la soutenir, la fortifier pour que son tempérament pût lutter contre la maladie, et ils l'ont mise à la diète, à l'eau, les misérables!

Vers le soir, une bougie à la main, il se dirigea vers la chambre funèbre; j'étais assise sur une chaise basse au pied du grand lit : il ne me vit pas, ou ne fit pas attention à moi. Ayant posé sa lumière sur la cheminée, il se mit à chercher dans les affaires de sa femme, ouvrant les tiroirs, soulevant les livres et les bibelots; enfin, ne trouvant évidemment pas ce qu'il voulait, il alla jusqu'à la porte et appela Charlotte Delves :

— Où sont les clefs de ma femme?

— Je ne sais pas, je ne les ai pas vues.

Comment! vous n'avez pas pensé à les mettre en lieu sûr?

— C'est vrai, j'en conviens; j'ai manqué de prudence : mais les domestiques sont honnêtes et n'y auront pas touché... Tenez, les voilà dans cette coupe.

M. Barlet les lui prit des mains et, s'étant emparé du petit coffret de Sélina, il sortit sur le palier. Charlotte Delves lui parla alors à voix basse : elle lui raconta la visite que M<sup>r</sup> Grégoire avait faite à M<sup>me</sup> Barlet, la veille de sa mort.

— Comme c'est surprenant qu'il soit venu justement pendant l'enterrement de Philippe King, alors que la maison était pour ainsi dire

déserte? Serait-il venu sur un appel de ma femme, et pour accomplir un acte légal?

— Mais, s'il en était ainsi, pourquoi M<sup>m</sup> Barlet se serait-elle cachée de vous, son mari?

La voix de Charlotte Delves devenait désagréable, inquiète de voir méconnus les droits de son cher cousin Edouard Barlet.

— Je ne sais. Peut-être sa nièce pourrait-elle nous apprendre quelque chose; je la questionnerai moi-même plus tard. En tous cas, si ma femme a fait un testament ou indiqué certaines volontés spéciales, nous le saurons bientôt.

— Un testament! Comment aurait-elle fait un testament?

— Elle en avait le droit, ayant vingt et un ans depuis quelques jours; mais c'est peu probable.

Le lendemain, j'allai dire un dernier adieu à ma pauvre Sélina; elle était déjà couchée dans son cercueil : des fleurs d'automne en gerbes étaient disposées autour d'elle...

Puis ce furent de nouvelles funérailles, un cortège plus long, plus nombreux que pour Philippe King. Personne dans la maison ne semblait pouvoir retenir ses larmes, sauf pourtant M<sup>lle</sup> Delves, que pas une fois je ne vis pleurer.

Après la cérémonie, parents et amis prirent rapidement congé de nous. Seul M<sup>r</sup> Grégoire, s'excusant auprès de M. Barlet de le troubler dans sa douleur, désira un entretien immédiat.

— Par ordre de la regrettée défunte,

M<sup>me</sup> Edouard Barlet, je suis ici pour lire devant vous son testament.

— Voilà une nouvelle qui me surprend un peu; je n'avais pas connaissance de cela. Ce testament est-il en votre possession, M<sup>e</sup> Grégoire?

— Non, Monsieur; le testament a été rédigé dans la chambre de M<sup>me</sup> Barlet; elle a désiré le garder elle-même dans ses affaires.

— Je ne sais où il a pu être mis, car je n'ai rien trouvé dans la chambre de ma femme : ayant entendu parler de votre venue le jour de l'enterrement, j'avais pensé qu'elle devait avoir trait à une action de ce genre, et j'ai soigneusement vérifié tous les papiers de ma femme, comme d'ailleurs son écritoire et ses tiroirs, sans rien trouver.

M<sup>e</sup> Grégoire se tourna vers moi :

— Peut-être, mademoiselle Hereford, pourriez-vous nous dire où votre tante a serré ce testament; vous étiez dans la chambre à ce moment-là, et elle vous a sans doute chargée de cacher ce document.

— Vous voulez parler sans doute, Monsieur, de la grande feuille de papier timbré que vous aviez remise à ma tante; sur son ordre, après votre départ je l'ai déposée dans son secrétaire.

— Voulez-vous monter avec moi, M<sup>e</sup> Grégoire, nous allons vérifier si les dires de cet enfant sont exacts.

Je les suivis, ainsi que M. Barlet des Chênes, qui n'avait pas quitté son frère ce jour-là.

Ces Messieurs trouvèrent facilement la clef

du secrétaire dans le tiroir de la table de nuit, où je l'avais déposée; ils ouvrirent le secrétaire : il était vide. C'était un vieux meuble désuet, dont Sélina ne se servait jamais. Les tiroirs étaient vides, comme la tablette centrale où j'avais moi-même placé le fameux document. Les recherches se poursuivirent longtemps.

— Je crois, finit par conclure M. Barlet, que ma femme aura changé d'avis et détruit elle-même ce papier.

— Non, Monsieur, ce n'est pas mon opinion; M<sup>me</sup> Barlet désirait vivement faire ce testament : elle s'est montrée très heureuse quand j'ai remis le document entre ses mains. Il est tout à fait improbable qu'elle l'ait détruit quelques heures après. Qui donc avait la garde de ses clefs?

— M<sup>lle</sup> Delves, répondit M. Edouard Barlet, elle a commis la négligence de les laisser traîner; mais tout mon personnel est honnête, j'en réponds.

— En faveur de qui donc était fait ce testament? demanda M. Barlet des Chênes.

— En faveur de M<sup>lle</sup> Hereford. Votre belle-sœur lui laissait toute sa fortune personnelle, ses bijoux, ses fourrures, enfin tout ce dont elle pouvait disposer.

— Il est tout à fait étrange que ma femme ait fait ce testament en secret. Savez-vous ce qui l'a déterminée à agir ainsi, M<sup>e</sup> Grégoire?

Après une légère hésitation, le notaire répondit :

— Je crois que M<sup>me</sup> Barlet craignait votre...

mécontentement... votre opposition, si elle ne vous laissait pas sa fortune.

— Non, répondit-il d' douceur, je n'aurais mis aucune opposition à ses désirs : ils m'eussent été sacrés

— Il faut tout de même que ce testament se retrouve, fit M. Barlet des Chênes, une grande feuille de papier timbré ne disparaît pas comme une muscade !

Les recherches reprirent, toujours infructueuses; M. Barlet toujours calme et indifférent; son frère aîné, au contraire, agité, impatient, furieux.

— Charlotte ! se mit-il à appeler, Charlotte ! entendez-vous ? allons, montez vite !

Elle arriva, l'air surpris.

— Le testament de M<sup>mo</sup> Edouard ne peut se retrouver; il a été mis dans le secrétaire, et maintenant il n'y est plus.

— Ah ! elle avait donc fait un testament ? mais je pense que, s'il a été placé dans le secrétaire, il y est encore; personne n'y a touché.

Elle chercha comme les autres, sans plus de succès.

M. Edouard Barlet nous jeta à tous un regard à la dérobée, comme si nous étions ligüés contre lui... ou contre le testament.

En présence du notaire de véritables fouilles furent faites dans toute la maison; mais elles ne firent rien découvrir. J'étais persuadée que M. Edouard Barlet avait détruit lui-même le papier précieux; mais pour rien au monde je n'aurais osé formuler une accusation contre lui.



En partant, le soir de cette journée mémorable, M<sup>e</sup> Grégoire se tourna vers mon oncle :

— Vous connaissez la teneur de l'acte que nous recherchons et les dernières volontés de votre femme; n'agirez-vous pas en conséquence, Monsieur?

— Non ! produisez le testament, je m'inclinerai; mais, à son défaut, la fortune de ma femme devient mienne et j'en garde la libre disposition.

... Les jours passèrent, tristement monotones. M. Barlet me parlait peu; les langues marchaient à l'office, au village; dans le voisinage, on commentait la disparition du testament; personne n'osait accuser M. Barlet, mais tout le monde constatait que la mort de Philippe King lui apportait un million, et celle de sa femme une somme, bien moindre évidemment, mais appréciable pour un homme qui avait la réputation d'aimer l'argent.

Mes tuteurs prirent les dispositions nécessaires pour hâter mon entrée dans un établissement d'éducation, et j'appris un soir par Charlotte Delves, avec laquelle je prenais mes repas et passais tout mon temps, que mon départ était fixé au lendemain.

Mon oncle me fit appeler peu après : il était à table et me fit asseoir à côté de lui. Il congédia d'un signe le domestique qui le servait.

— Vous allez me quitter, Anne; il est peu probable que je vous revoie d'ici longtemps, puisque vous entrez en pension jusqu'à vos dix-huit ans révolus. Votre séjour sous mon toit a été marqué par des événements tragiques;

je vous demande de garder le silence là-dessus : la réputation de Séliina m'est chère, elle doit vous l'être aussi. Nous connaissons l'innocence de sa vie et de sa conduite, mais le monde est méchant : il ferait remonter jusqu'à elle la source de ces malheurs : donc, mon enfant, oubliez cette période de votre vie et n'en parlez jamais.

Il me mit alors entre les mains un coffret contenant les bijoux de Séliina :

— Les plus précieux vous seront remis à votre majorité; mais ceux-ci ont une réelle valeur, ne les égarez pas.

Je remerciai M. Edouard Barlet. Il n'avait pas cessé de me causer une sorte d'effroi depuis le jour de mon arrivée, où sa figure sinistre m'était apparue dans l'avenue. Je le quittai sans regrets, et j'étais prête bien volontiers à oublier cet automne funèbre, pour me reporter plutôt au temps heureux de mon enfance...

... Et maintenant je tourne la page. Anne Hereford ne sera plus pendant quelques années qu'une petite fille bien sage, travaillant de son mieux dans un pensionnat choisi.

---

## DEUXIÈME PARTIE

## LE MYSTÈRE DE CHANDOS-HALL

## I

M<sup>me</sup> DE MÉLISSIE

Dix-neuf ans ! ce matin, j'ai eu mes dix-neuf ans ! Ce soir, je quitte le pensionnat de Lille où, suivant la volonté de mes tuteurs, s'est terminée mon éducation.

La rente que ma mère avait laissée pour l'assurer a cessé maintenant. Je suis seule dans la vie, seule pour lutter et pour triompher.

Jamais je n'ai eu de nouvelles de M. Barlet ou du testament de ma tante; les cousins éloignés qui me restaient encore sont morts depuis peu : la dernière descendante des Hereford et des Carew va se mettre au travail et gagner son pain.

Hélas ! maintenant que le moment en est venu, mon orgueil souffre et voudrait se ré-

volter; jamais je ne parlerai de ma famille : nul ne saura que mon père était le colonel Herford, et mon grand-père lord Carew !

J'ai eu tout à l'heure une longue conférence avec les demoiselles Barlieu, qui dirigent depuis de nombreuses années ce pensionnat bien connu à Lille. Ce sont deux aimables vieilles filles, entre cinquante et soixante ans; fort instruites, bonnes et dévouées, parfaitement bien élevées, femmes du monde accomplies, elles ont toujours été appréciées des familles et leurs élèves ont toutes une vraie affection pour elles.

Moi-même j'ai pu connaître et goûter, depuis quatre ans que je vis auprès d'elles, les qualités de leur cœur et de leur esprit; elles sont pour moi deux amies, mes seules amies. Je me rendrai toujours à leurs conseils : n'ont-elles pas l'expérience qui me fait tant défaut ?

L'aînée, M<sup>lle</sup> Aline, a une volonté plus ferme, un regard plus clair sur les réalités de la vie.

— Anne, me disait-elle, il y a quelques instants, soyez courageuse : vous aurez des difficultés à vaincre, des périls à affronter; mais vous savez où trouver le secours : Dieu n'abandonnera pas l'orpheline qui se confie en lui.

— Ma petite fille, ajouta M<sup>lle</sup> Claudine, avec un sourire charmant, les épines ont leurs roses, et je prierai pour que vous sachiez les faire éclore sous vos pas; soyez bonne, soyez dévouée aux autres et vous serez heureuse...

J'ai accepté la proposition de partir en Angleterre comme dame de compagnie d'une de

ieurs anciennes élèves. Émilie Chandos est sensiblement plus âgée que moi; nous avons pourtant passé quelques années ensemble au pensionnat et je me souviens très bien de la brillante jeune fille un peu coquette, un peu hautaine, parfois charmante qu'elle était alors. Elle est maintenant M<sup>me</sup> Albert de Mélissie; elle a fait un mariage romanesque, arrachant à ses parents leur consentement et, pour la première fois depuis son mariage, elle retourne en Angleterre dans sa famille.

— Vous pourrez lui faire du bien, me dit M<sup>lle</sup> Aline, je crains que cette pauvre Émilie ne soit devenue une vraie mondaine au cerveau vide.

— Vous serez dans un milieu agréable, ajouta M<sup>lle</sup> Claudine. Lady Chandos est parfaite, nous l'avons vue souvent ici, et la famille de Mélissie est avantageusement connue en France.

J'acceptai; et demain j'entre en fonctions. Adieu! Lille, ville hospitalière à la jeune étrangère dépaysée. Adieu! classes, études, dortoirs, qui avez été ma demeure, ma maison... Adieu! Aline et Claudine Barlieu, maîtresses attentives, amies sincères, je serai fidèle à vos enseignements, comptez sur moi...

. . . . .  
J'arrivai à Paris... M<sup>me</sup> de Mélissie habitait avec son mari, chez sa belle-mère, un assez bel hôtel de la rive gauche. Un valet de pied m'introduisit au salon où de nombreux visiteurs étaient empressés autour d'une élégante

jeune femme, dans laquelle j'eus un peu de peine à reconnaître mon ancienne compagne.

Émilie me reçut froidement; elle me sembla distante et m'indiqua un siège où je me tins silencieuse jusqu'au départ du dernier de ses amis.

— Mademoiselle Hereford, me dit-elle, vous entrez chez moi sur la recommandation de M<sup>lles</sup> Barlieu; j'espère que vous ferez honneur à leur parole, en vous montrant digne du bien qu'elles pensent de vous.

L'accueil était froid. Je rougis et ne répondis rien.

— Vos occupations auprès de moi seront diverses, reprit M<sup>me</sup> de Mélissie, sans s'inquiéter de mon silence; vous me distrairez quand je m'ennuierai, vous me lirez quand je serai d'humeur à écouter et vous me ferez de la musique les jours où la musique me tentera. Vous transmettez mes ordres à ma femme de chambre; vous écrirez mes lettres et enfin vous me servirez de chaperon d'ici à Chandos-Hall, puisque mon époux exige que je ne voyage pas seule.

Tout ceci fut débité d'un ton hautain, mais avec un sourire sur les lèvres : je ne savais vraiment comment le prendre, et s'il fallait faire appel à ma dignité ou à mon sens de l'humour.

— Attendez, me dit-elle, comme j'allais répondre enfin, il faut convenir de votre traitement. Je ne sais ce que ma belle-mère, la douairière de Mélissie, avait annoncé à M<sup>lles</sup> Barlieu, mais ce qui est certain c'est



que je suis terriblement pauvre ! ma bourse est percée aux deux bouts. Les couturiers parisiens sont hors de prix et les modistes et bottiers marchent avec eux, la main dans la main. Anne, faisons un pacte, soyez une amie ; je paierai vos dépenses et je vous donnerai mille francs pour votre toilette.

En m'appelant Anne, elle avait touché mon cœur et m'avait ramenée au temps où nous étions compagnes de pension.

Que m'importait l'argent ! il me suffisait de pouvoir entretenir ou renouveler ma simple garde-robe et, d'ailleurs, M<sup>me</sup> Barlieu m'avaient engagé à accepter le poste : irais-je les désobliger pour une mesquine question de gros sous ?

— C'est entendu, Madame, j'accepte vos conditions, si toutefois M. de Mélissie me trouve un chaperon suffisant.

Le soir, à dîner, je fus présentée à M. de Mélissie. Il se montra très aimable et me fit le compliment de me dire, dans un anglais comiquement entremêlé de français :

— Vous êtes jeune, mademoiselle Hereford, mais il est aisé de voir que vous êtes sérieuse. Je vous confie ma femme.

— Je tâcherai d'être digne de votre confiance, répondis-je en souriant.

— Vous souriez, car il vous semble que ma femme n'a pas besoin de votre protection. La vérité est que ma belle-famille est difficile pour les questions d'étiquette, et lady Chandos trouverait mauvais de voir arriver sa fille sans autre escorte qu'une femme de chambre... C'est

première fois qu'elle retourne à Chandos-Hall depuis notre mariage, ajouta-t-il en baissant la voix.

— Il est assez ridicule pour moi, fit Émilie boudeuse, de me présenter là-bas sans mon mari. Que penseront mes amies de cette séparation précoce?

— Vous savez bien que j'en suis moi-même au désespoir, s'excusa Albert de Mélissie, mais la santé de ma mère me donne des inquiétudes, et je ne puis la quitter en ce moment.

— Il est simple, en effet, de ne compter pour rien les désirs de votre femme, expliqua Émilie décidément mécontente.

Je me retirerai de bonne heure.

Le lendemain et les jours suivants furent consacrés à des achats et à des essayages divers.

Je ne vis pas la douairière de Mélissie qui ne quittait pas sa chambre; son fils lui tenait fidèle compagnie et semblait vraiment préoccupé. Il n'en était pas de même de mon ancienne compagne, qui tenait sa belle-mère pour une malade imaginaire et lui reprochait de la priver de son mari...

Le jour du départ se leva. Un radieux soleil de septembre nous fit escorte pendant tout le voyage : la traversée fut exquise. M<sup>me</sup> de Mélissie se montra aimable : elle était tout au plaisir de se retrouver pour un temps au milieu des siens.

de A la station de Hetton, nous descendîmes : M<sup>me</sup> le quai un valet de pied prit nos menus ba-

gages; un second serviteur s'occupa des malles, et nous prîmes place dans une confortable limousine qui démarra sans bruit.

Tout le long de la route, M<sup>me</sup> de Mélissie, la tête à la portière, reconnaissait carrefours et villages et manifestait une joie d'enfant.

— C'est ma première visite à Chandos depuis deux ans, me dit-elle; ma mère s'était opposée à mon mariage et n'avait donné son consentement qu'à contre-cœur. Elle redoutait une union avec un étranger; elle trouvait aussi Albert trop jeune, trop faible de caractère, incapable de me diriger. Comme si on se mariait pour être dirigée!... Enfin! je suis pardonnée; et, si je commence à trouver que mon mari n'est pas l'idéal, je suis forcée d'avouer que j'aurais pu plus mal tomber!

J'étais stupéfaite! Je me souvenais encore des discours enflammés que nous tenait Emilie Chandos avant son mariage! Albert de Mélissie était, à ses yeux, paré de toutes les vertus, et nos cœurs de petites pensionnaires romanesques plaignaient ces pauvres jeunes gens séparés par d'impitoyables parents!

Je fus dispensée de répondre : nous arrivions et la voiture stoppa devant le porche de Chandos-Hall.

Le château, une longue construction de style gothique, donnait l'impression écrasée; il ne comptait que deux étages, et le rez-de-chaussée était au ras du sol. Les gâbles sculptés des fenêtres et des petites tourelles aux toits pointus relevaient l'aspect général et lui donnaient un certain cachet.

Un très grand parc aux arbres séculaires (on serait tenté de dire une forêt) entourait Chandos-Hall de tous côtés et semblait le séparer du reste du monde par un véritable rempart de verdure. Les sombres frondaisons touchaient par endroits les toits, et je ressentis une pénible impression de tristesse et d'isolement en regardant autour de moi.

— Mon frère ! s'écria Émilie, qui sauta légèrement de voiture et courut à un grand jeune homme qui venait au-devant d'elle. Elle m'avait oubliée, et je serais restée devant le porche sans oser le franchir, si M. Chandos ne m'avait aperçue. Il interrogea la jeune femme du regard.

— Oh ! ce n'est que ma dame de compagnie ! mon mari s'est imaginé qu'il n'était pas convenable que je voyage seule ; et, plutôt que de m'accompagner, il m'a déniché un chapeau. J'ai connu autrefois M<sup>lle</sup> Hereford, elle cherchait une situation, je l'ai engagée : voilà tout !

M. Chandos s'inclina : c'était un homme d'une taille moyenne, très mince, le visage allongé, les traits fins, mais empreints de mélancolie. Il nous précéda au salon.

— Où est maman ? demanda Émilie, en entrant dans une vaste pièce boisée, un peu sombre, comme tout le rez-de-chaussée du château.

— Soyez tranquille, elle n'est pas loin et ne va pas tarder à descendre, répondit son frère ; puis, se tournant vers moi :

— Est-ce votre première visite dans notre petit coin, Mademoiselle?

— Oui, Monsieur, je ne connais pas du tout le comté.

M<sup>me</sup> de Mélissie, mécontente de l'attention que son frère semblait accorder à ma chétive personne, me pria, d'un ton sec, de lui apporter son sac à main, qui avait été déposé dans le vestibule. A ce moment, la porte s'ouvrit et livra passage à une femme d'un certain âge : c'était lady Chandos. Son visage pâle, couronné de cheveux blancs, reflétait une tristesse poignante; elle tendit les bras à sa fille :

— Emilie! ma chère Emilie! ma chérie, soyez la bienvenue.

Puis, m'apercevant tout à coup, elle tressaillit, et l'inquiétude se lut dans ses yeux.

— C'est miss Hereford, maman; une jeune fille que j'ai prise, sur le désir d'Alfred, comme dame de compagnie.

Lady Chandos me tendit la main, mais son sourire me sembla contraint. Après quelques instants de conversation, lady Chandos sonna la femme de charge.

Depuis des années au service de la famille Chandos, Hill y remplissait les fonctions de femme de charge et, plus encore, de femme de confiance; très correcte, un bonnet de dentelle sur ses bandeaux gris, un tablier de satin noir sur une robe d'étoffe sombre, elle écoutait sa maîtresse lui parler à voix basse et me lançait de temps en temps des regards méfiants.

Enfin il fut décidé que j'occuperais la

chambre bleue; je suivis la femme de charge, qui devait me montrer mon appartement.

Nous traversâmes le vestibule assez obscur et montâmes au premier par un escalier de bois aux belles proportions.

Une grande galerie, où donnaient toutes les chambres à coucher, desservait le premier étage; je m'approchai de la fenêtre et je fus surprise de constater que le château était beaucoup plus vaste que je ne l'avais cru d'abord : deux ailes en retour s'ajoutaient au corps de logis principal, entourant une sorte de cour intérieure.

Hill ne me laissa guère le temps d'inspecter les lieux; elle ouvrit rapidement une porte et me fit entrer dans une chambre qui ne devait jamais servir, car tous les meubles étaient couverts de housses et le lit disparaissait sous un grand drap blanc. Quelques exclamations de contrariété échappèrent à la femme de charge :

— Excusez-moi, Mademoiselle, cette chambre n'a pas été préparée comme j'en avais donné l'ordre; mais ce sera vite fait, voulez-vous attendre ici?

Ici, c'était, quelques portes plus loin, une autre chambre, celle-là prête à recevoir son hôte; tendue de cretonne à fleurs, elle était plaisante et gaie. J'ôtai mon chapeau et m'accoudai à la fenêtre : le parc impénétrable de Chandos s'étendait sous mes yeux; une pelouse étroite, coupée de buissons bas et, tout de suite, les bois. Les angles mêmes de la façade étaient cachés par des groupes d'arbres;



une fois de plus, j'eus l'impression d'être isolée, loin du monde extérieur.

La voix de lady Chandos, montant vers moi, sans doute du salon où elle était restée avec son fils, vint couper court à mes réflexions mélancoliques :

— Quelle imprudence d'Emilie d'avoir amené ici une étrangère ! elle connaît assez nos douloureux secrets pour savoir combien il est dangereux pour nous de recevoir qui que ce soit !

— Calmez-vous, ma mère ; M<sup>lle</sup> Hereford semble à peine plus qu'une enfant : elle ne remarquera rien.

— Espérons-le ! mais tenez, ne serait-ce qu'à cause d'Ithel, il est terrible d'admettre un inconnu sous notre toit !

Je ne voulus pas en entendre davantage, et je me laissai tomber découragée dans un fauteuil... Que faire?... Je ne pouvais partir seule, sans M<sup>me</sup> de Mélissie ! Il était bien pénible d'être si mal accueillie dans cette maison et d'y être cause de tant de perturbations. Quels pouvaient être les douloureux secrets de lady Chandos, qu'elle redoutait tant de voir découvrir ?

— Mademoiselle, puisque la chambre bleue n'est pas prête, lady Chandos vous prie de vous installer ici ; voici vos bagages.

Une jeune femme de chambre, accorte dans son uniforme de cachemire noir qu'égayait un tablier blanc joliment brodé, se mit, tout en parlant, en devoir de m'aider à ranger mes affaires.

J'eus un peu d'hésitation au moment de choisir la toilette que je devais revêtir pour le dîner; malgré le nuage qui pesait sur Chandos-Hall, mes hôtes étaient gens de trop bonne éducation pour ne pas s'habiller tous les soirs : je me décidai donc pour une robe ouverte, en crêpe de Chine bleu pâle.

J'attachai autour de mon cou le rang de perles qui venait de ma mère et, me regardant dans la glace (faut-il l'avouer?), je fus satisfaite de ma personne.

En sortant de ma chambre, je me trouvai en face de M. Chandos, en impeccable tenue de soirée; il sortait d'une pièce, la dernière de la galerie. Il ferma précipitamment la porte derrière lui, comme s'il craignait que je n'aperçusse un peu de sa chambre à coucher, puis s'effaça poliment pour me laisser passer.

Le dîner était servi dans une petite pièce voisine du salon boisé où on nous avait reçues à notre arrivée; j'appris dans la suite que la grande salle à manger de Chandos-Hall, comme d'ailleurs les autres salons de réception, n'était plus ouverte depuis des années. Lady Chandos, vêtue d'une robe de soie noire très simple, m'accueillit aimablement; M<sup>me</sup> de Mélissie était en satin blanc : sur sa poitrine se balançait un gros diamant, au bout d'une chaîne de platine. Elle ne me parla pas une fois, semblant oublier mon existence; mais sa verve, ce soir-là, égalait sa beauté, et je pris plaisir à lui entendre narrer, avec plus d'esprit que d'indulgence, les événements de sa vie parisienne.

Nous nous retirâmes de bonne heure, et la première nuit à Chandos-Hall s'écoula paisiblement.

J'avais été prévenue que le premier déjeuner se prenait en bas, à huit heures et demie : je fus donc prête en conséquence et je trouvai mes hôtes réunis; le repas bien servi et abondant ne ressemblait en rien au frugal petit déjeuner en usage sur le continent. Cela me reporta au temps heureux de mon enfance.

Peu d'instantes avant de quitter la table, un incident de peu d'importance m'intrigua néanmoins : le maître d'hôtel, s'avançant vers M. Chandos, déposa à sa gauche un plateau d'argent contenant tout le courrier du château. Je fus étonnée de voir le jeune homme jeter un regard sur chacune des enveloppes placées devant lui; il retira sa propre correspondance et fit signe au serviteur de reprendre le plateau.

— Vous ferez monter ses lettres à M<sup>me</sup> Chandos, dit-il.

Qui donc était M<sup>me</sup> Chandos? Je ne devais pas tarder à l'apprendre.

— Mademoiselle, me dit lady Chandos avec un sourire qui éclairait sa physionomie et la rendait charmante, notre vie au fond des bois va vous sembler bien sévère, pourtant notre parc a de jolis aspects et j'aimerais à ce que mes enfants vous fassent faire quelques promenades.

— Excellente idée, maman; je vais faire atteler le tonneau et je ferai à Anne les honneurs de la forêt.



Emilie redevenant aimable ! je n'étais pas encore habituée à ses sautes d'humeur et je ne pus me défendre d'un mouvement de surprise.

— Ne perdez pas de temps, il faut profiter du soleil quand il brille, me dit M. Chandos ; et je crois bien qu'il pensait à sa sœur plus qu'à l'astre des jours, en me donnant ce sage conseil.

Je me hâtai donc, à peine mon chapeau mis, de rejoindre M<sup>me</sup> de Mélissie, qui n'aimait pas attendre ; mais, au moment où nous nous dirigions vers l'escalier, la lourde portière de tapisserie, qui semblait terminer la galerie, se souleva, et une véritable apparition de jeunesse et de grâce s'avança vers nous :

— Emilie, ma chérie ! Quelle joie de vous voir ! je n'ai pu venir plus tôt à vous. J'étais fatiguée et M<sup>me</sup> Friman m'a retenue prisonnière jusqu'à maintenant.

— M<sup>me</sup> Chandos n'était pas bien du tout hier, fit une infirmière qui suivait de près la jeune femme ; mais, si M<sup>me</sup> de Mélissie veut lui faire une longue visite, je n'y vois pas d'inconvénient, pourvu que ma malade se repose.

— Volontiers, fit Emilie, dont l'humeur avait changé ; tenez, Anne, prenez mon chapeau, soyez assez gentille pour le mettre chez moi, et... amusez-vous comme bon vous semblera, ajouta-t-elle, en disparaissant à la suite des deux nouvelles venues derrière la tenture.

Mon temps s'écoula, solitaire ; je ne vis ce jour-là mes hôtes qu'aux repas, et je faisais

des vœux pour que la capricieuse Émilie repût bientôt avec moi le chemin de Paris.

La soirée pourtant ne devait pas s'écouler sans incident : à peine étions-nous de retour dans le salon, le dîner terminé, qu'on présenta un télégramme à M. Chandos :

— C'est pour vous, Émilie, fit-il, en tendant le papier à sa sœur.

— C'est de ma belle-mère; Alfred serait malade, elle me prie de revenir de suite; quel ennui ! c'est bien ma chance, j'étais heureuse ici et maintenant il faut que j'aille faire la garde-malade !

— Que vous télégraphie-t-on au juste ? demanda sa mère.

— Tenez, maman, lisez tout haut; Anne et Henri me regardent tous deux avec des yeux ronds.

— Mais Émilie, c'est très sérieux; on vous dit qu'Alfred est gravement atteint, en danger même.

— Oh ! maman, si vous connaissiez comme moi la famille de Mélissie, vous ne vous tracasseriez pas tant. Ils sont presque toujours à se soigner : si Alfred éternue deux fois, sa mère fait venir le médecin et parle de pneumonie !

— Mon enfant, quoi qu'il en soit, votre mari est malade; votre devoir est de le rejoindre au plus tôt. Vous prendrez ce soir le rapide pour Douvres : l'auto sera prête dans deux heures. Allez faire vos préparatifs.

Le ton de lady Chandos n'admettait pas de réplique. Je me levai pour, moi aussi, penser

à mes babages. M<sup>me</sup> de Mélissie m'arrêta dans le vestibule :

— Que voulez-vous faire, Anne? Je ne vous emmène pas. Vous resterez ici à m'attendre.

— Mais, Madame, je ne puis rester ici sans vous : d'ailleurs ma présence déplaît à lady Chandos.

— Quelle idée ! ma mère vous trouve charmante, au contraire ; vous comprenez bien que je ne veux pas de vous à Paris : on parle de fièvre typhoïde. Si par hasard c'était vrai, vous me gêneriez énormément : l'hôtel n'est pas grand, on ne pourrait vous isoler. Mais consolez-vous, d'ici huit jours je serai de retour.

Émilie s'enfuit, me laissant plus désespérée que jamais.

Deux heures après, j'entendis un bruit de moteur : M<sup>me</sup> de Mélissie et sa femme de chambre montèrent dans la limousine. M. Chandos s'assit au volant, le chauffeur auprès de lui et... la nuit se fit plus sombre autour du château...



## II

## DANS LE PARC

La matinée du lendemain fut plus calme encore que la veille. J'étais seule avec lady Chandos, son fils ne devait revenir que plus tard : elle eut pitié de mon isolement et me dit :

— Allez donc prendre l'air, mon enfant; le parc est clos : d'ailleurs le pays est sûr et vous ne risquez rien.

Je m'engageai donc résolument dans une allée, décidée à aller jusqu'au bout et à sortir de ce cercle de bois qui m'oppressait. Il me fallut trois bons quarts d'heure de marche pour atteindre le mur de clôture. Je poussai une petite porte et me trouvai sur la grand'-route. Enfin ! je voyais des prairies, des champs, un vaste horizon devant moi. Je fis quelques pas au soleil et j'allai m'accouder sur une barrière de bois qui fermait le jardin d'une petite propriété : la maison était fermée, les parterres déflouris et négligés. Cependant l'aspect de cette habitation était plaisant, après

la morne solitude de Chandos; cette demeure me parut gaie et agréable à habiter.

Je n'étais pas depuis longtemps à rêver devant ce chalet, quand un bruit de voix se fit entendre : levant les yeux, je vis M. Chandos, suivi d'un homme d'un certain âge auquel il semblait donner des ordres...

— Mademoiselle Hereford ! Quelle surprise ! vous me voyez en train de remplir mes devoirs de propriétaire.

— Comment, Monsieur ! cette jolie maison est à vous ?

— Pas à moi personnellement, à mon frère aîné, sir Thomas; mais, comme il est à l'armée des Indes, je m'occupe de ses intérêts, et je commande quelques réparations en vue d'une location prochaine.

Puis se tournant vers le régisseur, qui nous écoutait à quelques pas :

— David, quand ces personnes doivent-elles arriver ?

— Ce n'est qu'un monsieur seul, un veuf très riche, m'a dit le notaire; il est pressé de s'installer et offre une prime aux ouvriers pour hâter les réparations. Je crois que sir Thomas sera content de ce locataire.

— Tant mieux, David, une maison vide s'abîme toujours... Mademoiselle, j'ai renvoyé ma voiture à la grille; voulez-vous accepter ma compagnie pour rentrer à pied à Chandos ?

J'acceptai avec plaisir et, grâce à l'amabilité de mon hôte, le retour se fit très agréablement. Je n'osais lui demander ouvertement ce qui m'intriguait, à savoir qui était la jeune

M<sup>me</sup> Chandos; mais je mis la conversation sur son frère aîné.

— Thomas est aux Indes depuis des années! par son mariage, Emilie a mis la mer entre nous. Je suis toujours seul avec ma mère : nous ne sommes pas une famille gaie, Mademoiselle!

Pas un mot de la jeune femme malade : qui peut-elle être?... De retour dans ma chambre, je me mis à travailler, laissant ouverte la porte sur la galerie. Bientôt, je reçus une visite : un petit chat blanc s'élança vers moi en gambadant; il jouait avec un mouchoir de dentelles qu'il était prêt à déchirer. Je tâchai de lui arracher sa proie et bientôt j'eus entre les mains le fin carré de batiste. J'allais instinctivement en regarder le chiffre brodé, quand un léger cri m'arrêta et me fit lever la tête : la gracieuse apparition de la veille était là :

— Minet ! vilain minet ! pourquoi vous êtes-vous sauvé ? N'aimez-vous plus votre maîtresse ?

Ces paroles puériles s'échappaient de la plus jolie petite bouche du monde. M<sup>me</sup> Chandos était vraiment bien jolie; son regard effleura le mien.

— Ah ! vous êtes sortie : vous êtes bien heureuse ! moi, on m'enferme toujours, sous prétexte de pluie, de froid ou de vent. Aimez-vous la pluie ? je la déteste : vous vous souvenez, c'est par un jour de pluie que j'ai appris la terrible nouvelle !

— M<sup>me</sup> Chandos est-elle ici ?

Sans attendre ma réponse, l'infirmière pénétra chez moi et prit la main de la jeune femme.

— Laissez-moi de grâce un moment : je lui parle du jour où je suis tombée malade, quand lady Chandos m'a tout appris et que je suis tombée évanouie à ses pieds...

— Madame Chandos, je vous en prie, oubliez tout cela.

— Soyez sans crainte, je ne dirai rien; je sais très bien qu'il ne faut rien dire, rien voir ici... mais j'aime les jeunes visages et vous êtes un peu vieille, ma pauvre Friman... Je reviendrai voir cette jeune fille... à moins qu'il soit là... Quand il est là, je suis toujours très sage. Venez, minet, rentrons chez nous !

L'infirmière prit avec fermeté le bras de sa malade et l'entraîna vers l'aile de l'est : la portière retomba, comme la veille, sur les deux femmes et je restai seule, plus intriguée que jamais...

Lady Chandos m'attira le soir même dans la bibliothèque :

— Vous devez aimer la lecture, mon enfant : nous avons un grand choix de volumes intéressants. Vous devriez profiter de votre inaction forcée pour parcourir certaines belles œuvres qu'il est bon de connaître.

— Merci, Madame; j'en serai bien heureuse, surtout si vous voulez bien guider mon choix.

Je pris quelques volumes et, sans y penser, je me mis à inspecter l'une après l'autre les

bibliothèques : la dernière de toutes, placée dans un enfoncement un peu sombre, était, contrairement aux autres, fermée à clef. Un rideau opaque, soigneusement tendu derrière les vitres, cachait complètement le contenu du meuble.

En me voyant arrêtée, lady Chandos s'avança vivement : son regard inquiet se posa sur moi, puis se reporta sur l'armoire close :

— Il n'y a rien d'intéressant pour vous là-dedans; ce sont des papiers de famille... et elle m'entraîna dans la galerie, fermant derrière elle la porte de la bibliothèque.

— Lorsque vous désirerez de nouveaux livres, adressez-vous à mon fils ou à moi : je préfère que cette pièce reste fermée...

Je ne me formalisai pas de cette prohibition à peine déguisée : ce n'est que la continuation du mystère de Chandos, pensai-je...

Nous étions sans nouvelles d'Émilie, et mon séjour en Angleterre semblait devoir se prolonger; je réglai ma vie du mieux possible pour éviter l'oisiveté et l'ennui.

Lady Chandos préparait un arbre de Noël pour les enfants des villages voisins : je mis mon aiguille à sa disposition, et elle me confia bien des travaux à faire ou à terminer.

Un jour, je fus prise du désir de revoir la villa de sir Thomas; les locataires y étaient peut-être installés et ce serait une distraction de voir les changements apportés par eux au jardin et à l'extérieur de la maison.

Je retrouvai facilement l'allée que j'avais prise lors de ma première promenade, et je

me trouvai, après une bonne demi-heure de marche rapide, devant la jolie maisonnette.

Le jardin avait été remis en état, un fin gravier répandu dans les allées, les massifs soigneusement taillés : je n'eus pas le temps de pousser bien loin mes investigations, car un homme sortit bientôt sous le petit porche d'entrée. La silhouette me parut familière; je ne pouvais distinguer parfaitement ses traits, mais néanmoins j'aurais juré connaître cet homme... Tout à coup, un voile se déchira dans ma mémoire... le locataire des Chandos ressemblait à M. Barlet !...

Sans réfléchir, obéissant à l'aveugle frayeur que m'avait toujours causée M. Barlet, je me mis à courir jusqu'à la porte du parc, puis dans une allée, ne m'arrêtant qu'à bout de souffle.

— Mademoiselle Hereford ! où courez-vous ainsi ?

La voix d'Henri Chandos me rendit mon sang-froid, et je m'arrêtai, confuse de mon enfantine terreur.

— J'ai eu peur bien sottement d'un homme aperçu sur la route.

— Vraiment, Mademoiselle; je vous aurais crue à l'abri d'une telle crainte. Cet homme devait être bien terrible !

Puis, voyant ma confusion, M. Chandos changea la conversation et me fit admirer la hauteur des arbres qui nous entouraient.

— Oui, Monsieur, vos forêts sont superbes, mais tant d'arbres m'étouffent : on se croirait dans le château de la Belle ou Bois dormant;



je regrette presque les plaines de Lille. Ne faites-vous donc jamais de coupes?

— Ma mère aime cette végétation qui protège sa solitude. Mon frère aîné changera peut-être un jour les choses; moi, je suis sans pouvoir, le gérant pour ainsi dire.

Un promeneur s'avavançait vers nous, marchant d'un pas ferme; il semblait chez lui. M. Chandos tressaillit en le voyant, et lui dit d'un ton sec :

— Que désirez-vous, Monsieur?

— Rien; je me promène, c'est permis par les lois du royaume.

— Peut-être, mais ailleurs que dans cette propriété privée.

Je n'ai vu aucun signe de défense, et ma promenade ne peut nuire ni à vos arbres ni à vos allées. Je présume que je parle à M. Chandos, à M. Henri Chandos?

— Monsieur, je vous prierai de sortir de ce parc. Lady Chandos désire que sa solitude soit respectée : elle ne tolère aucune exception. Seul l'enclos de la chapelle est ouvert au public.

— C'est bien, Monsieur, je m'en souviendrai; mais Chandos-Hall n'est pas hospitalier pour ses locataires!

Les deux hommes, aussi froids et hautains l'un que l'autre, se séparèrent. J'étais muette de terreur : nul doute, le visiteur indiscret, c'était Edouard Barlet! Me reconnaissait-il? venait-il là pour me reprendre chez lui? Je ne pouvais raisonner, tant cet homme m'avait toujours inspiré de répulsion.

Qu'aurait-il fait de moi? La loi m'avait

émancipée : j'étais libre de disposer de mes actes; mais aussi que faisait là mon oncle? Comment venait-il s'installer dans une modeste villa? Lui qui, ayant hérité de son frère, possédait deux superbes domaines et une fortune considérable?

J'étais bouleversée, mais mon compagnon, ému lui-même par la discussion qu'il venait d'avoir, ne remarqua pas mon trouble. Silencieux tous deux, nous rentrâmes à Chandos. Lady Chandos nous attendait pour prendre le thé.

Son fils lui raconta la rencontre du parc : elle s'en montra contrariée à un point que je ne pus comprendre. Comment une femme si intelligente, si agréable, si bonne, pouvait-elle, en quelques instants, être changée en une pauvre créature aux abois?

Henri Chandos rassura sa mère de son mieux et promit de s'informer du nom de ce locataire indésirable.

Notre goûter s'achevait plus paisiblement qu'il n'avait commencé, mais il n'avait pas pris fin que la porte s'ouvrit brusquement, et que M<sup>me</sup> Chandos entra très excitée.

— Venez vite ! elle est tombée : elle est peut-être morte !

— Du calme, Ethel, fit lady Chandos; expliquez-vous et ne vous agitez pas ainsi !

— C'est M<sup>me</sup> Friman : elle se plaint depuis hier d'être malade, et, tout à coup, en prenant son thé, elle est tombée à terre; n'y a-t-il pas lieu d'être émue, et ne suis-je pas excusable d'être agitée?

— Je vais voir ce qui en est, fit lady Chandos en se levant rapidement.

— Prenez mon bras, Ethel, dit Henri Chandos doucement; tâchez de dominer vos nerfs. Vous savez combien toute excitation vous est néfaste.

— Hélas ! autrefois... avant... le malheur, j'étais calme comme vous tous, mais maintenant je ne puis plus ! vous savez bien pourquoi, Henri ?

M<sup>me</sup> Chandos se laissa emmener sans résistance, et, l'ayant accompagnée jusqu'à la galerie, je rentrai discrètement dans ma chambre, comprenant que les Chandos ne désiraient pas ma présence.

J'entendis un grand nombre d'allées et venues et de conciliabules; la maladie de M<sup>me</sup> Friman devait être sérieuse et occasionnait un vrai dérangement Hickens, le maître d'hôtel, ne parut pas au dîner : le valet de pied servit seul.

— Le brave Hickens est allé accompagner sa sœur, M<sup>me</sup> Friman, expliqua lady Chandos. Il n'était pas prudent de la laisser aller seule dans l'auto qui la ramène chez elle. Cette pauvre femme souffre de crises au cœur : elle a été prise tantôt et a tenu à être conduite chez elle, bien que ce ne soit pas très indiqué dans son état de subir les secousses du trajet.

— Madame, je serais heureuse de vous aider à soigner M<sup>me</sup> Chandos, je suis si honteuse de mon inutilité !

— Merci, mon enfant; mais la pauvre Ethel

ne peut souffrir les soins d'une étrangère. La femme de charge m'aidera, elle est très dévouée et a toute ma confiance.

J'étais un peu mortifiée de voir mes services refusés aussi catégoriquement. M<sup>me</sup> Chandos n'avait-elle pas dit qu'elle aimait les jeunes visages? Or Hill pouvait être dévouée, mais elle avait à coup sûr dépassé la soixantaine... Non!... une fois de plus, je me heurtais au secret de Chandos-Hall!...

— My Lady!...

C'était Hickens...

— Déjà de retour!

— My Lady! j'ai fait diligence, car — il baissa la voix — c'est pleine lune cette nuit, et je n'aurais pas voulu être absent. Le régisseur m'a remis cette lettre pour M. Chandos.

— Ce doit être le bail de la villa : le notaire avait plein pouvoir pour signer; nous allons connaître le nom de notre aimable locataire...

Le jeune homme tendit le papier à sa mère. Elle parcourut des yeux les premières lignes du papier qu'elle avait déplié... Une exclamation lui échappa et ses traits se décomposèrent :

— Henri! c'est affreux! cet homme... c'est Edouard Barlet!

Lady Chandos chancela... Nous nous élançâmes, son fils et moi, et l'étendîmes sur un canapé. Ce ne fut qu'une faiblesse passagère, mais la pauvre femme semblait cruellement atteinte et répétait :

— Edouard Barlet!... installé à notre porte!...

se promenant dans le parc !... que faire, Henri ? Que faire ?

M. Chandos, lui aussi, semblait vivement préoccupé : il calmait sa mère de son mieux, mais son visage livide, ses traits subitement durcis montraient que lui aussi redoutait la présence d'Edouard Barlet.

Que pouvait-il y avoir entre mon oncle et les Chandos ? et pourquoi semblaient-ils le considérer comme un ennemi dangereux ? La crainte que cet homme m'avait toujours inspirée n'était rien à côté de la terreur que son nom seul causait à mes hôtes.

Lady Chandos se remit vite et refusa mon aide pour l'accompagner dans sa chambre. Elle habitait seule dans l'aile ouest.

Hill occupait une chambre au-dessus de sa maîtresse et Hickens logeait au rez-de-chaussée, en dessous : à part ces quelques pièces, l'aile semblait déserte, et la plupart de ses fenêtres étaient fermées par des volets en bois plein.

Inutile de dire que je n'avais jamais franchi la portière en tapisserie qui fermait l'extrémité ouest de la galerie et dissimulait la porte qui donnait accès dans l'aile...

## III

## LE FANTÔME

Revenue dans ma chambre, j'étais agitée par toutes les émotions de la journée et ne songeais guère à dormir. Je m'accoudai à ma fenêtre : la lune était pleine ce soir-là et éclairait vivement l'étroite bande d'herbe qui séparait le château des bois. Peut-être verrai-je les chevreuils et les daims venir s'ébattre sur la pelouse?

Je regardais depuis assez longtemps, quand je remarquai un mouvement à la limite des arbres : une ombre semblait se mouvoir... Tout à coup, un homme s'avança dans l'espace découvert; il était coiffé d'un chapeau à larges bords et drapé dans une sorte de cape à l'espagnole... Quel pouvait être ce nocturne visiteur?... Serait-ce Édouard Barlet? mais non! cet étranger est grand et mince; M. Barlet, au contraire, est d'une taille peu élevée...

Intriguée, je ne perdais pas un mouvement de l'inconnu : il se dirigeait vers l'aile ouest,



comme quelqu'un qui connaît les aîtres. Au moment de disparaître derrière l'angle du bâtiment, il leva la tête vers le château : la lune éclairait en plein son visage, et, stupéfaite, je reconnus... Henri Chandos!...

Je le taquinerai demain matin sur sa randonnée au clair de lune, pensais-je, en me couchant enfin...

En effet, le lendemain, en voyant M. Chandos je lui demandai s'il aimait rêver aux étoiles :

— Non, Mademoiselle ! je suis un terrible dormeur et je n'aime pas à circuler de nuit sans une raison impérieuse.

— Vous aviez donc hier au soir, vers onze heures et demie, minuit, une raison bien impérieuse d'être dans les bois : car je vous ai vu rentrer au clair de lune.

— Vraiment, je crois que vous avez rêvé, et cela me flatte, croyez-le bien, que vous rêviez de moi ; car je vous certifie que jé n'ai pas quitté ma chambre de toute la nuit.

Je n'osai pas le contredire plus longtemps, mais j'étais peinée de son manque de franchise. M. Chandos, dès le premier jour, m'avait été sympathique ; sa distinction naturelle, son intelligence, son amabilité à mon égard m'avaient prévenue en sa faveur, et je lui découvrais tout à coup le plus laid des défauts.

Je n'eus pas le loisir de m'appesantir sur cette déception. Hill très agitée pénétrait au salon sans frapper.

— Monsieur Henri, lady Chandos est malade, elle vous prie de monter tout de suite.

— Ma mère malade ! Qu'est-ce, Hill ? Faut-il faire chercher le médecin ?

M. Chandos n'attendit pas la réponse et monta rapidement au premier. J'arrêtai la femme de charge qui s'apprêtait à le suivre, voulant avoir quelques détails sur la maladie de lady Chandos.

Mais Hill semblait de fort mauvaise humeur et je ne pus lui arracher que fort peu de mots.

— Lady Chandos garde le lit ; elle ne pourra se lever avant huit jours au plus tôt.

Je pris le parti de la laisser remonter sans en apprendre plus long.

Il me sembla poli de m'informer moi-même un peu plus tard dans la journée de l'état de lady Chandos. J'étais prête à soigner l'aimable femme, ou, du moins, à lui tenir compagnie et à lui faire la lecture.

Quelques heures après, je traversai donc la galerie dans toute sa longueur et, pour la première fois depuis mon arrivée au château, je soulevai la lourde portière en tapisserie et je pénétrai dans un étroit passage, faisant communiquer le corps de logis principal avec l'aile ouest. Un épais tapis amortissait le bruit de mes pas ; mais je n'allai pas loin, une massive porte de chêne fermée à clef m'arrêta bientôt.

Je cognai assez fortement du doigt sur un vantail ; au bout de quelques secondes, un bruit de verrous tirés se fit entendre et je me trouvais devant Hill plus désagréable que jamais.

— Mademoiselle Hereford ! Que venez-vous

faire ici? vous savez bien que les appartements de my Lady sont interdits aux étrangers.

— Je crois, Hill, que vous oubliez à qui vous parlez... Je viens prendre des nouvelles de lady Chandos, et lui offrir mes services.

La vieille femme s'amadoua un peu, mais sans pourtant cesser de me barrer le passage.

— Merci, Mademoiselle; mais ma maîtresse est trop fatiguée pour recevoir qui que ce soit.

A ce moment une porte grinça et j'aperçus lady Chandos vêtue comme à son ordinaire, qui traversa le passage : à ma vue, elle rebroussa chemin avec une précipitation qui montrait au moins qu'elle n'avait rien perdu de son activité ordinaire. Je la reconnus parfaitement, mais je trouvai inutile d'insister pour obtenir une entrevue qu'on me refusait et je retournai chez moi au grand soulagement de Hill, qui barricada la porte derrière moi...

C'est encore le mystère de Chandos-Hall que je trouve devant moi. Il est si peu naturel que lady Chandos me fuie ainsi, elle qui se montre toujours si aimable et si bonne.

Ma curiosité était en éveil et, après le goûter solitaire qui me fut servi au salon, je résolus de faire une exploration extérieure du château, puisque l'intérieur m'était fermé. Je longeai donc l'aile de l'ouest par un petit sentier à demi caché sous des buissons de lauriers : je ne vis rien que des volets clos et je me heurtai à un mur terminant brusquement le chemin; je retournai sur mes pas et, après

avoir longé la façade et l'aile est, je me trouvais dans les communs : toute la vie du château semblait s'être réfugiée là.

Une fenêtre ouverte laissait passer les éclats de voix des filles de service : trois femmes repassaient, tout en causant; une quatrième pliait du linge. Je reconnus facilement le timbre clair d'Harriet, la femme de chambre attachée à mon service.

— Vous pourriez parler pendant huit jours, vous ne me convaincriez pas pour cela : on n'a jamais entendu dire qu'une personne vivante revienne !

— Lui revient, je peux le jurer; je peux même jurer que je l'ai vu la nuit dernière, reprit une belle fille brune, nommée Lizzi Dene, que j'avais déjà remarquée pour son type étrange. La nuit dernière, j'étais à coudre dans ma chambre; assez tard, avant de me coucher, je jette un regard par la fenêtre et qu'est-ce que je vois sur la pelouse, au clair de lune?... le fantôme de M. Henri Chandos !

— Qu'est-ce que cela prouve ! ce pouvait être M. Chandos lui-même.

— Quelle entêtée ! puisque je vous dis qu'on voit cette apparition, même quand M. Henri est au fond de son lit ! quand tout le monde savait que la fièvre l'empêchait de se lever ! A ce moment-là, j'ai vu l'apparition deux fois de mes propres yeux. Et cette autre fois, quand M. Chandos était en France, à Lille, près de M<sup>lle</sup> Émilie, eh bien ! la moitié du personnel a vu le fantôme. Non, ma petite, je sais ce que je dis, il y a sept ans que je suis dans

la famille, on ne m'en fait pas accroire !

Hill pénétra à ce moment dans la repasserie et fit taire les bavardes :

— Si jamais je vous reprends à vos racontars de revenants, Lizzi Dene, vous pouvez faire vos paquets, je ne vous garde pas ici !

J'avais écouté involontairement, intéressée par ces histoires de fantôme ; la nuit était tombée et je me décidai à rentrer sans poursuivre mes investigations plus loin. En revenant vers le porche d'entrée, je crus voir une forme humaine se glisser derrière un arbre. Je ne suis pas naturellement peureuse, mais le séjour dans ce château mystérieux, la solitude et l'ennui m'avaient déprimée ; je me mis à courir, fuyant je ne sais quel inconnu, et je fermai vivement la porte du vestibule derrière moi.

M. Chandos était au salon ; sa présence me rassura. Nous causâmes un certain temps, mais tout à coup je sentis peser sur moi un regard qui n'était pas le sien : derrière les vitres un visage sinistre nous épiait ; je reconnus Édouard Barlet ! Je poussai un cri, désignant la fenêtre du doigt. M. Chandos bondit, ouvrit la croisée, mais ne vit personne...

— Qui avez-vous vu, Mademoiselle ?

— J'ai vu M. Barlet, votre locataire.

Henri Chandos pâlit :

— Vous en êtes sûre ?

— Sans erreur possible, Monsieur.

— Cet homme nous hait ; il peut nous nuire grandement, méfiez-vous de lui. Ne lui parlez jamais, car la moindre parole inconsiderée pourrait amener notre perte. Mademoi-

selle Hereford, puis-je compter sur vous?

Je lui tendis la main :

— Je ne trahirai pas la confiance de Chandos-Hall.

Je me retirai de bonne heure ce soir-là; mais la nuit ne devait pas s'écouler sans incidents.

Je dormais depuis plusieurs heures, quand je fus réveillée par un cri perçant... Je sautai à bas de mon lit et je m'enveloppai d'un peignoir, enfilai mes pantoufles et j'ouvris la porte de ma chambre : dans la galerie un groupe de personnes s'agitaient confusément. Je reconnus M<sup>me</sup> Chandos, qui entremêlait de pleurs les reproches véhéments qu'elle adressait à lady Chandos.

— Jamais vous ne me prévenez quand il est là : vous m'auriez laissée ignorer sa venue, je suis une prisonnière chez vous!

— Calmez-vous, l'ithel; ne savez-vous pas que vous nous perdez en parlant ainsi : les domestiques peuvent vous entendre!

Lady Chandos, très pâle, mais ne semblant nullement malade, essayait d'entraîner la jeune femme. Un homme, grand et mince, saisit M<sup>me</sup> Chandos dans ses bras, comme une enfant, et l'emporta dans ses appartements. Je ne vis pas son visage, mais je reconnus la silhouette d'Henri Chandos : la portière retomba sur le groupe et je ne vis plus rien.

Une seconde plus tard, la chambre à coucher d'Henri Chandos s'ouvrit et il s'avança vers moi :

— Je regrette, Mademoiselle, que vous ayez assisté à un si triste spectacle; rentrez chez



vous et n'ayez pas de cauchemar, ajouta-t-il en souriant.

Je fermai ma porte et me recouchai; un instant après, j'entendis distinctement la clef tourner dans la serrure : j'étais enfermée !

J'étais, je dois l'avouer, intriguée au plus haut point : j'aurais donné beaucoup pour percer le mystère qui m'entourait.

Mes hôtes m'étaient sympathiques; je les sentais malheureux et je ne pouvais rien pour eux, puisque mes offres de service étaient repoussées.

Il me semblait difficile que la situation actuelle se prolongeât longtemps : j'attendais d'un jour à l'autre une lettre d'Émilie, me fixant sur ce qu'elle désirait de moi. Jusqu'alors elle n'avait envoyé à sa mère que quelques lignes disant sa bonne arrivée et la maladie réelle de son mari. Lasse de tant réfléchir, je m'abandonnai à la Providence du soin de mon avenir et je m'endormis paisiblement...

## IV

M<sup>me</sup> PENN

Le lendemain, j'appris que lady Chandos ne descendrait pas ce jour-là : elle n'allait pas mieux, me dit la femme de chambre. Mon petit déjeuner me fut servi chez moi, et je ne descendis qu'assez tard dans la matinée; je m'installai au salon avec mon ouvrage.

Un coup de sonnette me fit bientôt tressaillir, et j'entendis une discussion dans le vestibule entre le valet de chambre qui ouvrait la porte et une visiteuse qui ne voulait pas se laisser éconduire.

Enfin le domestique, cédant devant l'insistance de l'inconnue, l'introduisit au salon en disant :

— Je sais que lady Chandos est malade, qu'elle ne reçoit personne sous quelque prétexte que ce soit, mais, puisque Madame ne veut pas me croire, je vais chercher la femme de charge, qui lui transmettra votre commission.

La femme, qui entrait à ce moment, me pa-

rut comme il faut; il m'était impossible de distinguer ses traits : une épaisse voilette en dentelle de Chantilly les cachait entièrement. Seuls, des cheveux d'un roux ardent apparaissaient ramassés en chignon sur la nuque.

— Je pense que c'est à M<sup>lle</sup> Chandos que j'ai l'honneur de parler?

— Non, Madame, je suis seulement une amie de la famille.

— Je désire beaucoup voir lady Chandos; ne peut-elle vraiment me recevoir?

L'arrivée de Hill me dispensa de répondre.

— Quand bien même la reine d'Angleterre voudrait la voir, lady Chandos ne la recevrait pas, déclara la femme de charge, qui avait entendu la question de la visiteuse.

— Je regrette de savoir votre maîtresse si souffrante; je venais lui offrir mes services pour soigner M<sup>me</sup> Chandos.

— Comment savez-vous que nous avons besoin de quelqu'un?

— Je suis à Marden, la ville voisine. J'ai appris que l'infirmière de la jeune femme était malade et je suis prête à la remplacer. Dites à lady Chandos que j'ai soigné jusqu'à sa mort la comtesse Sakvil, son amie; et je suis au courant de bien des choses concernant la famille Chandos. J'étais chez M<sup>me</sup> Sakvil lors du terrible drame et j'en connais les moindres détails.

— Taisez-vous, pour l'amour du ciel ! fit Hill indignée.

— J'ai seulement voulu vous dire que, connaissant bien des choses, j'étais plus qualifiée

que d'autres pour soigner M<sup>me</sup> Chandos : voici ma carte, je suis à Marden chez M<sup>me</sup> Martin, qui vous donnera tous les renseignements que vous désirez.

— C'est bien, Madame; je parlerai à lady Chandos, qui vous fera connaître sa réponse.

Hill, toujours revêche, accompagna la visiteuse au dehors et remonta ensuite chez sa maîtresse.

La carte était restée sur la table; je lus : M<sup>me</sup> Penn. Le nom ne me dit rien; pourtant, il me semblait connaître cette femme. Si j'avais pu distinguer ses traits, peut-être aurais-je pu l'identifier, mais cette voilette noire était impénétrable; il y avait bien la perruque rousse, mais j'étais sûre de n'avoir jamais vu de cheveux aussi flamboyants de ma vie; d'ailleurs c'était peut-être une perruque!...

L'heure du dîner arriva sans que M. Chandos parût : il était parti à cheval pour une course lointaine, mais on attendait son retour avant la nuit; deux fois Hill était venue s'informer si son maître était là, lady Chandos désirant lui parler.

Lasse d'attendre, ne voulant pas me mettre à table sans le maître de la maison, je me couvris d'une écharpe et je pris l'avenue d'entrée pour aller au devant du retardataire.

Je n'avais guère parcouru plus de cent mètres, quand le galop furieux d'un cheval se fit entendre : je me jetai de côté pour ne pas être renversée, et je vis *Prince Noir*, le cheval d'Henri Chandos, passer devant moi, la selle vide, les étriers battant ses flancs.

Je fus émue, je l'avoue, plus que je n'aurais voulu l'être; et je me mis à courir, craignant à chaque pas de voir devant moi le cadavre du cavalier. J'aperçus bientôt une masse noire gisant sur le sable de l'allée.

— Monsieur Chandos... Henri... êtes-vous blessé?... je me penchai anxieusement sur lui...

— Ce n'est rien... je suis seulement étourdi par le choc... mais comment êtes-vous là? Étiez-vous venue à ma recherche?... Vous intéressez-vous tant à moi, petite fille? fit-il plus doucement.

Je ne répondis pas; ce n'était pas le moment de s'attendrir.

— Levez-vous, Monsieur, je vous donnerai mon bras et nous rentrerons ensemble à la maison.

Il s'appuya en effet sur moi, tout en s'excusant gaiement :

— Quel joli chevalier je fais là : c'est la damoiselle qui me sauve du péril et me ramène sain et sauf !

— Comment cet accident vous est-il arrivé? je ne croyais pas *Prince Noir* un animal si dangereux !

— Oh ! la pauvre bête est excusable : elle a été effrayée par un être étrange qui s'est jeté devant nous en poussant des cris et en agitant les bras. Je crois bien que c'est une femme vêtue d'une mante grise, mais je n'ai pas pu très bien voir...

Nous avançons lentement; nous fûmes bientôt rattrapés par une des servantes, qui avait

été envoyée en course au village : c'était la brune Lizzi Dene.

— Courez vite au château et allez chercher deux hommes et une civière. Inutile d'effrayer lady Chandos : je n'ai certainement rien de plus qu'une foulure.

Peu de temps après, le chauffeur et le valet de pied, avec une sorte de brancard improvisé, transportèrent M. Chandos sur le divan du salon. Hill lui donna les premiers soins.

— Ce sera peu de chose, monsieur Henri; mais il faudra rester étendu quelques jours : c'est une vraie calamité que cela tombe en ce moment, on croirait qu'un sort nous poursuit !

— Chut ! Hill, ne dites pas cela ! le bon Dieu voit plus loin que nous et nous n'avons qu'à nous soumettre à sa volonté !

— Lizzi assure, continua la femme de charge, que ce sont des gitanes, qui campent le long du mur du parc, qui ont effrayé votre cheval; peut-être faudrait-il faire interroger le chef et surveiller la bande ?

— Laissons cette histoire, Hill; je m'en suis tiré à bon compte; d'ailleurs, pourquoi ces pauvres bohémiens auraient-ils cherché à me nuire ? je crois plutôt que la femme en gris est une échappée de l'asile d'aliénés du comté.

M. Chandos souffrait visiblement de son pied : j'offris de lui faire la lecture pour le distraire, mais au bout de quelques pages il m'arrêta :

— Racontez-moi plutôt une histoire, mademoiselle Hereford; parlez-moi de votre enfance.



— J'ai peu de choses intéressantes à vous dire; mon père était colonel aux Indes, mais j'ai quitté ce pays bien jeune et mes souvenirs sont peu précis.

Je réussis pourtant à le distraire jusqu'à l'heure où deux domestiques vinrent le chercher pour le conduire à sa chambre...

Le lendemain matin, pendant qu'au coin de mon feu je prenais mon petit déjeuner, Hill entra, plus aimable que de coutume :

— Mademoiselle, my Lady vous fait demander d'aller à Marden pour avoir des renseignements sur cette M<sup>me</sup> Penn. L'auto sera prête dans une heure : nous ne pouvons vraiment pas nous passer plus longtemps d'une infirmière pour M<sup>me</sup> Chandos.

J'étais ravie. Enfin ! j'allais pouvoir rendre un service à ces pauvres Chandos; pour un peu, j'aurais fait à pied les quinze kilomètres qui nous séparaient de Marden !

Ce dévouement ne fut pas exigé de moi; je pris place dans la confortable voiture qui nous avait amenés de la gare le jour de notre arrivée et nous roulâmes vers la ville. En enfilant l'avenue, je revis l'endroit exact où Henri avait été renversé la veille, puis nous franchîmes la grille. Nous passâmes devant la maison d'Édouard Barlet, puis ce fut la campagne, la masse sombre des bois de Chandos disparaissant derrière nous.

Marden est une petite ville sans cachet spécial, qui ne vaut pas qu'on s'y attarde. M<sup>me</sup> Martin y occupait une assez belle maison où elle me reçut avec les démonstrations d'une poli-

tesse exagérée : c'était une grosse femme assez commune, qui ne me plut guère. Elle se répandit en éloges pompeux sur M<sup>me</sup> Penn.

— Une personne si sérieuse, si dévouée, si bien élevée, si expérimentée ! une perle, Mademoiselle ! Comment vais-je vivre sans elle ? Ah ! si je ne parlais pas pour Bruxelles, chez ma fille, je ne pourrais jamais m'en séparer.

M<sup>me</sup> Penn fut appelée : une fois de plus, j'eus l'impression de la connaître. Ses cheveux rouges étaient plus ardents que jamais ; mais elle paraissait fort convenable, aussi digne et calme que M<sup>me</sup> Martin était volubile.

Au nom de lady Chandos, je retins donc M<sup>me</sup> Penn comme infirmière pour la jeune M<sup>me</sup> Chandos : le soir même, elle devait entrer en service.

Je repris la route de Chandos et je rendis compte de ma mission à Hill, puisque lady Chandos était toujours invisible.

Ma vie solitaire et monotone continua deux jours encore ; je n'avais pas revu M<sup>me</sup> Penn, enfermée dans l'aile est avec Ethel Chandos. Mais, un matin, je la rencontrai dans le vestibule : elle tenait à la main le courrier du château. Stupéfaite, je la regardai :

— Madame Penn, où avez-vous eu ces lettres ?

— Oh ! tout simplement du facteur ; je l'ai rencontré dans l'avenue et je lui ai évité la peine de venir jusqu'ici.

— Vous l'avez certainement privé d'un rafraîchissement à la cuisine : mais vous avez surtout transgressé une des lois formelles de

Chandos-Hall. Le courrier doit être remis à Hickens, qui le porte à M. Chandos, avant de le distribuer.

J'avais parlé un peu sèchement, mécontente de la façon d'agir de cette étrangère : je ne connaissais pas les secrets de la famille, mais j'étais prête à les défendre comme s'ils étaient les miens.

— Oh ! oh ! mademoiselle Hereford, il n'y a pas là de quoi vous fâcher ! Tenez, une des lettres est pour vous, l'autre pour M. Chandos : je les dépose sur le plateau et je retourne chez ma malade.

Ma lettre était de M<sup>me</sup> de Mélissie annonçant sa prochaine arrivée : j'étais contente de voir finir mon inaction, tout en craignant que l'humeur variable d'Emilie ne troublât la quiétude de mes habitudes à Chandos.

Je passai l'après-midi avec M. Chandos ; je lui fis la lecture, nous jouâmes aux échecs et, finalement, à sa demande, je me mis au piano...

Peut-être avez-vous deviné mon secret?... oui... petit à petit, jour par jour, Henri Chandos me devenait plus cher. Devais-je lutter contre ce sentiment et le chasser de mon cœur?...

J'avais pu m'apercevoir qu'il était doué des qualités que j'appréciais le plus : ses sentiments élevés et délicats, son intelligence affinée en ferait un charmant, un parfait compagnon de route pour la vie. Certes ! j'étais sans fortune, mais, en Angleterre, les jeunes filles se marient sans dot, et, d'ailleurs, Henri n'était

qu'un cadet et sa part devait être relativement modeste.

Nous étions égaux par la naissance, par l'éducation; je me laissai donc bercer par ce rêve délicieux, ne doutant pas que le jour soit proche où mon avenir se fixerait.

Le soir, comme j'allais me déshabiller et me mettre au lit, M<sup>me</sup> Penn entra sans y être invitée et s'assit dans un fauteuil en face de moi : elle semblait décidée à me faire une visite.

Je n'avais pas une grande sympathie pour l'infirmière, et je la trouvais sans gêne de s'introduire ainsi chez moi. Je la regardais sans rien dire : c'était une belle femme, d'une quarantaine d'années. Sa mise était élégante, ses manières distinguées, mais ses terribles cheveux semblaient d'un rouge virulent sous la lumière du plafonnier; et vraiment, M<sup>me</sup> Penn ne me plaisait pas...

— Je viens causer un peu avec vous, mademoiselle Hereford : c'est si pénible d'être confinée dans cette aile de l'est avec une pauvre malade !

— M<sup>me</sup> Chandos est très douce et très facile à vivre; elle semble être encore une enfant !

— Oui, c'est entendu, elle est charmante; mais, entre nous, sa raison est affaiblie. D'ailleurs, elle ne s'attache pas du tout à moi; dès qu'elle le peut, elle va chez lady Chandos et ne revient qu'aux heures des repas. Alors elle est plus muette que son assiette, elle me regarde d'un air absent et me répond par monosyllabes. Chandos-Hall est vraiment dépri-

mant!... Pourquoi ne voit-on jamais lady Chandos? Que fait-elle, enfermée, sans recevoir personne?... Voulez-vous mon opinion? Eh bien! lady Chandos est folle! c'est pourquoi on ne lui laisse voir personne, on a peur de ce qu'elle pourrait raconter.

— Madame Penn, je crois plutôt que c'est vous qui perdez la tête. Je connais lady Chandos, il n'y a pas de personne plus équilibrée, plus raisonnable qu'elle.

— Ta, ta, ta... ma belle enfant, je sais bien des choses que vous ignorez. Je sais pourquoi sir Eric, le père, est mort de chagrin; pourquoi le jeune sir Thomas ne revient jamais des Indes; pourquoi lady Chandos a des crises de folie, et pourquoi Henri ne se mariera jamais!

Elle me regardait en disant cela, mais je ne laissai rien paraître de mes sentiments et elle en fut pour ses frais de méchanceté...

— Allons! bonsoir, — elle me tendit une main fine ornée de belles bagues, — dormez bien, Anne Hereford. Que le revenant de Chandos-Hall ne trouble pas vos rêves!...

— Je ne crains pas les spectres, car je n'y crois pas!

— Regardez donc alors, les soirs de lune, si le fantôme de sir Eric ne revient pas!

Je tirai le verrou sur elle. Quelle désagréable personne que cette M<sup>me</sup> Penn, et qu'est-ce que cette histoire de sir Eric?

Évidemment, elle avait écouté les histoires de l'office sur le revenant d'Henri Chandos, et elle le confondait avec celui de sir Eric, comme étant plus vraisemblable que ce soit

un mort et non un vivant qui ait son spectre...

Elle voulait m'effrayer, m'éloigner de Chandos-Hall... Pourquoi?... Il était tard, plus de minuit. La lune était levée; machinalement, j'ouvris la fenêtre et regardai au dehors... Je faillis pousser un cri... Henri Chandos était sur la pelouse, comme l'autre soir, mais cette fois sans chapeau; il se promenait de long en large...

Comment! lui qui ne quittait son divan qu'avec peine, qui, cette après-midi encore, empruntait mon bras pour assurer sa marche! Comment pouvait-il marcher ainsi? d'une allure lente, certes, mais enfin sans boîter! Allais-je, moi aussi, croire aux revenants? En tous cas ce n'était pas celui de sir Èric, ou bien sir Èric eût été le sosie de son fils!

Je fermai ma fenêtre et je m'endormis. Que craindre d'un fantôme qui affectait une forme si aimée?...



## V

## UN MYSTÉRIEUX VOLEUR

Les jours suivants, le château fut agité par bien des émotions diverses.

M. Chandos s'aperçut de la disparition d'un carnet qui le quittait rarement, et où il semblait noter ses occupations journalières; nous cherchâmes tous en vain : le calepin était bien perdu... Quelques jours après, M<sup>me</sup> Penn, très solennelle, descendit au salon après le repas de midi :

— Monsieur Chandos, je n'aime pas me plaindre, mais j'ai appris que vous aviez perdu un précieux carnet.

— Oh ! précieux ! commode surtout; car j'y notais tout ce qui avait trait à la propriété.

— Eh bien ! monsieur, j'ai perdu aussi quelque chose... des volants de dentelle ancienne.

— C'est bien étrange, car tous nos serviteurs sont honnêtes.

— Je n'en doute pas, mais vous conviendrez



que c'est pénible pour moi de voir disparaître un souvenir de famille !

M. Chandos ne semblait pas ému : il regardait M<sup>me</sup> Penn avec insistance.

— Je préviendrai la femme de charge, mais je doute que votre dentelle se retrouve.

Deux jours après, M. Chandos s'aperçut que son bureau avait été ouvert et une petite somme dérobée.

— Quel étrange voleur opère en ce moment à Chandos, lui dis-je, pourquoi négliger les billets de banque pour ne prendre que des pièces de monnaie ?

— Je crains que ce voleur soit surtout un espion, me dit Henri Chandos, et je voudrais savoir si mes soupçons se portent sur le vrai coupable.

— J'aimerais à vous aider, lui dis-je; mais je n'ai guère d'expérience dans le métier de détective : ne voudriez-vous pas faire intervenir la police ?

— Non ! c'est tout à fait inutile; je préfère me garder moi-même.

M<sup>me</sup> Penn n'était pas de cet avis, car elle se répandit en lamentations, suppliant que les gendarmes fussent avertis et fissent une perquisition en règle au château. En l'entendant, M. Chandos perdit patience :

— Faites-moi la grâce, M<sup>me</sup> Penn, de rester dans vos attributions. Lady Chandos vous a engagée comme infirmière : consacrez-vous à votre malade. Cela suffit...

— Cela m'a toujours semblé étrange qu'on ne fasse pas venir le médecin ! me répétait

M<sup>me</sup> Penn, au cours d'interminables visites, pendant lesquelles elle se livrait à d'absurdes suppositions sur le fantôme de sir Eric ou la santé de lady Chandos...

Et voilà qu'en rentrant de promenade, justement le jour où le dernier vol avait été commis, je vis remonter en auto un petit vicillard, que M. Chandos appelait docteur Laken.

— Alors, docteur, vous avez peu d'espoir : ce n'est, à votre avis, qu'une question de temps ?

— Hélas ! mon pauvre ami ! nous avons affaire à un organisme complètement usé et toute la science humaine serait impuissante à y ramener une vie qui s'en va tous les jours. Courage ! je reviendrai la semaine prochaine.

Henri Chandos rentra au salon. Je le suivis, très émue.

— Je n'ai pu me défendre d'entendre les derniers mots du médecin. C'est affreux ! Pauvre lady Chandos ! dis-je en lui tendant la main.

Il garda ma main dans la sienne :

— Oui, c'est affreux pour ma mère... elle a bien besoin de vos prières... moi aussi, petite Anne ! et, tout à coup, il se baissa, effleura ma main de ses lèvres et s'enfuit pour me cacher ses larmes. Je restai au salon, bouleversée par toutes ces émotions ; mais je n'eus pas le temps de méditer sur les derniers événements : Hill, ouvrant la porte sans cérémonie, cria d'une voix blanche :

— La police ! Monsieur Henri, la police !

Oublieuse de toute correction, la pauvre femme, tombant dans un fauteuil, se tordait les

main de désespoir. Marchant sur elle, livide mais calme, Henri la galvanisa d'un mot :

— Lady Chandos, il ne faut pas qu'elle sache !

Déjà Hill se reprenait et courait à son poste dans l'aile de l'ouest. Se tournant vers moi, Henri me dit :

— Vite, Anne, fermez à clef la porte est de la galerie; que M<sup>me</sup> Penn et Ethel ne paraissent pas !

Je bondis pour exécuter son ordre. Très maître de lui, adossé à la cheminée, le maître de Chandos-Hall attendait le coup qui devait ruiner l'honneur de sa famille et son propre bonheur.

Hickens, le maître d'hôtel, le visage décomposé, mais toujours correct, fit entrer trois hommes de la police.

— Monsieur, nous arrivons tard; mais nous n'avons pu répondre plus tôt à votre appel. Nous pourrions pourtant, dès ce soir, procéder à une perquisition complète, si vous le désirez.

Je m'étais glissée sans bruit dans le salon, ne voulant pas désertier devant le danger qui menaçait mes amis. Je vis la figure d'Henri s'éclairer à chaque parole de l'officier de police.

— Messieurs, fit-il avec une politesse parfaite, vous me voyez au désespoir, car je crains qu'on ne se soit servi de mon nom pour vous faire une regrettable plaisanterie; voulez-vous me montrer la note qui vous appelait ici ce soir?

L'un des hommes lui tendit une lettre froissée.

— En effet, c'est bien ce que je craignais, ce

n'est pas mon écriture; d'ailleurs, si j'ai été victime de quelques petits larcins ces jours derniers, ils étaient de trop peu d'importance pour que je vous dérange de si loin.

Il sonna Hickens :

— Préparez une collation pour ces Messieurs.

Puis, se tournant vers les gendarmes :

— Faites-moi le plaisir d'accepter quelques rafraîchissements : votre course, ainsi, n'aura pas été tout à fait inutile.

Hickens avait compris son maître : il fit un tour de force. En dix minutes, grâce aux ressources de la cave et de la cuisine, un véritable festin fut servi aux gendarmes dans la grande salle à manger de Chandos-Hall. L'argenterie et les cristaux étincelaient. Les bouteilles poussiéreuses s'alignaient sur les dressoirs, les pâtés et les confiseries étalaient leurs formes savoureuses sur la fine transparence des porcelaines.

Hickens et les deux valets de pied servaient en grande livrée.

La gendarmerie, ce soir-là, était traitée en grande dame et marchait de pair avec la plus aristocratique famille du comté.

Il y avait de quoi combler la vanité et la gourmandise des trois hommes, et leur faire oublier le mauvais tour dont ils avaient été victimes.

En quittant le salon, Henri se pencha vers moi :

— Remerciez Dieu : nous sommes sauvés ce soir !

Oui, certes ! j'allais remercier Dieu; et je montai dans ma chambre sans même songer à

m'éclairer... et, voilà que, dans le fond de la galerie, je vis une forme étrange...

La nuit était tombée : seule la lune jetait sa lumière blafarde par les larges fenêtres. Un homme... non, un squelette vivant, les bras étendus, la démarche hésitante, s'avavançait vers moi ; sa haute taille était ployée en avant, ses traits portaient l'empreinte de la mort... et pourtant... il avait une ressemblance certaine avec Henri Chandos...

Un instant, je fus clouée par la frayeur, mais il me fallait agir et ne pas donner l'éveil en bas. Je marchai alors droit sur le fantôme, répétant la phrase d'Henri : remerciez Dieu ! Chandos-Hall est sauvé ce soir !... Il m'entendit, s'arrêta et lentement reprit le chemin de l'aile ouest...

Quand je revis M. Chandos le lendemain, je lui racontai l'apparition de la galerie. Il me regarda tristement :

— Bientôt, Anne, vous connaîtrez les secrets de Chandos-Hall ; j'aurais voulu vous épargner la lourde épreuve qui pèse sur nous. Mais je vous crois forte et fidèle, et maintenant votre affection m'est trop précieuse pour que j'y renonce de moi-même. Ayez patience quelques jours encore, et, pour l'amour des Chandos, ne parlez à personne de ce qui peut vous paraître étrange ou effrayant.

J'étais bien décidée à ne faire de confidence à personne et à M<sup>me</sup> Penn moins qu'à toute autre. Elle vint au salon, à peine Henri l'avait-il quitté ; je crus même qu'elle attendait ce moment-là derrière une porte. Elle était, comme à son ordinaire, bavarde et potinière.

— Savez-vous ce qui s'est passé hier? On m'a traitée avec un manque d'égard inouï. On m'a enfermée avec M<sup>me</sup> Chandos dans l'aile de l'est! Et cette descente de police! le festin servi aux gendarmes! ce château n'est vraiment qu'une maison de fous!

— Il me semble au contraire que la plus grande sagesse a présidé à tous les actes d'hier au soir. Pourquoi causer à M<sup>me</sup> Chandos, dans son état de santé précaire, une émotion inutile? Quant au festin, comme vous dites, ce n'était qu'un dédommagement offert à de braves gens qu'on avait stupidement mystifiés.

— Naturellement, Anne Hereford, vous prenez le parti de Chandos, et il est facile de deviner pourquoi... Vous avez tort, mon enfant, de vous attacher ainsi à Henri Chandos; vous ne récolterez qu'humiliations et malheurs : il plane sur lui un nuage gros de menaces...

— Je ne suis pas inquiète de mon sort, M<sup>me</sup> Penn.

Je me levai et quittai le salon; le temps était doux et j'allai m'asseoir dans le parc, dans un petit bosquet de verdure bien abrité du vent comme des regards indiscrets. Je voyais l'avenue à travers les arbres et je pouvais observer, à mon aise, tous les allants et venants.

Je vis d'abord Lizzi Dene, un panier au bras, revenant du village; un individu, venant d'un sentier voisin, l'accosta et lui parla quelques instants. Avec stupeur, je reconnus Édouard Barlet. Que faisait-il là, dans ce parc, dont l'accès lui avait été interdit? Je n'eus pas le temps de résoudre la question : M<sup>me</sup> Penn s'avancait



vers lui, et tous deux, causant à voix basse, se dirigèrent vers mon poste d'observation. Je ne pouvais ni fuir, ni les éviter : j'attendis donc leur arrivée, mais M<sup>me</sup> Penn seule s'avança vers moi; Edouard Barlet se sépara d'elle et prit une autre direction.

— Tiens ! mademoiselle Hereford, vous méditez dans les bois ! ▼

Puis, sans attendre ma réponse :

— Connaissez-vous ce monsieur qui vient de m'aborder ? c'est un homme tout à fait comme il faut. Savez-vous son nom ?

— C'est le locataire de la jolie villa qui se trouve en face de la grille d'entrée; il m'est moins sympathique qu'à vous; je le trouve indiscret de s'introduire chez les autres sans y être invité.

— C'est tout simple, au contraire, qu'il me demande des nouvelles de lady Chandos, que tout le pays sait malade. Vous êtes bien critique, mademoiselle Hereford ! Au revoir, je ne puis abandonner plus longtemps M<sup>me</sup> Chandos.

Je la vis partir avec soulagement. Son entretien avec Edouard Barlet me semblait suspect, et je pris la résolution d'avertir M. Chandos.

La journée s'avancait : il était l'heure de rentrer. A peine avais-je fait quelques pas que je fus rejointe par Edouard Barlet.

— Pas si vite, Mademoiselle; j'ai quelques mots à vous dire.

— Il est tard : il faut que je rentre.

— Oh ! vous pouvez bien rester un moment avec moi, quand je vous en prie. Donnez-moi donc des nouvelles de lady Chandos ?



— Je ne vois jamais lady Chandos, Monsieur.

— Vous ne me direz pas la même chose de M. Chandos : il paraît que vous êtes souvent ensemble !

— Est-ce M<sup>me</sup> Penn qui vous a dit cela ?

— M<sup>me</sup> Penn ?

— Oui, cette femme avec laquelle vous parliez il y a quelques instants.

— Ah ! la dame de compagnie de M<sup>me</sup> Chandos ! elle m'a dit peu de chose ; vous avez eu une visite de la police hier au soir. M. Chandos en a-t-il été ému ?

— Comment puis-je connaître les sentiments de M. Chandos ? et d'ailleurs de quel droit me questionnez-vous ?

— Je suis votre oncle, et j'ai le droit de vous questionner, car je vous reconnais, Anne Hereford !

— Vous n'êtes pas mon oncle, Monsieur : Sélina était ma tante, mais...

— Mais, en devenant l'époux de Sélina, je suis devenu votre oncle. Pour l'amour de ma pauvre femme, je m'intéresse à vous et ne puis supporter que vous viviez à Chandos-Hall.

— Vous n'avez aucun droit sur moi, monsieur Barlet !

— Si, Anne ; j'en ai de par la loi : savez-vous qui est M<sup>me</sup> Penn ? me demanda-t-il brusquement.

— Je ne sais ni qui elle est, ni d'où elle vient... Laissez-moi passer, Monsieur !

— Pas encore ; répondez à mes questions : Henri Chandos s'absente-t-il souvent ?

— C'est inutile d'insister, je ne vous répon-

drai pas. M. Chandos vous a défendu de pénétrer dans ce parc : je suis surprise de vous y voir.

M. Barlet rougit de colère :

— Je tiens les Chandos en mon pouvoir : un mouvement de mon petit doigt et ils quittent tous le royaume, pour cacher leur honte, votre bel ami en tête ! Allons, Anne, vous me devez l'obéissance...

Il me saisit par les épaules et sa figure grimaçante s'approcha de la mienne. La terreur qu'il m'inspirait autrefois me revint tout entière et je poussai un cri d'effroi...

Un instant plus tard, M. Chandos bondissait entre nous; Édouard Barlet repoussé violemment allait heurter un arbre, tandis que je me réfugiais près d'Henri.

— Comment osez-vous porter la main sur cette jeune fille, monsieur Barlet?

— Je ne lui ai fait aucun mal, et j'ai le droit de lui parler : elle est ma nièce.

M. Chandos, étonné, me regarda.

— Il fut seulement le mari de ma tante Sélina.

— Peu m'importe d'ailleurs; cette jeune fille est l'hôte de ma mère, et, partant, sous ma protection: si vous l'approchez jamais sans sa permission, je vous cravacherai sans hésiter.

M. Barlet releva ses lèvres à la façon des chiens qui vont mordre, et ses dents blanches étincelèrent.

— Henri Chandos, votre insolence vous coûtera cher un jour !

— J'en doute ! mais ce qui va vous coûter

cher, très certainement, c'est la violation de mon domicile. Je vous ai interdit de pénétrer chez moi et je vous renouvelle cette interdiction. La prochaine fois, mes gardes vous dresseront procès-verbal !

M. Barlet se savait dans son tort : il n'insista pas et prit le chemin de la grille; mais il me lança la flèche du Parthe :

— Anne, je vais réclamer officiellement que votre tutelle me soit confiée; vous ne resterez pas longtemps ici !

## VI

### CONFIDENCES

Nous rentrâmes au château.

Henri paraissait inquiet : à peine étions-nous au salon qu'il me demanda à brûle-pourpoint :

— Comment votre rencontre avec Édouard Barlet s'est-elle produite ?

Je lui racontai tout ce que j'avais vu, comment il s'était entretenu avec M<sup>me</sup> Penn; puis, après le départ de cette dernière, comment il avait tourné sa curiosité vers moi.

— Ah ! il a parlé à M<sup>me</sup> Penn : c'est bon à

savoir ! mais dites-moi donc comment il peut se prétendre votre oncle ?

— Sa femme était Sélina Carew, fille de lord Carew.

• — Oui, je sais cela depuis longtemps, mais vous, Anne ?

— Moi, je suis la fille du colonel Hereford et d'Ursule Carew, la sœur aînée de Sélina.

— Mes compliments, mademoiselle Hereford ; vous êtes de meilleure maison que nous !

— Peut-être ! mais j'ai plus d'aïeux que d'argent, en tous cas !

Henri sourit :

— Et votre tante Sélina ? L'avez-vous beaucoup connue ?

— Non, peu ; mais j'étais chez elle au moment de sa mort.

— Près d'Hallam ?

— Oui ; j'ai même assisté à un drame dont vous avez peut-être entendu parler.

— La mort de Philippe King ?

— J'ai vu Philippe King tomber devant moi : c'est un horrible souvenir, que je n'ai jamais pu oublier.

— Savez-vous le nom de celui qui a été accusé ?

— Oui... mais à quoi bon le répéter !

— Je le connais, c'est Georges Henage.

— Vraiment ! vous étiez au courant de tout cela ?

— Oh ! comme tout le monde à l'époque. Vous souvenez-vous d'Henage ?

— Pas de ses traits. Il était grand et mince : on le disait fort bien; mais son visage échappe à mes souvenirs... Charlotte Delves disait qu'il avait l'air d'un manche à balai; elle le détestait !

— M<sup>lle</sup> Delves?

— Oui, une cousine de M. Barlet, qui tenait la maison.

— M. Barlet était très monté contre Georges Henage : il avait dit, paraît-il, qu'il ne pardonnerait jamais au présumé meurtrier et que les années ne l'empêcheraient pas de poursuivre sa condamnation.

— C'est assez naturel : Philippe était son fils; il l'aimait; puis la mort de Sélina fut la conséquence de cet assassinat.

— Quel vilain mot, Anne ! Ce fut un accident : c'est ma ferme conviction.

— Alors pourquoi M. Henage s'est-il sauvé ?

— Peut-être aurait-il eu trop de peine à prouver son innocence devant un jury prévenu contre lui par les affirmations de M. Barlet.

— Dites-moi, Henri, pourquoi M. Barlet est-il votre ennemi ?

— Je ne puis encore vous le dire, mais lui et sa femme nous ont fait bien du mal.

La porte s'était ouverte, et, à pas de loup, M<sup>me</sup> Penn s'avavançait. M. Chandos se leva, la toisa et lui demanda, hautain :

— Que désirez-vous, madame Penn ?

— Pardon, monsieur, je ne vous savais pas au salon; j'ai oublié mes ciseaux à broder sur une console.

— Les voici, Madame, fis-je en les lui tendant.

Elle s'éloigna après m'avoir remerciée poliment.

— Quelle femme curieuse que cette M<sup>me</sup> Penn : elle semble toujours se trouver là où l'on l'attend le moins.

M. Chandos se tut, absorbé dans ses pensées...

Le soir, en remontant dans ma chambre, j'eus la surprise de trouver M<sup>me</sup> Penn installée dans un fauteuil.

— Fermez la porte, Anne Hereford; j'ai à vous parler.

— Madame, j'ai très sommeil, remettons cet entretien à demain.

— Non, j'ai déjà trop tardé; Henri Chandos vous fait la cour. Mais il ne peut vous épouser.

— Madame Penn, vous vous oubliez...

— Non, mon enfant; vous m'intéressez et je veux vous mettre à l'abri des machinations des Chandos. Vous croyez qu'Henri Chandos a une peine secrète, mais qu'est cette peine à côté de celle de M<sup>m</sup> Chandos !

— Qui donc est M<sup>me</sup> Chandos? demandai-je, espérant faire dévier l'entretien sur des questions moins personnelles.

— M<sup>me</sup> Chandos était autrefois Èthel Wimm.

— Et qui donc est son mari? insistai-je.

— C'est vous qui demandez cela, ma pauvre petite; n'avez-vous jamais pensé que cela pouvait être ?



— Pourquoi ce ton plein de sous entendus ?  
Que voulez-vous dire ?

— Si ce mari inconnu se nommait Henri Chandos ?

— Taisez-vous, madame Penn !

— Pourquoi me taire ? Il faut que vous sachiez la vérité. Jamais Henri Chandos n'aimera une seconde fois comme il a aimé Ethel Wymm... Oh ! l'amour est bien mort entre eux ; ils ne se parlent plus guère que par politesse, quand ils se rencontrent, mais enfin le fait est là...

Elle me quitta sur ces mots. Qu'y avait-il dans tout cela ? Odiieuse calomnie ou triste vérité ?... Certes, bien des choses s'expliquaient : la tristesse d'Henri, la personnalité mystérieuse de M<sup>me</sup> Chandos ; mais pourtant... celui qu'en mon cœur je nommais mon fiancé ne pouvait être déloyal à ce point ! Ses sentiments religieux lui interdisaient de songer à un divorce que moi-même j'aurais repoussé avec horreur... Comment lady Chandos aurait-elle favorisé nos rencontres quotidiennes, si un obstacle insurmontable s'élevait entre son fils et moi ?... Mais peut-être était-ce justement parce qu'elle savait que son fils n'était plus libre qu'elle a permis nos nombreux tête-à-tête... Que croire ?.. En somme, Henri s'est montré aimable, prévenant, affectueux, mais il ne m'offrait qu'une amitié de frère ; je suis bien plus jeune que lui, ... une enfant à ses yeux... Oui, c'est cela, mon imagination m'a emportée... mais combien cruel est le réveil !...

Le jour suivant se lève et je suis plus triste,



plus brisée que la veille. Il faut agir pourtant... Je vais être obligée de m'éloigner : mon seul asile est Lille, le pensionnat. Oui, j'ai hâte de retrouver les bonnes demoiselles Barlieu; leur amitié me consolera .

Le déjeuner sonne; au salon, Henri Chandos est là... il m'attend.

— Monsieur Chandos, il faut que je quitte Chandos-Hall au plus tôt.

Mon ton est sec, je ne veux pas me laisser gagner par l'émotion.

— Mais, Anne, qu'y a-t-il? Ma sœur arrive d'un jour à l'autre, ne pouvez-vous l'attendre? et moi, voulez-vous donc m'abandonner dans ma solitude? ajouta-t-il doucement.

— Vous savez bien, Monsieur, que cette maison, depuis la maladie de lady Chandos, n'est plus le séjour qui convient à une jeune fille comme il faut.

— Les considérations mondaines peuvent y trouver matière à blâmer; mais les circonstances anormales que nous subissons en ce moment sont notre excuse. Anne, vous l'avez bien deviné, vous m'êtes trop chère pour que je vous laisse partir.

— Monsieur Chandos, avez-vous le droit de me parler d'amour? Le mariage ne vous est-il pas interdit?

— Quoi! vous connaissez le malheur des Chandos?

— Je l'ai appris hier soir. Plût au ciel que mes yeux aient été ouverts avant!

— Et il est pour vous une barrière infranchissable?

— Monsieur, si mon père était vivant, oseriez-vous insister ainsi? N'est-ce pas une insulte que de m'offrir votre nom?

— Comme vous êtes dure, Anne; c'est vrai, notre nom peut, d'un jour à l'autre, être couvert de honte; mais pourtant, si vous m'aimez... plus tard, l'obstacle sera levé et vous pourrez, sans craindre le blâme des hommes, devenir ma femme...

Hill, à ce moment, ouvrit la porte et dit à mi-voix :

— M<sup>me</sup> Chandos est auprès de lady Chandos; vous feriez bien de monter, Monsieur. M<sup>me</sup> Chandos n'est pas très raisonnable.

Tous deux disparurent. Je déjeunai seule, tristement.

Que voulait dire Henri? Plus tard, l'obstacle serait levé? Faisait-il allusion à la mort d'Éthel, qui lui rendrait sa liberté? Non! Non! ce serait trop abominable et je ne puis lui prêter un pareil sentiment... M<sup>me</sup> Penn aurait-elle menti? Mais pourtant Henri avoue que les Chandos ont une honte à porter, et puis, qui serait M<sup>me</sup> Chandos?... sir Thomas n'est pas marié, et d'ailleurs sa femme serait titrée, lady Chandos... Que faire?...

Je me réfugiai à la chapelle; et là, devant l'autel, je me laissai aller à mon chagrin. Je n'avais pas la force de prier mais j'ouvris mon cœur à Dieu : je lui montrai mes craintes, mes hésitations, mon désir de bien faire... et l'espoir secret que tout n'était qu'un malentendu. Je me relevai fortifiée...

Mon dîner me fut servi dans ma chambre

et j'eus soin de verrouiller ma porte, pour éviter une visite de M<sup>me</sup> Penn : la pauvre femme m'était devenue odieuse.

Dans la nuit j'entendis des pas dans la galerie, un chuchotement, bientôt suivi du bruit du galop d'un cheval sur le sol dur de l'avenue...

Le lendemain, à déjeuner, un visiteur était là, le docteur Laken. M. Chandos et lui visiblement préoccupés, parlaient peu. Je compris sans peine que, dans la nuit, on avait été en hâte chercher un médecin. Pour qui? Lady Chandos était-elle plus mal? J'osai le demander :

— Lady Chandos est-elle dangereusement atteinte, docteur?

— Qu'entendez-vous par dangereusement atteinte, jeune fille? Lady Chandos est très profondément atteinte, certainement; elle souffre beaucoup...

Je laissai les deux hommes ensemble et je montai m'asseoir dans l'embrasure d'une des fenêtres de la galerie. Je fus stupéfaite de voir la portière de tapisserie, fermant l'aile interdite, se soulever, et M<sup>me</sup> Penn apparaître. D'où venait-elle?... Elle parut contrariée de me voir, mais elle m'aborda, sans hésitation.

— Enfin ! j'ai percé le mystère de Chandos-Hall ! Je l'ai vu, le misérable !

— Que voulez-vous dire, madame Penn : je ne puis vous comprendre...

— Peu importe, mon enfant; dans quelque temps vous saurez tout et vous me remercirez

de vous avoir sauvée de l'amour du bel Henri. Le crime va enfin être puni. »

Elle était agitée, sa voix tremblait : je la regardais, inquiète. Elle descendait déjà l'escalier et semblait vouloir sortir, couvrant ses épaules d'une écharpe qu'elle portait jusqu'alors sur son bras.

— Madame Penn, où donc êtes-vous ?

C'était la voix de M<sup>me</sup> Chandos; elle arrivait dans la galerie, se penchant sur la rampe.

— Madame Penn, vous m'abandonnez tout le temps, vous ne pensez qu'à sortir. Ah ! Madame Friman était autrement plus dévouée que vous !

— Un moment, de grâce, Madame; je reviens tout de suite. Je ne suis pas bien, je vais prendre un peu l'air.

Déjà sa main touchait la porte du vestibule, elle allait l'ouvrir...

Mais Ethel ne voulait pas être abandonnée : elle poussa un cri perçant et, comme un enfant, éclata en sanglots. Des portes s'ouvrirent, des domestiques se montrèrent, attirés par le bruit : force fut à l'infirmière de remonter et de s'occuper de sa malade, que je consolais de mon mieux.

Les impressions heureusement se succédaient rapidement dans la pauvre tête de la jeune femme; et, déjà souriante, Ethel s'éloignait au bras de M<sup>me</sup> Penn.

Que signifiaient les propos que m'avait tenus M<sup>me</sup> Penn ? Mon devoir semblait clair : si un danger menaçait les Chandos, je devais en prévenir Henri; mais où était-il ? Le salon était

vide. Où le trouver ? Je pénétrai dans la salle à manger : à l'office, Hickens me renseignerait peut-être. Hickens n'était pas là : seule Lizzi Dene, la commissionnaire, s'apprêtait à sortir. Un panier était sur la table : elle y plaça une lettre.

— Avez-vous vu M. Chandos ?

— Non, Mademoiselle, je n'ai vu que M<sup>me</sup> Penn, qui m'a priée de déposer une lettre sur ma route, en allant au village.

— Une lettre ! Qui habite donc sur la route du village ? fis-je, soudain méfiante.

— C'est pour le locataire de la villa, un M. Barlet, je crois.

— Lizzi, rendez-moi donc le service d'appeler Hickens ; il doit être à la cuisine, j'ai à lui parler.

Lizzi disparut. Vite, il me fallait la lettre. Que pouvait écrire M<sup>me</sup> Penn à Edouard Barlet, sinon le malheur des Chandos qu'elle avait découvert. La lettre était là dans le panier : je la pris et la cachai dans mon corsage. Il était temps : Lizzi revenait, suivie du maître d'hôtel. Elle partit sans méfiance, et j'envoyai le serviteur de confiance à la recherche de son maître.

## VIII

## LE MYSTÈRE DE CHANDOS-HALL

Le temps passa. Enfin Henri arriva au salon, où je me ronguais d'impatience.

— Anne ! Que me voulez-vous ? Est-ce pour signer la paix que vous m'avez fait chercher ?

— J'ai à vous dire une chose grave, monsieur Chandos. M<sup>me</sup> Penn s'est introduite dans l'aile de l'ouest ; elle y a vu qui ? je ne sais ; mais elle a percé le mystère de Chandos-Hall et en avertit M. Barlet : voici sa lettre.

Henri prit la lettre que je lui tendais : il l'ouvrit sans hésiter, la lut et pâlit...

— Anne, lisez, me dit-il alors : il est temps que vous sachiez tout.

Voici ce que M<sup>me</sup> Penn écrivait : « Il est ici, dans l'aile de l'ouest ; je l'ai vu, pâle, défait, mais reconnaissable. Faites le nécessaire pour le faire arrêter : mon rôle est terminé, le vôtre commence. »

— Qui a-t-elle vu, Henri ?

— Mon frère, Georges Henage !

Le voile brusquement se déchirait ! La lu-



mière inondait mon esprit : tout s'expliquait.

— Peu après l'accident arrivé à Philippe King, reprit Henri, mon oncle Chandos mourut, nous léguant sa fortune et son nom. Mon père, sir Eric, fut heureux de quitter son nom d'Henage, que Georges avait si tristement compromis, et nous ne fûmes plus connus que comme Chandos de Chandos-Hall. Ethel, ma pauvre belle-sœur n'a pu supporter le malheur arrivé à son mari. Vous l'avez vu, son esprit est redevenu celui d'un enfant : nous redoutons toujours qu'elle ne parle inconsidérément et qu'elle ne dévoile la présence de son mari, quand il est à Chandos.

— Georges Henage s'est-il donc toujours caché ici, depuis qu'il... se cache, demandais-je.

— Non, il a voyagé à l'étranger, mais, depuis le jour de ce fatal accident, il est la proie d'une neurasthénie profonde. Il n'a pu se plaire nulle part; et, de temps en temps, il revient, pauvre fantôme de Chandos-Hall. Ma mère s'enferme alors avec lui dans l'aile de l'ouest; grâce au dévouement de Hill et de Hickens, nous arrivons à cacher sa présence.

— Maintenant, que je connais votre secret, je suis honteuse de ma froideur et de mes dédains. Si vous le voulez toujours, Henri, je serai fière de m'appeler M<sup>me</sup> Chandos.

Il prit ma main dans les siennes et nous oubliâmes, pendant quelques instants, ce qui n'était pas nous...

— Il faut que je prenne des mesures pour que M<sup>me</sup> Penne ne puisse, au moins ce soir, communiquer avec l'extérieur, dit tout à



coup M. Chandos, retombant dans la réalité.

Il sortit, me laissant seule; mais j'avais de quoi occuper mon esprit et je ne redoutais pas la solitude.

Deux heures plus tard, regardant par la fenêtre, j'eus la surprise de voir deux gendarmes arrêtés sous le porche. M. Chandos sortit au-devant d'eux, les fit entrer et je les entendis monter l'escalier. J'eus la curiosité de les suivre; une autre avait obéi au même sentiment : M<sup>me</sup> Penn était là, sur le palier. Les trois hommes s'arrêtèrent devant elle.

— Continuez, au bout de la galerie, dans l'aile de l'ouest. C'est là où vous le trouverez, dit-elle très excitée.

— Pardon, Madame, c'est à vous que nous avons affaire, fit le chef des policiers.

Jamaïs visage ne changea aussi rapidement.

Tous pénétrèrent dans l'aile de l'est. Peu de temps après, M<sup>me</sup> Penn reparut, escortée par les gendarmes; une auto était devant la porte : on y fit monter l'infirmière et ses gardiens. Ce fut la dernière fois que je vis M<sup>me</sup> Penn.

— Je vais vous expliquer ce qui s'est passé, fit Henri de retour près de moi; je me méfiais depuis longtemps de cette femme. J'ai eu la preuve, grâce à vous, que c'était un espion aux gages de Barlet. C'est elle qui a dérobé mon carnet : elle espérait sans doute y trouver des renseignements sur Georges. Pour égarer mes soupçons et faire croire à un simple vol, elle a pris l'argent que contenait mon bureau. Nous avons retrouvé, au fond de sa malle, carnet, pièces de monnaie et, avec un

trousseau de fausses clefs, les fameux volants de dentelle qu'elle a tant réclamés ! Nous avons trouvé aussi une mante grise : je crois qu'il n'est pas téméraire de faire remonter mon accident de cheval à l'intervention violente de M<sup>me</sup> Penn... Enfin ! elle est pour quelques heures sous les verrous. L'inculpation est trop légère pour qu'on la retienne longtemps, mais peu importe ! demain, elle ne pourra plus nous nuire !...

La nuit se passa, agitée... bruits d'autos... pas et démarches.

Je fus prête très tôt et je descendis aux nouvelles...

Quelle fut ma stupeur ! La porte d'entrée était ouverte : Édouard Barlet s'y encadrait, froid et sévère, comme toujours... Dans le vestibule, Henri, calme et méprisant, le toisait du regard...

— Votre frère ne m'échappera pas, Henri Chandos, je le jure ! J'ai attendu des années pour le prendre sur le sol anglais ! Je sais qu'il est caché ici dans l'aile de l'ouest ; deux policiers m'accompagnent : j'ai un mandat d'arrêt contre lui. Livrez-le-moi sans résistance ; si assoiffé de vengeance que vous me jugiez, je voudrais épargner à lady Chandos l'horreur de voir emmener son fils entre deux gendarmes.

— Je crois, Monsieur, qu'il est préférable que vous vous rendiez vous-même auprès de mon frère.

M. Chandos monta l'escalier, M. Barlet derrière lui. De loin, je les suivis. A l'entrée de l'aile, la tapisserie était soulevée, la porte ou-

verte. Ils pénétrèrent dans une vaste chambre...

Etendu sur un lit, les yeux clos, les mains jointes, un grand Christ de bronze sur la poitrine, Georges Henage dormait son dernier sommeil...

— Ciel ! Il m'a échappé ! murmura Edouard Barlet.

-- Il a échappé à tous ses ennemis en ce monde, Monsieur ! Et il a trouvé un juge plus clément que ceux de la terre ! fit Henri gravement.

---

#### DÉNOUEMENT

Avant de quitter Chandos-Hall, M. Barlet demanda à me parler.

— Anne, me dit-il doucement, vous ne pouvez continuer à vivre dans cette triste demeure ; ma maison vous est ouverte. En souvenir de Sélina, vous serez ma fille, mon héritière.

— M<sup>lle</sup> Hereford sera bientôt ma femme : M<sup>me</sup> Chandos n'aura pas besoin de vos libéralités, monsieur Barlet, répondit Henri.

— Je dois au moins remplir vis-à-vis d'elle un devoir de justice, insista M. Barlet. Vous

## AMITIÉ... OU AMOUR ?

devoir de charmer tous les regards surtout ceux de son seigneur et maître, Percival Harcourt.

Ce jour-là, mère et fille prenaient le thé dans l'exquise propriété de Woodcote. Par les baies largement ouvertes du salon, on apercevait les prairies et le petit étang où s'ébattaient deux cygnes.

— Oui, mère, tout cela est vrai; je le tiens de ma belle-sœur, Mrs Bryce, disait la jeune femme.

— Voici votre thé, Michaël, ajouta-t-elle en se tournant vers un jeune homme qui se leva, non sans un violent effort, pour prendre la tasse qu'on lui offrait.

Ce Michaël, qui accusait environ trente ans, possédait l'allure indéniable d'un officier de carrière : air énergique, moustache en brosse, yeux vifs au regard si pénétrant, que certaines personnes redoutaient fort de sentir fixés sur elles les yeux du capitaine Michaël Burnett.

— Ma chère cousine, dit-il avec ironie, vous avez un talent remarquable pour préparer aux nouveaux arrivants une bonne réputation !

— Je rapportais seulement ce que Mrs Bryce m'a dit à moi-même, continua Mrs Harcourt avec calme, très vexée au fond d'être remise à sa place; ma belle-sœur semble fort ennuyée que mon père ait engagé le jeune Blake comme professeur.

— Mais pourquoi ? reprit Michaël; ce jeune homme paraît très bien, et M. Dover semble parfaitement satisfait de son choix.

— Ce n'est pas du jeune homme qu'il s'agit, mais de sa mère, qui est, dit-on, une femme bizarre et intrigante.

— Pauvre Mrs Blake ! s'exclama Michaël avec une compassion feinte, être ainsi jugée devant le tribunal des Bryce, sans même pouvoir se défendre !

— Allons, Michaël, croyez-moi et ne vous déclarez pas son chevalier sur une simple accusation. Vous ressemblez à Audrey sur ce point.

— C'est vrai; en général, on nous trouve toujours ensemble du côté de l'opprimé. Je crois que le plus grand grief contre Mrs Blake, c'est sa beauté; entre femmes on ne se pardonne pas cela.

(A suivre.)

# ALBUMS de BRODERIE et d'OUVRAGES de DAMES

## Modèles en grandeur d'exécution

- ALBUM N° 1.** *Ameublement, Layette, Blanchissage, Repassage.* Explications des différents Travaux de Dames. 100 pages. Format  $37 \times 27 \frac{1}{2}$ .
- ALBUM N° 2.** *Alphabets et monogrammes pour draps, taies, serviettes, nappes, mouchoirs, etc.* 108 pages. Format  $44 \times 30 \frac{1}{2}$ .
- ALBUM N° 3.** *Broderie anglaise, plumetis, passé, Richelieu et application sur tulle, dentelle en filet, etc.* 108 pages. Format  $44 \times 30 \frac{1}{2}$ .
- ALBUM N° 4.** *Les Fables de La Fontaine en broderie anglaise.* 36 pages. Format  $37 \times 27 \frac{1}{2}$ .
- ALBUM N° 5.** *Le Filet brodé. (Filets anciens, filets modernes.)* 300 modèles. 76 pages. Format  $44 \times 30 \frac{1}{2}$ .
- ALBUM N° 6.** *Le Trousseau moderne : Linge de corps, de table, de maison.* 56 doubles pages. Format  $37 \times 57 \frac{1}{2}$ .
- ALBUM N° 7.** *Le Tricot et le Crochet.* 100 pages. 230 modèles variés pour Bébés, Filleltes, Jeunes Filles, Garçonnetts, Dames et Messieurs. *Dentelles pour lingerie et ameublement.*
- ALBUM N° 8.** *Ameublement et broderie.* 19 modèles d'ameublement, 176 modèles de broderies. 100 pages. Format  $37 \times 27 \frac{1}{2}$ .
- ALBUM N° 9.** *Album liturgique.* 42 modèles d'aubes, chasubles, nappes d'autel, pales, etc. 36 pages. Format  $37 \times 28 \frac{1}{2}$ .
- ALBUM N° 10.** *Vêtements de laine et de soie au crochet et au tricot.* 150 modèles. 100 pages. Format  $37 \times 28 \frac{1}{2}$ .
- ALBUM N° 11.** *Crochet d'art pour ameublement.* 200 modèles. 84 pages. Format  $37 \times 28 \frac{1}{2}$ .

N° 198. ★ Collection STELLA ★ 1<sup>er</sup> juin 1928

## La Collection " STELLA "

est la collection idéale des romans pour la famille  
et pour les jeunes filles. Elle est une garantie de  
qualité morale et de qualité littéraire.

Elle publie deux volumes chaque mois.

## La Collection " STELLA "

constitue donc une véritable  
publication périodique.

Pour la recevoir chez vous, sans vous déranger,

# ABONNEZ-VOUS

SIX MOIS (12 romans) :

France. .. 18 francs. — Étranger.. 30 francs.

UN AN (24 romans) :

France. .. 30 francs. — Étranger.. 50 francs.

Adressez vos demandes, accompagnées d'un mandat-poste  
(ni chèque postal, ni mandat-carte),

à Monsieur le Directeur du *Petit Écho de la Mode*,  
1, rue Gazan, Paris (14<sup>e</sup>).

